



ALI CRONIN

1-AMOUR NE RIME PAS AVEC TOUJOURS

GIRL
HEART
BOY

ALI CRONIN



1 - Amour ne rime pas
avec toujours

Traduit de l'anglais
par Élodie Meste



Ali Cronin

Girl Heart boy 1

Amour ne rime pas avec toujours

Flammarion

Collection : Littérature générale

Maison d'édition : J'ai Lu

Traduit de l'anglais par Élodie Meste

© Éditions J'ai lu, 2013

Dépôt légal : septembre 2013

ISBN numérique : 9782290082034

ISBN papier : 9782290055311

Ouvrage composé et converti par [Facompo](#) (14700 Lisieux)

Présentation de l'éditeur :

Sexy. Authentique. Irrésistible.

4 filles et 3 garçons : une bande inséparable.

Dernière année de lycée et premières expériences : la série de toute une génération !

« Dans le rôle de Miss Fidélité, j'ai nommé Cass. Ashley, elle, ne pense qu'à jouer avec les garçons. Donna est une vraie fêtarde. Et moi ? Mes amis ont beau me dire de me lâcher, je reste Sarah Millar : l'éternelle anti-mecs. Ne bois pas, ne flirte pas, ne couche pas. Point. Mais quelque chose me dit que tout ça va changer. Et pas plus tard que cet été... »

Avant de se consacrer à l'écriture, **Ali Cronin** a collaboré avec les magazines britanniques Bliss, Sugar et J17. C'est à elle que l'on doit la novellisation de la série Skins.

Photographie de
couverture : ©
Matrix
Studios/Oredia

Pour ma famille.

Ashley s'étira tel un chat et bâilla en ouvrant la bouche tellement grand que je pus voir sa glotte.

— Ouais... Non, je sais pas, dit-elle après avoir refermé la bouche. Peut-être quatre ? Non, attends... (Elle fixa le plafond, comme si tous les papiers mâchés qui y étaient collés pouvaient l'aider à y voir plus clair dans ses stats sexuelles de vacances.) Ouais, quatre.

Elle joua avec l'anneau de son sourcil. Charmante Ashley et son insatiable besoin de provoc.

Je me tortillai sur ma chaise. D'abord parce qu'il faisait atrocement chaud pour le mois de septembre et que les chaises rêches de la salle commune + avoir les cuisses en nage = zéro confort. Mais aussi parce que j'avais un secret. Enfin, ça n'en était pas vraiment un, mais je n'avais aucune envie de le crier sur les toits. Une fille a des principes.

Donna applaudit brièvement Ashley :

— Bien joué, Miss. Bon, récapitulons. Zéro pour moi... (Elle porta le dos de sa main à son front en feignant la tristesse.) Bien évidemment, un seul pour mademoiselle Monogamie ici présente.

Cass sourit d'un air presque coupable et enlaça ses genoux. La pauvre, après presque quatre ans avec Adam, elle en connaissait un rayon. Disons qu'il n'était pas à proprement parler M. Monogamie.

— Ne reste que notre amie féministe, Sarah.

Donna s'installa sur mon giron et me passa le bras autour du cou.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle, battant des cils en appuyant sa joue contre la mienne.

Elle portait tellement de mascara que je sentis un courant d'air. Je la repoussai. Elle était sacrément lourde.

— Je n'ai pas le droit d'en parler, répondis-je avec retenue, mais sans pouvoir m'empêcher de sourire.

Honnêtement, je suis un peu cruche.

Donna, qui était assise à mes pieds, se retourna et me scruta de ses yeux noirs écarquillés.

— Oh, mon Dieu, tu l'as vraiment fait !

J'ai carrément gloussé. Je sais, lamentable.

Ash et Cass se penchèrent toutes les deux en avant comme si j'étais sur le point de leur livrer l'information du siècle, et je me trouvai au centre de l'attention de trois paires d'yeux, entourée par trois paires de sourcils remontant presque jusqu'au ciel.

— Quoi ? ajoutai-je innocemment.

Ash grogna et me lança son trognon de pomme.

— Allez, raconte !

— Eh bien, il s'appelle Joe... commençai-je avant d'être noyée sous les cris de mes amies.

Pendant une fraction de seconde, la salle plongea dans le silence et tout le monde se tourna vers nous, mais cette pause s'acheva aussi vite qu'elle avait commencé. C'était la rentrée : ce n'était pas le premier incident bruyant causé par des potins.

— J'étais SÛRE qu'il se passait quelque chose, gazouilla joyeusement Cass. Tu sautilles partout comme Tigrou depuis qu'on s'est installées.

Donna me donna un coup de poing amical dans le bras.

— Qui l'eût cru ? Notre petite anti-mecs a grandi.

— Eh, lâche-moi, me défendis-je amicalement me frottant le bras. D'abord, je ne déteste pas les mecs.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Cass, se réjouissant par avance de l'histoire croustillante que j'étais sur le point de révéler.

Je la leur racontai.

Tout a commencé avec un ballon de plage orné de princesses Disney.

Nous étions en vacances en Espagne, ma mère, mon père, mon petit frère Daniel et moi. Il avait douze ans et le potentiel pour devenir un vrai casse-pieds, alors j'étais bien décidée à l'éviter un maximum. Mon plan était de bronzer, lire, nager, manger et peut-être faire un peu de tourisme. C'était tout. Je veux dire, j'aime mes parents. En général, je suis heureuse de passer du temps avec eux. Mais leur vision des vacances et la mienne sont particulièrement éloignées. Pour vous faire une idée, eux aspiraient à se lever tôt pour visiter d'anciennes ruines, tandis que je préférais dormir jusqu'à midi pour faire le plein d'énergie en prévision d'un après-midi chargé en repos. Pour résumer, je n'étais pas super enthousiaste.

Les trois premiers jours, nous sommes tous restés à la plage, mes parents montrant bien qu'ils faisaient leur possible pour prendre mes désirs en considération ; mais le besoin de découvrir les alentours fut bientôt le plus fort, et ils collèrent Dan (crétin !) dans la voiture de location pour se rendre sur une montagne quelconque et photographier « la vue » pendant que mon iPod, mon livre et moi restions à la plage pour lézarder sérieusement.

Je m'allongeai sur ma serviette, m'imprégnai de crème solaire indice 30 sur les parties dénudées de mon corps et m'installai confortablement pour lire un bouquin à l'eau de rose avec une bande sonore d'Ellie Goulding. C'était agréable de profiter du soleil toute seule. Je pensais aux chips et au chocolat, au frais dans la glacière posée à côté de moi. Papa et Maman estimaient que manger quoi que ce soit entre les repas relevait d'un trouble de la personnalité. Comme s'il était noble de mourir de faim jusqu'à l'heure du goûter. Mais ils n'étaient pas là pour me faire des remarques. Je frétillai de bonheur. Et là, un ballon de foot arriva de nulle part et rebondit sur mes lunettes de soleil en faisant sauter les deux verres.

— Eh ! C'est quoi ce... grondai-je en attrapant mes restes de lunettes.

Elles ne valaient pas grand-chose, mais ça n'était pas la question. Je levai les yeux et aperçus quelqu'un au-dessus de moi. J'avais le soleil dans la figure, mais je vis qu'il s'agissait d'un garçon d'à peu près mon âge qui n'avait pas vraiment l'air désolé.

— Qu'est-ce que t'as dans le crâne ? Ça fait mal !

J'étais devenue cramoisie, en partie à cause du choc et de la douleur, mais surtout parce que je déteste les conflits. Je me contente généralement d'un léger bruit agacé, mais là, j'étais tellement en colère qu'il fallait que ça sorte.

— Désolé, ma vieille, s'esclaffa-t-il. C'était un accident. Ben fait n'importe quoi quand il joue au foot.

Il désigna trois garçons qui me montraient du doigt en riant. Formidable.

— Ouais, ben vous auriez pu m'éborgner, grognai-je.

— Ne le prends pas mal, mais je ne pense pas, répondit-il sans cesser de sourire. (Pourquoi est-ce qu'il souriait comme ça ?) C'est juste du plastique, regarde.

Il me tendit le ballon. Il y avait des princesses Disney dessus. Et même si je ne tombai pas amoureuse de lui à l'instant, c'était clairement le début de notre histoire.

Bien entendu, je ne pus m'empêcher de sourire.

— T'en as une belle balle.

Puis je rougis de nouveau tout en luttant pour ne pas jeter un coup d'œil vers son maillot de bain.

Il donna un coup de genou dans le ballon pour l'envoyer dans les airs, puis jongla une ou deux fois avec.

— Merci, je l'ai trouvée.

— Super, tu es un petit veinard, plaisantai-je.

Il pencha la tête sur le côté comme pour dire « Elle est bizarre » et, malgré ma conversation inexistante, se laissa tomber à côté de moi dans le sable.

— Moi, c'est Joe, dit-il.

— Salut, Joe.

Il me fixa un moment, et je le fixai en retour, bouche bée. Ah, zut. C'est vrai. Les mondanités.

— Sarah, ajoutai-je précipitamment.

— Eh bien, ravi de te rencontrer, Sarah, répondit-il en souriant de nouveau.

Il avait des dents ridiculement parfaites, ce qui devait expliquer qu'il sourie tout le temps. Crâneur. Il baissa les yeux le temps de chasser une mouche de sa jambe, et j'en profitai pour le détailler des pieds à la tête. Des cheveux châtain coupés court que l'air marin avait coiffés en épis façon surfeur, yeux marron foncé, mince mais pas maigre, et ne portant rien d'autre qu'un maillot de bain. Pourquoi le nier ? Il était très mignon.

— Alors, tu es ici toute seule ? demanda-t-il en faisant passer la balle d'une main à l'autre.

Je secouai la tête.

— Avec mes parents... mais je suis quasiment tout le temps seule, ajoutai-je rapidement. Et toi ?

— Je suis avec eux, répondit Joe en désignant de la tête ses amis, qui étaient occupés à tenter de se faire tomber dans le sable. Ils sont à la fac avec moi.

Nous avons regardé l'un d'entre eux serrer sa main contre sa poitrine avant de mourir lentement et dramatiquement sous les balles de la mitraille invisible d'un autre garçon, et je levai un sourcil.

— Ah oui ? Vous étudiez quoi ? « Faire l'andouille », niveau un ?

Regardez-moi, en train de faire la conversation ! Tant que ses amis resteraient là-bas, tout irait bien. Je pouvais gérer une nouvelle personne, mais plusieurs ? C'était genre mon pire cauchemar. Je ne savais pas quoi dire, ni quoi faire – même pas quelle position adopter. Devais-je mettre mes mains dans mon dos ? Devais-je les croiser ? Quelle expression devait refléter mon visage ? Vous voyez ?

Un cauchemar. Alors, dans ces cas-là, je préfère me taire. C'est sûrement de là que ma réputation d'anti-mecs est venue. Au lieu de comprendre que je suis asociale, les gens ont cru que j'étais hautaine.

Bref, ô joie ! Joe a ri !

— Ouais, et on étudie les glands niveau avancé aussi, renchérit-il. (Puis ce fut à son tour de rougir, où était-ce mon imagination ?) Je veux dire, pas littéralement, tu vois... étudier les glands.

Je ris.

— Ça va. J'ai pigé.

— Cool.

Il soutint mon regard un moment puis sourit de nouveau.

Malgré moi, je sentis un frisson d'excitation. J'étais là, moi, la princesse chaste, assise sur une plage espagnole en train de discuter avec un garçon à la fois mignon et drôle qui venait de me regarder droit dans les yeux. Les filles n'allaient jamais le croire. Mince, je n'y croyais pas moi-même. J'avais horreur d'être la seule vierge dans un groupe de... eh bien, de non-vierges. Je détestais ça. Mais en même temps, je m'étais plus ou moins résignée à rester comme ça éternellement. L'idée même qu'un garçon puisse m'apprécier suffisamment pour vouloir faire *ça* avec moi me semblait... étrange.

Ça n'était pas comme si j'avais des problèmes d'estime. Je ne passais pas des heures devant mon miroir à critiquer mon corps et je ne portais pas beaucoup de maquillage. J'avais de l'ambition. Je voulais devenir écrivain, et j'avais bien l'intention d'y arriver. Du genre, si vous me donniez une demi-heure pour me laisser envisager l'avenir et imaginer mon moi futur dédicacer des bouquins dans une grande librairie, j'y étais. Mais moi dans une scène érotique ? Moins crédible. Qui l'eût cru ?

—... bref, tu peux venir si ça te tente.

Joe me regarda en attendant une réponse. Mince, j'avais été si occupée à analyser notre conversation que j'avais oublié d'y participer (c'est l'histoire de ma vie).

— Pardon, tu peux répéter, s'il te plaît ?

Il me fixa de nouveau avec l'air « fille bizarre en vue » et dit :

— On fait un barbecue sur la plage ce soir. Je me demandais si tu voudrais venir.

— Oh, OK. Cool ! Carrément !

Heureusement, je m'arrêtai avant d'ajouter : « Il faudra que je demande à ma mère. »

Joe sauta sur ses pieds et essuya le sable sur ses fesses.

— OK, super. Ça sera ici, vers neuf heures.

Puis il attrapa son ballon avec les princesses et courut en frappant Cendrillon plusieurs fois dans la tête.

Pendant le déjeuner, ce jour-là, j'annonçai le programme de ma soirée.

— Euh, je pensais sortir ce soir, dis-je naturellement en me servant des patates.

Je sentis le regard de mes parents sur moi.

— Ah oui ? Et avec qui ? demanda Papa sans tourner autour du pot, comme d'habitude.

— Juste quelques personnes que j'ai rencontrées à la plage.

— Des personnes... ou des *garçons* ?

Il ouvrit grand les yeux et remua les doigts.

— Des *garçons*, appuyai-je en l’imitant. Mais ne t’inquiète pas, ils ont mon âge.

Il versa de la sauce sur son steak.

— Ah oui, je ne m’inquiète pas du tout alors.

Maman et lui se sourirent. Je déteste quand ils prennent cet air « Ooh, regarde notre ado jouer à l’adulte ».

Je roulai les yeux.

— Bon, on prévoyait de faire une énorme orgie, mais si ça peut vous rassurer, on se contentera d’un barbecue sur la plage.

— C’est quoi une orgie ? lança Dan.

— Très bien, répondit Maman sans relever. Ne rentre pas trop tard. Et ne bois pas d’alcool.

Elle et Papa échangèrent de nouveau des sourires. Que c’est amusant d’avoir une adolescente qui ne pose aucun souci. *Attention*, pensai-je, *ça pourrait bien changer*.

Ce soir-là, je parcourus le chemin vers la plage avec des papillons dans le ventre et des jambes artificiellement bronzées. J’avais passé un temps incalculable à trouver quoi mettre, du si peu habillé que c’en était ridicule (maillot de bain et paréo) au carrément idiot (talons). J’optai finalement pour une robe légère H&M, des tongs et le châle de ma mère pour me réchauffer. Pas vraiment à la pointe de la mode, mais je ne suis pas une *-fashionista*.

Quand j’arrivai à la plage, la luminosité commençait à décliner, et je m’arrêtai un moment pour regarder cet étrange garçon qui, plus bizarre encore, était apparemment intéressé par moi. Il était assis sur le sable, et la lumière du soleil couchant l’entourait d’une douce lueur cuivrée. Il regardait vers la mer en prenant de temps en temps une gorgée de bière à même la bouteille. Ses amis jouaient dans l’eau, leurs cris et rires allaient et venaient comme le ressac. Mais Joe était satisfait d’être assis et juste... d’exister.

Et paf ! J’ai craqué pour lui. Dans le laps de temps qu’il faut pour qu’un signal relie l’œil au cerveau, j’étais passée du statut de fille de dix-sept ans tristement inexpérimentée aux idéaux ridiculement élevés à celui de jeune femme qui avait toute sa vie attendu la bonne personne. Je faillis rire. J’inspirai profondément et me mis en route. Mes tongs s’enfonçaient dans le sable et ma démarche élaborée devint celle, maladroite, d’une personne soûle.

— Eh, Sarah ! appela Joe en se relevant d’un bond pour m’embrasser sur la joue.

Il piquait un peu et sentait délicieusement bon. L’odeur de quelque chose de frais, comme du concombre.

— Assieds-toi. Tu veux boire quelque chose ? proposa-t-il en me tendant une bière, dont je détestais le goût, mais que je pris quand même. (Je cherchai les grillades des yeux.) En fait, ils appliquent une loi anti-barbecue, ajouta Joe en lisant dans mon esprit. On nous a confisqué le nôtre.

Il fit une grimace dépitée, comme un enfant et, désolée, mais c’était très mignon.

— Comment ça se fait que tu ne sois pas avec tes amis ? demandai-je en avalant une gorgée de bière (en grimaçant).

Joe me regarda.

— Tu n’aimes pas ça, hein ? dit-il en souriant.

— Pas vraiment, admis-je.

— Donne, je vais la boire. (Sa main frôla la mienne quand il attrapa la bouteille.) Il y a quelques canettes de Coca là-dedans, je crois.

Il désigna de la tête un sac de supermarché.

— Merci, répondis-je, en en attrapant une afin de trinquer avec lui. À la tienne.

— À la tienne, Sarah j'aime-pas-la-bière.

— Alors, pourquoi tu n'es pas dans l'eau ? insistai-je.

Joe baissa les yeux vers le sable en souriant, puis il les leva vers moi.

— Parce que j'ai de bons amis, répondit-il mystérieusement.

— Ah. OK. Cool, dis-je en essayant de ne pas me faire des idées.

Mais je me faisais carrément des films. Est-ce qu'ils étaient vraiment partis pour nous laisser seuls ?

Le regard de Joe était toujours plongé dans le mien, et je sentis mon visage s'empourprer.

— Tu es vraiment très belle, tu sais ? déclara-t-il simplement.

Je supposai que c'était une question rhétorique. Qu'est-ce que j'étais censée répondre ? « Eh bien, comme tu peux le constater, je ne suis pas non plus canon. Mais avec la bonne lumière, je suis plutôt mignonne, non ? » Je ne dis donc rien et je souris bêtement. La vérité, c'est que même si vous savez qu'un compliment n'est pas mérité, il fait tout de même chavirer votre cœur. Je pris une gorgée de Coca pour faire autre chose que sourire comme une idiote.

Tout en fixant mes lèvres, Joe approcha son visage du mien. Je voudrais pouvoir dire que notre baiser fut passionné et que les vagues se fracassèrent symboliquement autour de nous. Mais en fait, j'avalai de travers.

— Oh, mon Dieu ! m'exclamai-je quand je finis de tousser. Ça ne devait pas se passer comme ça.

J'eus le courage de le regarder, mais au lieu de me toiser avec le dégoût que je méritais, il me contemplait avec ce qui ressemblait à de l'affection. Il posa sa main derrière ma tête.

— Viens là, toi, répondit-il en m'attirant vers lui.

Scène du baiser.

Nouveaux cris de la part des filles, retour dans la salle commune.

— Oh, mon Dieu ! C'était comment ? demanda Cass, les yeux brillants alors qu'elle serrait les mains de bonheur.

— On s'en fiche ! dit Donna. Passe tout de suite au sexe !

— C'était super, répondis-je, souriant en me rappelant la façon dont Joe avait caressé mon visage et fait courir son autre main dans mes cheveux, sur ma nuque.

« Super » n'était pas suffisant pour décrire ce moment. C'était magnifique – purement et simplement –, et je me sentais belle, sexy et unique.

— Oh, regardez-la, chantonna Ashley. Elle est amoureuse.

— Tais-toi, Ash, dis-je en essayant d'ignorer les palpitations qui me prenaient dès que je pensais à Joe.

— Bref, insista Donna en agitant la main avec agacement. Le sexe ?

— Tout vient à point à qui sait attendre, jeune Donna, répondis-je d'un ton guindé. Une jeune femme bien élevée doit savoir se montrer patiente.

Ashley poussa un grognement.

— N'importe quoi, une jeune femme obtient ce qu'elle veut quand elle le veut.

Cass et moi nous regardâmes en levant les yeux au ciel. C'est un des sujets favoris d' Ashley.

— C'est ce qui fait une vraie féministe, ajouta-t-elle en triturant une petite peau de son gros orteil.

— Oui, c'est ça, monte sur tes grands chevaux, railla Cass, ignorant le geste obscène qu'elle reçut en retour. Continue, ma puce.

Mais la sonnerie annonçant la prochaine heure mit fin aux révélations. On promit de se retrouver dans la salle commune pour le déjeuner et tout le monde partit de son côté. Moi en anglais, Cass en commerce, Donna en théâtre et Ashley en communication. Mais ce n'était pas comme si nous connaissions les emplois du temps de chacune d'entre nous...

En fait, nous savions tout les unes des autres, plus ou moins, et ce, depuis la sixième. Normalement, en arrivant dans une nouvelle école, on trouve des gens avec qui traîner et les vrais amis au fil du temps. Ça ne s'est pas passé comme ça pour nous. Nous nous sommes tout de suite trouvées, comme si c'était écrit.

En cours de sciences, on nous avait mises dans le même groupe pour notre deuxième jour. Cass et Donna étaient dans la même école primaire, mais elles ne s'étaient jamais parlé, et en dehors de ça

personne ne se connaissait. Ma meilleure amie, Megan Robert, avait déménagé en Australie pendant les grandes vacances, et je portais son deuil. J'avais l'impression qu'il me manquait une moitié de moi et je me fichais de qui serait ma voisine de table. De toute façon, je n'avais pas le choix, car notre professeur, M. Evershot, nous plaçait.

C'était mon credo de haïr instantanément n'importe quel professeur qui ne nous laissait pas choisir notre place ou les membres de notre groupe de travail, mais c'était impossible de détester M. Evershot parce qu'il était petit comme un gnome et sympa sans être lourd. Il avait *vraiment* un gros accent du Nord. Il était de Wakefield, dans le Yorkshire. Je le savais parce que c'était écrit sur le tableau quand nous sommes arrivés en classe, ce jour-là. « M. Evershot. De Wakefield, dans le Yorkshire. » Un garçon avait crié : « C'est pour ça que vous parlez bizarrement, monsieur ? » et M. Evershot l'avait juste regardé dans les yeux en répondant : « Ouais. » Ça lui avait cloué le bec.

Bref, nous étions ensemble : Donna et Cass mal à l'aise parce qu'elles ne s'étaient jamais parlé, ni assises l'une à côté de l'autre, même si elles venaient de la même école ; Ashley se rongant la peau autour des ongles et grognant parce que sa mère avait quitté son copain, qu'Ash aimait beaucoup ; et moi, me sentant malheureuse et perdue. Pas vraiment une affaire qui roule.

Mais M. Evershot nous avait mis en groupe pour que l'on définisse la pièce la plus dangereuse dans une maison (les sciences en sixième), alors nous avons été obligées de nous parler.

— Évidemment, c'est la cuisine, avait lancé Ashley, qui m'avait terrifiée parce qu'elle mâchait du chewing-gum en classe et semblait blasée (il ne me fallait pas grand-chose pour avoir peur à l'époque).

— Alors, disons le salon, avait suggéré Donna. Pour être originales.

Ashley avait sûrement dû approuver cette proposition, mais je ne m'en souviens pas parce que Cass avait lancé :

— Je ne crois pas qu'on gagnera plus de points en étant originales. C'est plus un scénario vrai/faux.

Je me rappelle encore sa voix : sympa et douce, comme si elle essayait vraiment d'aider. J'étais en admiration parce que (a) elle avait tenu tête à Donna, qui avait un accent plus prononcé que le mien et était – oui – effrayante, et (b) elle avait utilisé le mot « scénario ».

Au moins, nous nous parlions, même si nous ne sommes pas tout de suite devenues amies. Mais notre amitié naquit lors du Grand Moment : lorsque M. Evershot avait trébuché en passant devant notre bureau, et qu'il avait murmuré « Marde ».

Et nous avons éclaté de rire. Un professeur qui dit un gros mot est amusant, mais s'il le dit avec un accent ? Nous pleurions de rire. Grognant et reniflant comme un troupeau d'oies asthmatiques. Au bout d'un moment nous parvenions à nous calmer, mais l'une d'entre nous croisait alors le regard d'une autre, et nous repartions de plus belle.

— Quelque chose vous amuse, les filles ? avait demandé froidement M. Evershot, sans nous demander d'arrêter, mais en ajoutant : Ravi de voir que vous vous entendez bien, mais travaillez quand même.

Il avait pointé la feuille devant nous et nous nous étions regardées en gloussant avant de continuer à lister les appareils électroménagers dangereux.

Impossible de ne pas devenir amies après ça. Peu après ce cours, nous nous sommes mises à déjeuner ensemble, et c'est là que tout a commencé. Nous n'avions que onze ans à l'époque. Nous étions des gamines. La plupart d'entre nous n'avions pas encore nos règles.

Et maintenant, nous sommes toujours meilleures amies et sur le point de découvrir ensemble l'immensité du monde.

Mais d'abord, je devais aller en anglais, Cass en commerce, Donna en théâtre et Ashley en communication.

— Bien, la fiction et la réalité dans *Jane Eyre*... Merci, monsieur Jones.

M. Roberts tendit à mon ami Rich un tas de feuilles à distribuer. J'aimais *Jane Eyre*, mais M. Roberts avait l'incroyable talent de tourner n'importe quel livre en l'histoire la plus ennuyeuse et vide jamais écrite. Il tenait également à ce que nous l'appelions M. Roberts et, en retour, il nous donnait du M. ou Mlle quelque chose. Il croyait maintenir à lui seul des valeurs traditionnelles en nous traitant avec le genre de respect que nous, des étudiants presque adultes, méritions. Nous pensions que c'était un con.

De toute façon, j'avais lu *Jane Eyre*, genre, cinq fois, donc je décrochai avec bonheur. Je ne regardais pas par la fenêtre avec un sourire mystérieux tout en dessinant sans y faire attention des cœurs portant l'initiale de Joe, mais je n'en étais pas loin.

Je ne voulais tellement pas être le genre de fille qui ne pouvait se concentrer sur rien d'autre que son copain (copain ??), mais j'avais beaucoup de mal à penser à autre chose. Je jetai un coup d'œil discret à mon téléphone. Une semaine plus tôt, précisément, j'étais assise avec lui dans un café en bord de mer en train de refaire le monde. À des kilomètres d'une salle de classe étouffante de Brighton.

Au final, Joe et moi avons passé plusieurs heures ensemble sur la plage au non-barbecue.

Ses amis finirent par se lasser de jouer dans la mer et coururent dans le sable pour nous rejoindre. Je me rassis à contrecœur et lissai ma robe pendant qu'ils prenaient à boire, étendaient leur serviette et nous éclaboussaient bruyamment. Ils sentaient l'homme : la sueur fraîche, la bière et ce qu'ils avaient utilisé le matin pour se parfumer. Je me tortillai nerveusement. Ce soudain revirement de situation me mettait mal à l'aise.

Joe désigna ses amis de la main.

— Ben, Rav, Will : Sarah. Sarah : Ben, Rav, Will.

Je n'étais pas sûre de qui était qui, même si je devinai que Rav devait être celui à la peau sombre assis au centre. Il sourit, dit bonjour et baissa immédiatement les yeux. Je me détendis légèrement, je n'étais pas la seule à être gênée.

— Alors, tu viens d'où, Sarah ? demanda Ben ou Will.

Il était petit avec un accent écossais, mais il aurait aussi bien pu passer pour un gars du coin avec sa peau bronzée et ses cheveux foncés ondulés. J'arborai mon meilleur sourire « la première impression est capitale ».

— Brighton, et toi ?

— Perth. (Il baissa la voix.) Celle en Écosse. (Je le regardai bêtement.) Par opposition à l’Australie ? (Je me forçai à rire et il inclina légèrement la tête.) Je sais, c’est une blague pourrie. Mais merci d’avoir ri. Will est de Brighton, pas vrai Will ?

Je commençai à lancer « C’est vrai ? Brighton ! Quelle coïncidence ! », mais Will répondit par monosyllabes tout du long. Il était grand, baraqué et beau dans un genre hollywoodien ridicule. Tout bronzé avec de sacrées pommettes et des yeux brillants. Mais il le savait, et il se comportait comme s’il était blasé, cynique et qu’il n’avait besoin de faire aucun effort parce que son charme naturel s’en chargeait pour lui. Sans intérêt. Et ses dents étaient loin d’être aussi parfaites que celles de Joe. J’essayais de m’intégrer à la conversation, mais j’étais distraite par mes différentes émotions, incapable de me concentrer. J’avais simplement envie qu’ils partent et qu’ils me laissent de nouveau seule avec Joe, mais en même temps, je redoutais qu’il les accompagne.

Finalement, Rav mit fin à mon calvaire. Il déclara qu’il avait faim et que lui, Ben et Will allaient chercher à manger. Joe annonça qu’il passait son tour. Il voulait rester avec moi. (Il voulait rester avec moi ! J’avais envie de me faire faire un tee-shirt avec ces mots.)

Dès que les garçons se furent éloignés, Joe se laissa tomber en arrière sur le sable et s’étira.

— Dieu merci, j’ai cru qu’ils n’allaient jamais partir. (Il plaça les mains sous sa tête et me sourit.) Merci d’être restée.

Je souris en retour, et j’avais à peine commencé à rassembler assez de courage pour faire le premier pas qu’il m’attira gentiment à lui. Pendant que nous nous embrassions, il passa sa main le long de ma jambe, sous ma robe, sur ma cuisse. Je sentais mon cœur battre plus vite, d’abord parce que c’était agréable, ensuite et surtout à cause de la découverte terrifiante de ce nouvel univers. Je le repoussai doucement alors qu’il avait trouvé le moyen de glisser sous l’élastique de ma culotte.

— Tu n’en as pas envie ? murmura Joe en m’embrassant le lobe de l’oreille.

Je ne savais pas quoi répondre sans tout casser, alors je fis une sorte de mouvement « bisou/je secoue la tête/bisou » tout en guidant sa main vers mon dos.

Joe grogna.

— Tu me tues, tu sais ?

Et il m’embrassa fougueusement, sa langue jouant avec la mienne alors qu’il laissait parfois échapper de petits gémissements. C’était carrément excitant et j’aurais pu abandonner ma virginité à ce moment-là, si nous n’avions pas été en public et si je ne l’avais pas rencontré seulement douze heures plus tôt. Je ne suis pas une incorrigible romantique déconnectée de la réalité mais, pour une telle occasion, je ne voulais pas de sable dans mes parties intimes, ni être stressée à l’idée que nous pourrions offrir à quelqu’un se promenant sur la plage son porno privé. J’étais déjà allée au-delà de tout ce que j’avais fait jusqu’alors.

Nous avons donc continué à nous embrasser (beaucoup) et à parler (un peu), et c’était plus que satisfaisant pour moi. Pour le moment.

Alors que les lumières s’allumaient, Joe et moi étions allongés sur le sable, son bras autour de mes épaules et ma tête sur son torse. J’écoutais son cœur battre et des bulles de bonheur explosaient en moi.

— Je devrais rentrer, je dis finalement, passant ma main sur le coton doux et délavé de son tee-shirt, souhaitant désespérément que la nuit n’en finisse pas.

Il embrassa le haut de ma tête et répondit :

— Ça craint. (Puis il se baissa et me murmura à l'oreille :) J'ai des projets te concernant, Miss. Oh, mon Dieu. Désir, désir.

— Ouais, eh bien tu vas devoir les garder pour toi, répliquai-je en me levant péniblement.

Ce n'était pas que mes sentiments mitigés à l'idée de perdre ma virginité qui me poussaient à partir. Mais puisque Joe voulait m'emmener là où il logeait, je me voyais mal expliquer un peu plus tard à mes parents paniqués où j'avais été. Néanmoins, comme je n'étais pas non plus prête à lui parler de la question embarrassante de mes parents, je me contentai d'ajouter :

— Tu veux qu'on se voie plus tard ?

J'essayai de paraître détachée, en opposition avec ce que je ressentais.

Joe s'assit et posa ses coudes sur ses genoux dressés. Je tentai de ne pas regarder le sable pris dans les poils clairs de ses jambes.

— Carrément.

Il sourit et remua ses sourcils d'un air suggestif.

— Au café sur la plage ? suggérai-je comme si c'était évident.

Il me fit un bref salut.

— Oui, ça marche, Sarah j'aime-pas-la-bière. (Il se releva brusquement et m'attira à lui en m'attrapant par la taille.) Tu es magnifique, déclara-t-il avant de m'embrasser longuement à nouveau.

Je parvins à me dégager, riant alors qu'il faisait semblant de vouloir m'attraper.

— Joe ! Je dois y aller !

Il me colla une petite claque sur les fesses.

— C'est ça, file. Et sois au café à quatre heures ou tu auras des ennuis.

— Je tremble de peur, me moquai-je tout en courant et gloussant tandis qu'il tendait les bras pour m'attraper.

Incroyable ce qu'un bon baiser peut faire pour améliorer la confiance en soi d'une fille.

Je souris tout le long de l'allée ventée bordée d'arbustes qui courait entre la plage et notre bungalow, respirant les effluves de lavande et de genièvre, invincible. Alors que le soleil apparaissait à l'horizon, je me glissai silencieusement à l'intérieur et fermai la porte derrière moi. Heureusement, le calme ambiant n'était troublé que par un bourdonnement électrique et les criquets à l'extérieur. Mes tongs faisaient du raffut sur le sol carrelé, et je les ôtai avant de passer la tête à la porte de la chambre de mes parents pour les avertir de mon retour. Par chance, ils ne se réveillèrent pas suffisamment pour remarquer la lumière qui commençait à filtrer à travers leurs volets. J'allai dans la cuisine et ouvris le réfrigérateur. Jambon, fromage, tomates, pain, chocolat. Parfait. Je me fis rapidement un sandwich et le posai sur un plateau avec quelques chips, un bon morceau de chocolat et un verre d'eau, puis je portai le tout dans le salon. J'attrapai la télécommande et m'assis sur le canapé, repliant mes jambes sous mes fesses. Il n'y avait que des chaînes espagnoles, mais je trouvai un épisode de *Friends*. Doublé, bien sûr, mais ça avait quand même quelque chose de réconfortant.

De toute façon, je n'avais pas vraiment envie de regarder la télé. Je voulais juste exister. Être debout alors que le ciel s'éclairait, manger le repas que j'avais raté parce que j'avais passé des heures sur la plage à embrasser un garçon beau et drôle dont les yeux faisaient battre mon cœur.

Je n'avais jamais senti ça avant (ni quelque chose s'en rapprochant). Je n'avais pas franchement commencé tard – j'étais sortie avec un garçon lors d'un voyage scolaire en France en quatrième –, mais je n'avais jamais fait plus qu'embrasser. La première fois avait été lors d'un de

ces voyages à thème, et Cass et moi avions passé, genre, deux heures à embrasser des garçons d'une autre école. C'était innocent, mais j'avais l'impression d'être une adulte parce que je le faisais comme les grands à la télévision. Mignon, pas vrai ? Mais depuis cette époque, il n'y avait pas eu beaucoup d'action. Pas parce que je n'en avais pas envie ; c'était plutôt parce que je ne voulais pas le faire avec les garçons disponibles. Et je devins Sarah Millar : l'anti-mecs. Ne bois pas, ne flirte pas, ne couche pas. Point. Ce que j'avais fait de plus osé, c'était pendant une soirée en première où un garçon m'avait tripotée. (Pour être honnête, je serais bien passée à l'acte ce soir-là, mais mon père était venu me chercher. Je sais, c'est tragique, mais ça m'avait sauvée d'une situation potentiellement effrayante. Sam Massey, le garçon en question, ressemblait à un poète du XVIII^e siècle : tout en cheveux châtain ondulés, peau mate et yeux profonds. Je l'avais toujours adoré parce que, en plus d'être beau, il était un peu timide comme moi et me parlait comme à un être humain. Mais c'était aussi le garçon qu'aimait India Chadwick, une peste de seconde. Bêtement, c'était suffisant pour que je renonce. Après ça, j'avais passé une semaine à me cacher dans les couloirs dès que je voyais India, même si, étrangement, elle n'a jamais su que j'avais embrassé le mec sur qui elle craquait. Sam changea d'école après le certificat secondaire d'études. Je ne sais pas pourquoi. Je me demandais encore parfois ce qui serait arrivé si India n'avait pas été entre nous.)

Et maintenant, il y avait Joe. Que j'aimais vraiment. *Vraiment*. Et qui, étrangement, semblait m'aimer aussi. Je soupirai de bonheur et mordis dans mon sandwich alors qu'à la télé, Rachel et Ross se bécotaient.

Mon professeur d'histoire de l'art me coinça à la fin du cours pour me parler de ma formation, j'étais donc en retard à la cantine pour retrouver les autres et déjeuner. Je parcourus des yeux la marée d'étudiants et repérai tout de suite Donna. Difficile de la rater, puisqu'elle était debout sur sa chaise, agitant les bras comme si elle aidait un avion à décoller. J'attrapai un panini au fromage et un jus de fruits, payai et me dépêchai de les rejoindre.

— C'est pas trop tôt, râla Ashley en enlevant son sac du seul siège vide. Donna a failli se battre pour te garder cette chaise.

— Désolée, désolée. Andrea m'a interceptée, je répondis en me serrant sur la chaise et calant mon sac dessous.

— C'est pas possible, Sarah ! Tu as déjà des problèmes alors que le trimestre vient juste de commencer ? lança Ash en empoignant sa poitrine comme dans un film d'horreur.

— Ah, ah.

Je regardai mon panini et les morceaux gras de fromage orange tombant sur mon plateau.

— Tu vas le manger ? demanda Donna, la bouche pleine de chips.

Je le lui tendis.

— Non, prends-le. Je n'ai pas faim.

Cass fronça les sourcils.

— Pas faim ? Mais tu n'as rien avalé !

Cass devient suspicieuse si elle pense que l'une de nous est au régime – c'est son truc. Elle a un corps magnifique, mais Adam aime les filles squelettiques. Et si ça le fait passer pour un con... c'est parce que c'en est un. Néanmoins, malgré le fait qu'il ne s'intéressera jamais à l'une d'entre nous et que nous – beurk – ne nous intéresserons jamais à lui, Cass préfère, pour une raison obscure, rester la plus mince. Bizarre.

Ashley rit dans son yaourt.

— Qu'est-ce qui te fait marrer ? demanda Cass, son front se plissant joliment.

Ai-je déjà signalé que notre Cassie est également hyper sensible concernant tout ce qui touche à son obsession pour Adam ?

— Rien, répondit Ashley en prenant des cuillerées de yaourt qu'elle laissa retomber dans le pot. Seulement Sarah qui perd l'appétit pour un garçon.

Je la toisai d'un œil torve.

— Désolée de te décevoir, mais j'ai mangé du chocolat il y a une demi-heure.

C'était un mensonge, je n'avais plus faim depuis mon retour de vacances. Je n'allais pas l'admettre, en revanche – c'était ridicule d'être accro à un mec au point d'en perdre l'appétit.

— Bref, vous vous embrassiez sur la plage... me relança Cass.

— Ouais, est-ce que vous avez couché ensemble au milieu des dunes ? insista Donna.

Je la contemplai avec un air blasé.

— À ton avis ?

Cass tendit la main par-dessus la table pour la poser sur la mienne.

— Allez, Sar. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Les filles auraient tout aussi bien pu être invisibles. J'étais de retour là-bas, avec l'odeur un peu poussiéreuse de la maison de location et ma bande-son, *Sex on Fire*, totalement adaptée alors que je me préparais à retrouver Joe, même si c'était une coïncidence.

Mais ça n'arriverait que plus tard.

Après notre rendez-vous au café, lui et moi ne nous sommes pas quittés, sinon pour dormir. Nous nous sommes baladés dans la ville, avons essayé tous les bars et cafés, nous sommes assis sur la plage et avons appris à nous connaître. Il m'a dit qu'il étudiait la politique à la fac de Londres, qu'il avait deux sœurs, que ses parents étaient divorcés mais en bons termes et qu'il aimerait vraiment travailler pour AIDS en Afrique une fois diplômé, parce que son oncle était mort du sida dans les années 1980. Je lui racontai des choses que peu de personnes savaient, comme le fait que ma mère était mariée avec un autre homme quand elle avait rencontré mon père, et que je me faisais harceler à l'école primaire. Il écoutait attentivement et posait des questions comme s'il voulait vraiment avoir les réponses.

Quand nous ne parlions pas, nous nous embrassions. Mais nous ne faisons rien de plus. Chaque fois que nous étions chez lui, c'était frustrant, car au moins un de ses amis était également là. En plus, non seulement le chalet de location était petit, mais Will et lui partageaient une chambre. Une fois, alors que nous nous embrassions sur le lit de Joe – habillés, mais à peine –, Will nous surprit et s'exclama « Oups, désolé », avant de ressortir. J'avais carrément honte. Je cachai ma tête dans le cou de Joe et grognai :

— C'est tellement... gênant.

Il rit.

— C'est quoi le problème ? (Il essaya de me repousser pour me voir, mais je ne le laissai pas faire.) Sarah, allez. Il s'en fiche, sérieux. (Il me caressa les fesses par-dessus mon short en jean et passa une main sous la ceinture.) Au moins, on est sûrs qu'il va nous laisser tranquilles, maintenant...

Je m'assis et me décalai jusqu'au bord du lit.

— C'est hors de question ! (J'attendis quelques instants pour que mon visage brûlant refroidisse, puis je lui tendis ma main pour l'aider à se relever.) Viens, on doit y aller et lui montrer qu'on ne fait rien.

Joe sembla réellement confus.

— Mais... pourquoi ?

Bien entendu, je ne lui avais pas dit que j'étais vierge. Pourquoi l'aurais-je précisé ?

— Parce que je vais mourir de honte si je pense qu'il pense qu'on fait... des trucs dans sa chambre.

— Mais c'est aussi ma chambre, contra Joe.

Je lui lançai un regard signifiant que ça n'était pas la question et tentai de l'enjôler.

— S'il te plaaaaît, Joe. On va boire un coup, ou quelque chose... S'il te plaît ?

Je souris et battis des cils ; il me laissa l'aider à se lever.

Puis une opportunité se présenta. Mes parents devaient nous emmener dîner, Dan et moi. Je concoctai un stratagème consistant à pleurnicher tout l'après-midi en me tenant le ventre, puis à pleurer et annuler à la dernière minute en prétextant des règles douloureuses.

Joe accepta tout de suite de venir. Je savais qu'il comprenait ce que signifiait l'invitation. Et j'étais sûre qu'il ne se trompait pas. Croyez-moi, j'y avais réfléchi de long en large. Mes jambes rasées, mes plus jolis sous-vêtements et les préservatifs achetés à la machine dans les toilettes du café étaient éloquents. J'étais presque sûre que c'était le grand soir. Mais j'avais quand même prévu d'attendre et de voir comment je me sentirais à son arrivée.

Deux heures plus tard, je n'étais plus vierge.

— C'EST PAS VRAI ! hurla Donna en frappant la table de la main, envoyant voler les condiments. Tu ne peux pas t'arrêter là !

— Oui, allez ma puce, insista Cass, dont les genoux tressautaient comme des pistons. C'était comment ?

— N'oublie pas les détails, hein, ajouta Ashley en faisant un geste pas digne d'une jeune femme.

— Très bien, demandez-moi ce que vous voulez, dis-je en levant les mains. Je suis un livre ouvert.

Ash s'avança sur son siège.

— OK, est-ce qu'il est bien membré ?

— Je ne sais pas, répondis-je en m'assurant que personne n'écoutait notre conversation. Je n'ai rien pour comparer.

Mais, pour être honnête, ça avait semblé effroyablement gros. Disons que c'était plus gros qu'un tampon.

Cass jeta un regard méprisant à Ashley.

— Tu es obsédée par leur engin. (Elle se tourna vers moi et sourit avec indulgence.) C'était romantique ?

Je soupirai.

— Carrément. On a eu une vraie connexion. Ça semblait... inévitable. Comme une réaction en chaîne ou un truc comme ça. Genre, il m'embrassait, sa main est passée sous mon haut, puis sous ma jupe, puis j'ai mis ma main sur son truc par-dessus son short...

J'eus droit à des cris et des applaudissements d'Ash et Donna à ce moment de l'histoire. Elles étaient tellement matures, ces deux-là. Je levai les yeux au ciel, même si je devais avouer que j'étais ravie d'avoir enfin une expérience sexuelle à raconter.

— Bref, c'est venu comme ça. On n'a pas vraiment discuté. Je savais que j'en avais envie, alors je me suis juste laissé aller et... c'est arrivé. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Carrément, répondirent les filles en chœur.

Ça avait vraiment semblé inévitable. Dès qu'il avait passé la porte, nous nous étions embrassés, debout, à profiter l'un de l'autre. J'avais fermé les yeux et l'avais laissé écarter les cheveux de mon visage, puis il s'était dégagé doucement et m'avait souri. J'avais tendu ma main et il l'avait prise avant que je le guide jusqu'à ma chambre. Aucun besoin de parler – je sais, c'est cliché, mais nous étions, genre, sur la même longueur d'ondes. Il nous avait fallu dix minutes pour atteindre le lit, car il s'arrêtait tout le temps pour m'embrasser, me pousser contre le mur et me caresser les bras. Une fois dans la chambre, je ne me serais arrêtée pour rien au monde. Heureusement que j'avais pris ces préservatifs, même si, pour être honnête, Joe en avait un aussi. Nous pouvions le faire quatre fois, nous étions fournis en contraceptifs.

Mais nous ne l'avons fait qu'une fois. Il est parti cinq minutes après. Je suppose qu'il avait raison : mes parents pouvaient rentrer n'importe quand.

Je ne leur racontai pas tout. Ça n'avait pas été formidable. Je veux dire, c'était sympa, mais d'abord, ça m'avait fait mal, et puis je n'avais fait aucun bruit ni rien. La terre n'avait pas tremblé. Vous voyez ce que je veux dire.

Mais ça ne m'avait pas dérangée.

Ce qui m'a dérangée, c'est que le lendemain, il rentrait en Angleterre. Nous devions nous dire au revoir devant tous les autres gens qui repartaient ce jour-là. Presque trente personnes qui s'agglutinaient près du bus que l'agence de voyage avait mis en place pour les emmener à l'aéroport, son moteur vrombissant sous la chaleur. Pas vraiment romantique. Évidemment, nous nous sommes enlacés et embrassés – un baiser incroyablement tendre et doux qui me chatouille les lèvres dès que j'y repense (ça arrive souvent) –, puis Joe s'est penché et m'a murmuré « Tu vas me manquer » à l'oreille, ce qui m'a fait pleurer malgré tous mes efforts, même si j'aurais préféré que l'on soit seuls. Il a chassé une larme avec son pouce, a souri tristement et a dit : « Je t'appelle bientôt. » Puis il est monté dans le bus et j'ai pleuré pour de vrai alors qu'il se tordait le cou pour me saluer.

Depuis, plus de nouvelles.

Et il avait élu domicile dans mon cerveau. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à lui. Je devais juste être patiente : il avait promis de téléphoner, alors il le ferait. Mais aaaaah ! l'attente me tuait.

— Oh, copine, ça craint, dit Donna l'air vraiment désolé, tandis que Cass me serrait la main et qu'Ashley secouait la tête de dégoût à l'idée que Joe ait manqué à sa parole.

— Merci, mais ça va, vraiment ! répondis-je même si mon humeur s'était dégradée. Il n'a pas dit quand il appellerait. Et je ne suis rentrée que depuis quelques jours.

— Pourquoi tu ne lui téléphones pas alors ? demanda Ashley.

Je haussai les épaules d'un air penaud.

— Je n'ai pas son numéro.

Donna se frappa le front.

— Merde, Sarah ! Les garçons ne donnent pas leur numéro quand ils veulent une relation sans lendemain. C'est une de leurs règles ou un truc comme ça.

— Ce n'est pas ça, affirmai-je, le visage brûlant. Ce n'est pas comme s'il n'avait pas voulu me le donner, il m'a demandé le mien, j'ai pensé que... Écoute, crois ce que tu veux, mais j'étais là et je te

le dis : c'était spécial.

Cass lança un regard d'avertissement à Donna.

— Bien sûr que ça l'était, ma puce. Tu ne l'aurais pas fait avec n'importe qui.

— Tout à fait.

Ma vision se brouilla alors que mes yeux s'emplissaient de larmes. Je prétendis chercher quelque chose dans mon sac. Les filles ne furent pas dupes une seule seconde, bien entendu, mais elles étaient assez sympas pour faire semblant. Je ne savais pas si je pleurais parce que Joe ne m'avait pas donné de nouvelles ou parce que Donna, et sûrement Ashley, pensait que j'étais cruche. Je jetai un coup d'œil à Cass, qui me regardait avec inquiétude. Je ne voulais pas être comme elle : en couple avec un idiot infidèle alors que tous mes amis savaient que j'étais avec un idiot infidèle.

— Écoute, si c'était aussi important que tu le dis – et je suis sûre que c'est le cas (Ashley leva la main pour étouffer d'éventuelles protestations), alors peut-être que, je ne sais pas, il a perdu son téléphone ou quelque chose comme ça.

Je reniflai.

— Oui, c'est possible.

Cass me tapota le genou.

— Voilà ce que tu vas faire, ma puce. Écris une lettre à sa fac, qui la lui fera passer ; il te recontactera, et tout ira bien.

Donna regarda Cass bouche bée, comme si elle avait suggéré que je débarque nue chez lui.

— Ouais, super. Et s'il n'avait juste pas envie de l'appeler ? (Elle se tourna vers moi.) Lui écrire une lettre, c'est comme le prévenir que tu vas le harceler. Si tu veux lui écrire, trouve son adresse mail à la fac et contacte-le comme ça.

— Mais seulement pour une bonne raison, ajouta Ashley. Ne lui écris pas : « Salut ! C'est moi ! Pourquoi tu n'as pas appelé ? » comme une folle furieuse. Dis que tu vas à Londres voir un ami ou quelque chose dans le genre, et que s'il est dans le coin, ça serait sympa que vous vous voyiez.

Je réfléchis à ça un moment, l'espoir me prenant à la gorge.

— Et il ne pensera pas que c'est du harcèlement ?

— Peut-être que si, répondit Ashley en haussant les épaules. C'est un risque à courir.

Donna hocha la tête.

— Ouais. Pour tout dire, j'attendrais encore un peu. Attends encore, je ne sais pas, deux semaines. Après ça, tu n'auras plus rien à perdre.

Je me tournai vers Cass pour voir ce qu'elle en pensait, mais elle fit semblant d'être absorbée par sa salade de thon. Ce qui signifiait probablement qu'elle n'était pas d'accord avec les deux autres.

Magnifique. J'étais peut-être une étudiante brillante, mais mes relations avec le sexe opposé étaient un échec total. J'étais soudain contrariée. Saleté de Joe, sexy et attentif, qui envahissait chacune de mes pensées avant de disparaître comme par magie. Je tentai d'ignorer la douleur dans mes reins et me résolus à lui accorder quatorze jours. S'il ne m'avait pas contactée d'ici-là, je lui enverrai un e-mail. Je me fichais de ce que Donna et Ashley disaient. De toute façon, elles sont toujours d'accord – autant les compter comme une seule personne.

— Bref, regarde le bon côté des choses, reprit Donna en se balançant sur sa chaise. Nous sommes en terminale et il ne reste, genre, que dix mois avant que l'on soit lâchées dans le vaste

monde... Et bientôt, on n'aura plus besoin de fausses cartes d'identité – PARCE QU'ELLES SERONT VRAIES !

Elle croisa les bras et nous lança un sourire.

— Carrément, répondit Cass avec un soupir de bonheur. Et c'est les dix-huit ans de Jack la semaine prochaine. (Elle me désigna de sa fourchette.) Tu vois, tu as déjà quelque chose pour te changer les idées.

Hmm...

Les parents de notre ami Jack avaient réservé l'étage supérieur d'un pub pour sa soirée d'anniversaire. Ils avaient fait la totale avec une bannière « Joyeux 18 ans », les grands-parents, les grands-tantes buvant des kirs, les oncles sirotant de la bière et marquant la mesure des musiques de jeunes, un buffet et un énorme gâteau en forme de maillot de football avec « Jack a » en haut et « 18 ans » au milieu. (Jack est un véritable sportif. Si nous étions aux États-Unis, il aurait une de ces vestes rouge et blanche avec des lettres dans le dos et sortirait avec une pom-pom girl. Mais au jour d'aujourd'hui, il possédait assez d'affaires de sport en polyester pour mettre le feu à tout Brighton, était maître-nageur à la piscine locale les week-ends et n'avait pas de copine. Même s'il ne manquait pas de prétendantes – après tout, c'est un footballeur blond en bonne santé. Il est un peu comme moi, je suppose : difficile.)

La mère de Jack nous avait demandé, à Cass, Ashley, Donna, moi, ainsi qu'à Rich – le meilleur ami de Jack – et Ollie de l'aider à gonfler les ballons, à préparer le buffet et à faire de ce lieu l'endroit rêvé – selon elle – pour une soirée parfaite. C'est-à-dire pas vraiment *notre* idée d'une soirée parfaite, même si, honnêtement, Jack aurait adoré quoi qu'elle ait fait. Si jamais il réussit, il deviendra un mauvais footballeur célèbre. Il est bien trop gentil et sensible.

Nous posâmes le dernier plat de brochettes d'ananas et fromage sur la table, symétriquement placé entre une pile de serviettes et une d'assiettes en carton, alors que la mère de Jack était plantée au milieu de la pièce, les mains sur les hanches.

— C'est super, soupira-t-elle. Beau travail, tout le monde.

Ash croisa mon regard et m'en rendit un qui signifiait « oh pitié ». La mère de Jack était si émue. Je suppose que c'est un moment important quand votre fils unique a dix-huit ans.

Je vérifiai discrètement mon téléphone. Aucun message. Il restait quelques jours avant la fin du temps imparti à Joe, et je n'arrivais pas à le contacter par e-mail. (Mon plan avait légèrement évolué : j'avais décidé de lui écrire tout de suite et d'attendre deux semaines pour qu'il me contacte. Presque le même plan que le premier, mais avec le bonus de céder à mon absence totale de volonté.) Toutes les possibilités comprenant son nom et l'adresse de sa fac me revenaient. Mais je ne devais pas penser à ça ce soir-là. Le DJ venait d'arriver, et il portait un costume bleu pastel par-dessus une chemise froissée couleur crème. Si quelque chose pouvait me faire oublier Joe, c'était un DJ ridicule qui n'en avait pas conscience.

Alors que DJ L'Air Con s'installait, l'homme du jour arriva. Il entra discrètement, visiblement mal à l'aise d'être la star de la soirée. Bien entendu, nous avons poussé de grands cris et lui avons sauté dessus pour lui souhaiter son anniversaire avant de nous lancer dans la version originale de « Joyeux anniversaire », avec l'accompagnement musical. La politesse l'exigeait.

— Merci, les mecs, dit Jack en souriant et lissant sa chemise. Vous allez me coller des tapes dans le dos maintenant ?

— Ne nous tente pas, répondit Rich en lui offrant un verre. Joyeux anniversaire, mon pote.

Cass fit quelques bonds sur place et applaudit brièvement.

— Adam attend à l'extérieur, alors, vite, donne-lui son cadeau, donne-lui son cadeau !

Rich courut vers notre table et attrapa un paquet qu'il avait caché sous son manteau.

— Emballé avec attention par ton serviteur, expliqua-t-il en le lui tendant alors que nous trépignons tous, impatients qu'il l'ouvre.

— Ouah, merci les mecs !

Jack mit sa main dans le sac et en ressortit un programme original du match de la FA Cup de 1982-1983 opposant Brighton & Hove Albion à Manchester United. Rich l'avait obtenu sur eBay pour 30 livres, et nous avons tous participé.

Jack dit dans un immense sourire :

— Merde, c'est super ! (Il rit de bonheur et tourna les pages.) Mince, c'est génial... Sérieux, merci beaucoup.

Rich lui colla une claque dans le dos.

— Avec plaisir.

C'était trop mignon. Même moi, toute triste que j'étais, je ne pus m'empêcher de sourire en voyant combien Jack aimait notre cadeau. Puis des parasites annoncèrent que le DJ était sur le point de commencer, et le moment passa. Cass courut chercher son homme et le reste d'entre nous fixa, ébahi, DJ Costume Bleu.

— Bonsoir les fêtards ! Je m'appelle Alan et je vais faire chauffer les platines pour fêter les diiiiiiix-huiiiiiit aaaaaans de Jaaaaaaaack ! Alors commençons ce qui va durer toute la nuit avec un morceau de puuuuuuuuuuur disco. Voiciiii... [pause dramatique] les Bee Geeeees !

À ce moment-là, les filles et moi étions massées les unes sur les autres en trépignant de joie.

— Oh, mon Dieu, j'AIME cet homme. Je veux PORTER SES BÉBÉS ! s'écria Ashley en tombant à genoux sous le coup de l'excitation.

Donna se redressa et arrangea son haut d'un air professionnel.

— Je vais trop lui demander une chanson en particulier.

Et nous l'avons suivie alors qu'elle marchait jusqu'à Alan, qui se mordait la lèvre inférieure et dansait de façon funky sur « Stayin' Alive ». Elle le tira par la manche et il se tourna vers nous, ôtant son casque d'une de ses oreilles et souriant.

— Est-ce qu'on peut vous demander des chansons ? s'enquit-elle.

— Pas encore, mais plus tard, quand les vieux seront un peu plus soûls. La première moitié, c'est pour eux. Comme ça tout le monde est content.

Et nous sommes restées bouche bée, parce que, quand Alan s'était mis à parler, nous avons vu qu'il était un pur produit londonien et que, sous le costume et le maquillage, il n'était guère plus âgé que nous.

Ashley plissa les yeux.

— Tu t'appelles vraiment Alan ?

Il sourit.

— Ce soir, oui.

— Allez, dis-nous ton vrai prénom, fit Donna d'un ton enjôleur, mais il se contenta de secouer la tête.

Je vis Ashley l'évaluer rapidement. Je savais précisément ce qui lui passait par la tête.

La chanson se termina et « Alan » hocha poliment le menton dans notre direction. Traduction : « C'était sympa de faire votre connaissance, mais maintenant, laissez-moi tranquille. »

— Ash, ne me dis pas que tu vas draguer le DJ, lui lançai-je quand nous fûmes de retour à notre table.

Elle secoua ses cheveux.

— Pourquoi pas ? Je parie qu'il me dirait son vrai nom.

Je secouai ma tête d'un air chagriné.

— Pourrais-tu, pour une fois, faire preuve de romantisme ?

Elle enfonça un vol-au-vent aux champignons dans sa bouche.

— Non. (Elle secoua ses doigts dans ma direction.) J'ai le feu aux fesses.

Enfin, je crois que c'est ce qu'elle a dit.

— Oh, mon Dieu, c'est lui, se renfroga Donna en voyant Cass et son copain qui venaient d'arriver et se dirigeaient vers nous main dans la main.

Cass était serrée contre lui comme si marcher devenait difficile.

Adam avait cet effet sur elle. Elle semblait régresser de quinze ans quand ils étaient ensemble. Elle se tenait même différemment, avec ses orteils pointant vers l'intérieur. Peut-être parce qu'il était plus âgé qu'elle, qu'il côtoyait ses parents ou quelque chose comme ça. Il avait vingt et un ans et travaillait pour la société du père de Cass, spécialisée dans le bâtiment. Ils l'avaient embauché juste après qu'il avait obtenu son diplôme, parce que son père connaissait celui de Cass ou qu'il était ami avec son frère, quelque chose dans le genre. C'était un peu gênant et incestueux, en tout cas. Lui et Cass s'étaient rencontrés alors qu'elle avait quatorze ans et qu'elle faisait un petit boulot administratif pour son père durant l'été. Adam était incroyablement beau et pouvait se montrer carrément charmant s'il le voulait ; les parents de Cass le voyaient comme le Messie : disons que ça n'a jamais posé le moindre problème qu'il partage la chambre de leur fille. C'était carrément énervant parce que l'on savait qu'ils péteraient un câble s'ils apprenaient comment il était réellement.

Bref, Cass était totalement sous son charme, et elle devenait ennuyeuse en sa présence. Elle le savait, elle aussi, mais elle l'aimait trop pour faire quoi que ce soit. Hé, oh !

— Salut tout le monde, chanta-t-elle en agitant la main. Va nous chercher à boire, d'accord, bébé ? demanda-t-elle à Adam avant de se pencher pour l'embrasser et d'essuyer du pouce la trace de gloss sur sa lèvre. Je veux la même chose que d'habitude.

Il nous jeta un rapide regard et s'éloigna vers le bar.

Cass s'assit.

— Alors, ta mère a réuni toute la famille ?

Elle sourit en parcourant la pièce des yeux. Les tables se remplissaient rapidement, majoritairement avec des inconnus. Jack semblait un peu embarrassé.

— Ouais, et les autres.

Sa mère venait d'une grande famille, alors Jack avait genre un million de cousins, et elle connaissait presque le monde entier grâce aux œuvres de charité et à son travail qui lui permettait de

rencontrer plein de gens. En revanche, son père bossait pour le gouvernement et ne parlait presque jamais. Il aurait pu être tueur à gages, pour ce que j'en savais. Il mettait la barre très haut en matière de réserve.

— Eh bien, je trouve ça adorable, dit Cass en lui caressant le bras. Et je te parie un million que le DJ est à au moins trois chansons du mégamix de « Grease ». Tout le monde sait que c'est le moment où une super fête devient une fête GÉNIALE !

Ash haussa un sourcil, mais ne dit rien. Elle ne plaisantait pas avec la musique, mais il suffisait de lui donner quelques verres pour qu'elle fasse des bonds en entendant « I Will Survive », comme n'importe laquelle d'entre nous.

Tout à coup, Rich se serra contre moi.

— Ooh, Sarah, ta poche vient de vibrer.

Je le repoussai.

— Dégage, pervers.

Mais je n'étais pas en colère. Rich est le garçon le plus adorable de la Terre. Mais les filles ne l'intéressent pas. Même si ça ne se remarque pas à première vue, si vous voyez ce que je veux dire.

— Alors ? demanda Donna comme je regardai mon portable.

Je secouai la tête.

— C'est ma mère.

Rien qui n'aurait pu attendre que l'on se voie. Je rangeai mon téléphone et attendis que la poussée d'adrénaline s'atténue. L'espoir fait vivre... Chaque fois que mon téléphone sonnait, j'espérais que c'était Joe. Je m'*attendais* même à ce que ça soit lui, ce qui était idiot.

Ollie se leva.

— Tant pis. Qui veut danser ?

Et il se trémoussa jusqu'au carré parqueté devant DJ Alan en balançant ses épaules et en tendant les doigts. Il assurait. C'était le seul garçon (hétérosexuel) de ma connaissance ravi d'être le premier sur la piste de danse. Comment est-ce qu'il faisait pour être le tombeur de Woodside Hall... aucune idée.

Deux femmes d'âge moyen dansaient sur « Don't Stop Believin' » et il les rejoignit avec plaisir. Il connaissait les paroles en plus.

Donna et moi poussâmes nos chaises en même temps.

— Vous venez ? demandai-je, mais le reste de la table déclina.

En général, Cass aime danser, mais pas quand Adam est dans le coin. Alors, Donna et moi nous trémoussâmes jusqu'à Ollie, et nous restâmes sur la piste pendant cinq bonnes chansons. C'était super, et pour la première fois depuis que nous nous étions séparés en Espagne, je n'avais pas pensé à Joe.

— Youpi ! Aerosmith !

Rich apparut soudainement à côté de nous, faisant du air guitar et secouant la tête comme un fou. Donna plissa les yeux.

— Rich ?

Il sembla étonné, puis il comprit ce qu'elle voulait dire et contesta avec véhémence.

— Non, bien sûr que non. (Il sembla blessé.) Devant la famille de mon meilleur pote ? Arrête...

Rich avait un faible pour les substances illégales, mais c'était encore une chose que vous n'auriez jamais devinée. Quand il dansait jusqu'à transpirer à grosses gouttes, c'était généralement un

signe, même si ce soir-là, il semblait naturellement excité.

— Je suis desséchée, annonça Donna quand nous retournâmes à la table. (Elle attrapa la carafe d'eau.) Il faut que je m'hydrate.

— Cass, qu'est-ce qui se passe ? demanda Ollie, assis à côté d'elle. Le mégamix de « Grease » n'était pas le même sans toi. J'ai dû faire les parties du garçon et tout.

Cass se contenta de hausser les épaules et de sourire tristement. Bizarre. Ollie et moi échangeâmes un regard étonné.

— En fait, je crois que je vais me chercher un verre moi aussi, déclara-t-elle. La même chose, bébé ?

Adam lui caressa les fesses quand elle se leva, ce qui voulait apparemment dire « oui, s'il te plaît ». Jack posa les restes de la coquille d'un œuf dur qu'il écalait attentivement.

— Je t'accompagne. Il faut que j'aille dire bonjour.

Adam toussa.

— Je crois pas, mon pote. Assieds-toi, bébé. Je vais chercher à boire.

Il fit signe à Jack de partir en premier et le suivit avec sa démarche « j'ai fait dans mon pantalon ».

— Euh... Il s'est passé quoi, là ? demanda Donna.

Cass semblait vraiment triste.

— Adam se pose de nouveau des questions sur Jack. Il m'a vue le « toucher » tout à l'heure, ou quelque chose comme ça. (Elle se passa la main dans les cheveux.) C'est idiot.

Idiot était un mot comme un autre pour décrire la situation.

— Ma chérie, tu vas devoir lui expliquer, dit Donna. Ce n'est pas comme si tu pouvais changer le fait que toi et Jack vous connaissez depuis toujours. Combien de fois est-ce que tu as dit à Adam qu'il n'y avait jamais rien eu entre vous ?

— Je sais. Il n'a pas confiance en lui, répondit Cass. Il va finir par l'accepter.

Mais elle ne semblait pas convaincue.

À ce moment-là, l'objet de l'adoration aveugle de Cass fit son apparition à la table, les mains vides. Nous cessâmes tous immédiatement de parler de façon très discrète, mais il ne le remarqua pas. Il attrapa le manteau de Cass, qui était sur le dossier de sa chaise, et le lui tendit.

— Viens, bébé, on y va. Cette fête est nulle.

Et sans rien dire, elle enfila son manteau.

— Salut, alors, lança Ash ostensiblement.

Cass se retourna un instant, sourit d'un air penaud, articula silencieusement « désolée », puis le suivit docilement. Mais quelques secondes plus tard, elle était de retour.

— Il est aux toilettes. Dites à Jack que je suis vraiment navrée de rentrer si tôt, d'accord ?

Avant que l'on puisse répondre, elle était repartie.

Deux heures plus tard, Ashley embrassait à pleine bouche un vague cousin de Jack, ayant visiblement décidé d'oublier DJ Alan ; Ollie s'était rapproché de Jas Mistry, une fille d'un an de moins que nous, et avait disparu ; Donna, Rich et Jack buvaient des shots ; et je pleurnichais. Je n'étais pas assez ivre pour trouver les garçons et Donna aussi drôles qu'eux, et Joe me manquait. J'en avais marre que mon cœur saute un battement chaque fois que mon téléphone faisait un bruit, tout ça

pour être déçue parce que ce n'était pas lui. Mais je n'étais pas prête à jeter l'éponge. Après tout, il lui restait quelques jours pour se manifester. Même s'il ne le savait pas.

Je soupirai fort. C'était peut-être amusant de voir Donna, Jack et Rich se soûler, mais j'en avais assez.

— Je vais y aller, annonçai-je, mais ils n'écoutaient pas.

Je partis.

Le dernier jour qu'il restait à Joe, je le passai collée à mon téléphone. C'était écrit qu'il me contacterait ce jour-là, alors que j'avais presque abandonné tout espoir. Comme pour tester mon engagement, ou quelque chose comme ça. Je sais : c'est débile. Mais je me refusais à croire que la connexion que l'on avait eue ne signifiait rien. Alors que le jour touchait à sa fin, je restai optimiste. J'étais quasiment certaine qu'il essaierait de me joindre.

Tandis que nous quitions l'école, Donna me demanda si j'avais eu des nouvelles.

— Non, mais...

Elle m'interrompit :

— Merde, les mecs sont cons. (Elle m'enlaça.) Tu lui as laissé sa chance, ma puce... Range-le dans la case des expériences.

Alors que je la regardais marcher vers son arrêt de bus, je compris enfin. Il n'allait jamais m'appeler. J'avais offert ma virginité à un amour de vacances. Je me dis que je m'en fichais. Être vierge n'était pas une source de fierté ou de honte. C'était un fait.

Mais ça comptait. Ça comptait beaucoup. Je l'avais vraiment beaucoup, beaucoup aimé. Et c'était toujours le cas.

J'essayai de me mettre en colère pour voir si ça pourrait me soulager, comme le font Ashley et Donna, mais en vain. Je n'avais rien à lui reprocher, j'étais la seule responsable de mon horrible naïveté.

Je m'en pris donc à moi-même.

— Ah, ah, c'est tout moi ! Je suis tellement idiote ! Doh ! **claque sur le front**

Mais ça n'arrangea rien non plus.

Alors finalement, j'optai pour les bonnes vieilles crises de larmes. Dans mon oreiller, sur l'épaule de Cass, et une fois, c'était très gênant, en plein milieu du cours de français. Ollie me trouva une excuse en expliquant à notre prof Monique qu'il m'avait raconté une blague tellement drôle que je pleurais de rire ; j'en soufflai une bulle de morve.

C'était une période horrible.

Mais là, j'ai reçu son SMS.

C'était le vendredi suivant le lundi du délai de quinze jours, et nous étions allés au pub *Le Hobbit* avec Donna, Ashley, Cass, Rich, Jack et Ollie. Et, malheureusement, Adam. Cass était sur ses genoux, comme ça il pouvait lui parler à l'oreille, après quoi elle gloussait et lui donnait une petite claque. Dieu que c'était pénible.

Je n'étais pas d'humeur. Mais la soirée avait été organisée par les garçons dans le but de me remonter le moral, alors je ne pouvais pas annuler pour me plonger dans mes trois nouvelles passions, les trois C, pour oublier Joe : Chaînes musicales (j'ai un bonus en pleurant sur des morceaux niais), Chips et Chialer.

J'avais mis un jean propre et une chemise de mon père, passé à contrecœur deux couches de mascara sur mes cils ; j'étais arrivée à l'heure, fidèle au poste et, comme d'habitude, j'étais la première. Je m'étais installée à l'une des tables de pique-nique à l'extérieur, car le temps était ridiculement chaud pour la fin du mois de septembre, et je m'étais penchée sur mon cocktail rum-pastèque (je n'aime l'alcool que quand il n'a pas le goût d'alcool).

Normalement, j'adore cette table, avec les lampes féeriques accrochées aux arbres qui éclairent tout en bleu et le bruit à l'intérieur qui réduit le bourdonnement de la route, mais je ne parvenais pas à songer à autre chose qu'à mon pyjama et mon lit. Et à Joe, bien entendu. Il continuait à envahir brutalement mes pensées, avec ses ongles de pied propres et ses mollets bien dessinés. Je grognai et secouai la tête pour chasser cette image, à temps pour effrayer un couple de gothiques sur le point de s'asseoir à ma table.

— Sarah les longs tifs ! s'écria quelqu'un derrière moi.

Ollie se laissa tomber à côté de moi, me planta un baiser sur la joue et m'ébouriffa les cheveux. Si n'importe qui d'autre l'avait fait, ça m'aurait énervée.

— Coucou, dis-je en me forçant à sourire.

— Les autres ne sont pas encore là ? demanda-t-il.

J'inspirai. Ah, oui. Être sociable.

— Non. (Je regardai autour de moi.) Je pensais que tu viendrais avec Rich et Jack.

Ollie tapota de deux doigts la table, ses genoux marquant une autre mesure. Il gigote tout le temps. Au primaire, il se faisait toujours gronder parce qu'il jouait avec les cheveux des autres enfants pendant la sieste.

— Ils sont au comptoir, expliqua-t-il en fermant les yeux.

Puis il se mordit la lèvre en se concentrant sur la musique qui passait dans sa tête et allait crescendo.

— Bon, lança-t-il tout à coup en rouvrant les paupières et en repoussant sa batterie imaginaire.

Comment se porte ton cœur brisé ?

Je jouais avec l'étiquette de ma bouteille.

— Oh. Tu sais, il continue à l'être.

Il passa son bras autour de mes épaules et m'étreignit.

— Bon, tu peux oublier tout ça ce soir.

Je réussis à sourire faiblement. Il ne voulait que mon bien, mais il n'avait aucune idée de ce que je traversais, une aventure d'une nuit étant déjà un engagement trop long pour lui.

— Les voilà, dit-il en faisant signe à Rich et Jack alors que Donna et Ashley apparaissaient, collées l'une à l'autre comme toujours.

Cinq minutes plus tard, Cass et Adam arrivaient et nous étions au complet.

Quand mon téléphone vibra, j'eus du mal à trouver assez d'énergie pour l'attraper.

— Hé, Sarah, ça va ? demanda Cass en fronçant les sourcils tandis que j'ouvrais le texto et que je pâlisais.

Est-ce que ça allait ? Je levai les yeux, un immense sourire me gerçant les lèvres ; ça faisait longtemps. Les yeux des filles s'agrandirent comme des soucoupes.

— Impossible ! cria Donna en essayant d'attraper mon téléphone.

Je le mis hors de portée. Cass couina et applaudit rapidement. Même Ash souriait.

— Quoi ? demanda Jack, étonné.

Rich et Ollie semblaient tout aussi décontenancés. Pauvres garçons.

Ashley coinça sa langue sous sa lèvre inférieure.

— À votre avis ? Joe lui a envoyé un message !

— Oh, cool ! C'est chouette. Il raconte quoi ? demanda Jack en faisant semblant d'être intéressé ; trop mignon.

J'ouvris de nouveau le texto et le tins de façon à ce que les autres puissent lire. Ils se penchèrent tous en avant.

« Cc Sarah. Rentré à la fac. On se voit bientôt ? Ce w-e ? Biz Joe. »

Cass couina de nouveau.

— Oh, mon Dieu, il faut que tu y ailles !

Je me mordis la lèvre.

— Tu crois ? Ça ne fera pas trop fille facile ?

Ashley posa son doigt contre sa joue et pencha la tête sur le côté.

— Voyons voir... (Je levai les yeux au ciel.) Non, il ne pensera pas que tu es « facile », continua-t-elle en dessinant des guillemets avec ses doigts, parce que nous ne vivons pas dans les années 1950.

— Ouais, détends-toi, jeune fille, ajouta Donna. (Elle me désigna de sa bouteille de bière.) Tu le veux ? (Je lui lançai un regard sombre.) Va le chercher, alors ! Merde, ce n'est pas de l'astrophysique.

C'est sûr que dit comme ça...

Je commençai à pianoter un message.

— Hou-là ! Qu'est-ce que tu fais ? demanda Ollie en m'arrachant le téléphone des mains.

— C'est vrai, tu ne peux pas répondre *sur-le-champ*, confirma Rich. Il t'a fait mariner.

Je fixai les gens autour de la table. Tout le monde était d'accord, a priori. Même Adam hochait sagement la tête. Je soupirai.

— Désolée, les mecs, je n'aime pas jouer avec les gens. Je réponds toujours aux messages tout de suite, pas vrai ? (Ils confirmèrent.) Alors excusez-moi, mais j'ai une invitation à accepter.

Je tendis la main pour reprendre mon téléphone, puis leur tournai le dos de façon théâtrale.

Je pouvais imaginer le regard entendu que mes amis échangeaient dans mon dos, mais j'étais trop excitée pour m'en soucier. Il avait répondu ! Il avait besoin de me voir ! D'accord, il lui avait fallu trois semaines pour m'écrire, mais il était probablement juste occupé. Il avait des choses à faire avant de retourner à la fac, etc. Et la patience n'avait jamais été mon fort. Je tapai rapidement :

« Oué, pkoï pas ? J'prendrai le train pr Londres demain matin. C koi ton adresse ? xoxo Sarah »

Vous parlez d'un tourbillon d'émotions. J'étais tellement heureuse – et un peu honteuse d'avoir fait ma pleureuse. Je baignais dans la joie et commençai à m'amuser, laissant dans un coin de ma tête le souci que j'aurais pour expliquer à mes parents que j'allais passer le week-end avec Joe.

Comme je ne rentrai qu'à minuit, je ne pus leur parler avant le matin. J'étais douchée, habillée et en train d'avalier mes céréales quand Maman descendit l'escalier.

— Je me disais bien que je t'avais entendue te préparer, dit-elle en m'embrassant le dessus de la tête. Tu veux du thé ?

Je grognai pour dire que oui en avalant mon muesli. Elle s'affaira avec la bouilloire, des tasses et des sachets de thé pendant quelques minutes.

— Alors, comment ça va ? demanda-t-elle l'air de rien.

Je levai les yeux au ciel. Elle souhaitait désespérément que j'arrête de pleurnicher.

— Plutôt bien, pour tout dire, je répondis avec bonheur.

Maman sourit comme si je venais de lui faire un cadeau.

— Super ! Il était temps que tu te remettes de la fin des vacances.

— Ouais, tu as raison, mais ça va maintenant. Merci.

J'aimais ma mère, mais elle pouvait me hérissier le poil comme un ongle crissant sur un tableau.

Elle m'embrassa de nouveau avant de poser mon thé devant moi.

— Eh bien, j'en suis très heureuse... Bon, tu as prévu quelque chose ce week-end ?

Je ne doutais pas qu'elle ne serait plus très heureuse si je lui disais que je partais à Londres pour rejoindre un garçon. Alors je mentis.

— La mère d'Ash est partie, alors les filles et moi allons passer le week-end chez elle à manger des pizzas et regarder des DVD. (J'en fis des tonnes en regardant l'heure sur le four à micro-ondes.) J'y vais dans une minute, d'ailleurs.

J'étais plutôt fière de ce petit mensonge. C'était assez innocent pour qu'elle me donne son accord, mais comme elle n'aimait pas trop Ashley, elle n'allait pas imaginer que j'inventais. Même si elle aurait probablement gobé n'importe quelle excuse. Je n'avais jamais raconté d'histoires à mes parents jusqu'alors.

— À neuf heures du matin ? Ça fait beaucoup de DVD.

Je mis mon bol dans le lave-vaisselle. Je ne faisais pas confiance à mon expression, qui aurait pu me trahir.

— On va passer la journée à la plage, d'abord. On voudrait profiter de l'été indien.

Je hochai la tête en direction de la fenêtre. Qui était couverte de gouttelettes. Euh. J'aurais peut-être dû vérifier avant.

Maman ne trouva rien à y redire. Je me sentais mal de lui mentir, mais elle voulait croire que je m'amusais. Et, de toute façon, mon enthousiasme à l'idée de revoir Joe annihilait complètement ma culpabilité.

J'allai à l'étage récupérer mon sac avec une chanson dans la tête et un rythme endiablé dans le corps. Je jetai un rapide coup d'œil dans le miroir sur le palier et souris à mon reflet. Joe, Joe, Joe, Joe ! Je vérifiai l'heure sur mon téléphone. Dans trois heures, nous serions enfin ensemble.

Mais alors que le train passait les arrêts, mon excitation céda le pas à la nervosité. J'avais été si heureuse à l'idée de revoir Joe que je n'avais pas pensé qu'il y aurait aussi ses amis de fac, pas seulement lui.

Je jouai avec ma lèvre tout en regardant le paysage défiler. Même les vêtements que j'avais pris ne semblaient pas adaptés. Est-ce que tous ses amis fumeraient des pétards en faisant des blagues d'intellos ? Et si la conversation portait sur la politique – ou, soyons honnêtes, n'importe quel sujet ne concernant pas la télévision ou les stars –, j'étais fichue.

À la gare, je me joignis à la foule de gens passant les portiques. Je sortis mon plan de métro pour la centième fois. Joe m'avait donné des indications et j'étais déjà allée à Londres plusieurs fois, mais jamais toute seule. Dès que j'eus passé les portiques, je trouvai un coin près d'un distributeur et m'arrêtai un instant pour me calmer. Je fermai les paupières et étais en train de respirer profondément quand une voix dit, devant moi :

— C'est pas l'heure de dormir.

Mon cœur faillit s'arrêter. Mes yeux s'ouvrirent d'un coup et, avant que mon cerveau ait pu réagir, j'avais bousculé Joe.

— Putain, tu m'as fait trop peur !

Il rit, laissant apparaître ses jolies dents, et m'attira à lui pour un véritable baiser avec la langue. Une part de moi était gênée de me laisser aller à une telle démonstration en public. Je déteste les gens qui font ça. Mais c'était différent. C'étaient nos retrouvailles passionnées. Je laissai mon corps aller contre le sien. Ses mains et sa bouche étaient froides, sa veste en daim, rêche et chaude, et il sentait bon.

— Ouah, ça fait du bien de te voir, murmura Joe dans mes cheveux. (Puis il attrapa ma main, prit mon sac et se dirigea vers le métro.) Allez, lança-t-il par-dessus son épaule. On va faire une folie, on va prendre le taxi.

C'était extravagant de la part d'un étudiant, mais bon, Joe semblait penser que j'en valais la peine. Cette idée me fit tourner la tête. Je m'enfonçais dans mon bonheur comme dans un manteau en fausse fourrure. J'étais si chanceuse.

Nous nous embrassâmes jusqu'à Kensal Green, mes jambes sur les siennes et ses mains dans mes cheveux. Chez lui, il lança son argent au chauffeur et me traîna quasiment jusqu'à la porte d'entrée et en haut des escaliers.

Dans sa chambre, il s'arrêta un instant, tenant mon menton entre son pouce et son index, souriant lentement de façon sexy.

— Sarah j'aime-pas-la-bière, je te veux dans mon lit, chuchota-t-il.

Je voyais ce qu'il voulait dire. J'avais autant besoin de lui que d'oxygène.

Sautant à cloche-pied, Joe ôta ses chaussures, puis défit son jean et le laissa tomber au sol. Je regardais, fascinée mais, à la vue de la bosse ridicule dans son boxer, je décidai d'agir. Alors que j'enlevais ma culotte, je n'arrivais pas à croire en ma propre audace. Je ne m'étais pas montrée nue devant qui que ce soit depuis mes dix ans environ. (J'avais gardé ma jupe en Espagne. Je ne sais pas pourquoi – ça s'était passé comme ça.) Mais j'entendais la voix d'Ashley dans ma tête, me disant de me lancer. Alors je l'ai fait.

Dans les secondes qui suivirent, nous nous retrouvâmes sur le lit de Joe, et ses mains étaient partout. Même si nous l'avions déjà fait, je n'étais toujours pas sûre de mon rôle, alors je fis ce qui me semblait le mieux.

Mais Joe... oh, mon Dieu ! Il savait ce qu'il faisait. Il joua avec chaque partie de mon corps jusqu'à ce que je sois toute molle et que je me tortille sous lui. C'était tellement mieux que la première fois.

C'était comme si nous étions au cœur d'une tempête, avec les mains de Joe dans l'œil du cyclone. L'intensité augmentait jusqu'à devenir insoutenable. Puis il s'arrêta.

Il tendit la main derrière lui pour attraper un préservatif sous son oreiller.

Puis nous avons commencé à bouger pour de vrai, comme il faut. J'attrapai ses fesses alors qu'il allait de plus en plus vite, ses yeux fermés et les biceps tremblants.

Il se tendit et cria, puis ce fut le silence, brisé par la respiration lourde de Joe, qui avait des gouttes de sueur sur le front. Le monde entier sembla ralentir, comme une toupie s'arrêtant, et il ouvrit les paupières. Quand nous avons fait ça en Espagne, je m'étais demandé s'il avait trouvé ça agréable, mais cette fois, j'étais sûre que c'était le cas. Comment est-ce que j'aurais pu en douter après ça ? J'apprenais – nous apprenions ensemble ce qui marchait le mieux pour nous.

— Tu es incroyable, souffla-t-il, et il m'embrassa doucement sur les lèvres avant de se laisser tomber à côté de moi, sur les draps froissés.

Je restai tranquillement allongée alors que Joe somnolait. La bruine avait cessé et le soleil du milieu d'après-midi baignait la pièce de lumière. Je sortis mes jambes de sous le duvet et attrapai un rayon de lumière, remuant mes orteils dans la chaleur. Je parcourus la chambre du regard avec curiosité, remarquant ses posters (*Scarface*, *Avatar*, *Les Griffin*), son bureau avec son ordinateur portable et plein de bouts de papier, une commode bon marché surmontée d'une télévision. Une chambre de garçon typique, selon moi.

— Il est quelle heure ? marmonna Joe.

Je repoussai ses cheveux de son front.

— Je regarde. (Je sortis du lit et marchai sur la moquette pour attraper mon téléphone dans mon sac, puis je me dépêchai de retourner dans le lit, me serrant contre lui. J'appuyai sur le bouton pour redonner vie à mon écran.) Presque quatre heures.

Joe s'étira et bâilla, puis roula sur le côté en me prenant la main, qu'il plaça sur son pénis très en forme.

— On a tout le temps de remettre ça, alors.

Quelques heures plus tard, nous sortîmes du lit et, après nous être douchés pour rincer la sueur de l'après-midi, nous prîmes le métro jusqu'au centre-ville.

— Tu es belle, murmura Joe à mon oreille comme nous nous asseyions côte à côte dans la rame.

Je lui souris.

— Merci. Tu n'es pas mal non plus.

Il était à croquer, comme d'habitude, dans son jean et son tee-shirt John Lennon. À l'arrêt suivant, une femme entra et se tint debout devant nous, la main cramponnée à la poignée en hauteur. Je l'analysai rapidement des pieds à la tête, admirant son jean slim, son trench et son chapeau. Joe se pencha de nouveau.

— Qu'est-ce qu'elle croit ? dit-il à voix basse. Les chapeaux d'hommes sur les filles, c'est ridicule. Tu crois qu'elle s'efforce de ressembler à une lesbienne ?

Je ne répondis pas, et nous passâmes le reste du voyage dans un silence détendu. Joe me caressait la paume avec son doigt.

Puis ce fut génial de marcher main dans la main au milieu des passants et des lumières du pub où nous rejoignons les amis de Joe. *Ça pourrait être notre avenir*, pensai-je. Partager un appartement à Londres, sortir les week-ends et toujours aimer cet endroit parce que c'était le premier où nous nous étions rendus lors de notre premier week-end ensemble.

— Terre appelle Sarah, dit Joe doucement en me tapotant la tête.

Je revins à la réalité.

— Désolée... Je pensais juste à ce soir. (Je levai la tête pour le regarder.) Tu crois que tes amis vont bien m'aimer ?

Joe me serra la main.

— Bien sûr. Tu es tellement adorable. (« Adorable » ??)

Il s'arrêta.

— On y est.

Il me lâcha la main pour pousser la porte d'un immeuble à la large devanture, et je le suivis dans un grand bar bondé – pas vraiment tape-à-l'œil, mais pas non plus le repaire d'étudiants auquel je m'attendais. Je trottais pour ne pas le perdre alors qu'il zigzaguait entre les tables jusqu'à une salle à l'arrière, dans laquelle une fille nous salua de la main, depuis un coin près d'un billard. Elle était assise avec quatre autres personnes : deux filles et deux garçons.

— Joey ! couina celle qui agitait la main.

Et elle se leva pour se pencher sur la table et jeter ses bras autour de mon homme.

— C'est bon, Mimi, sourit Joe. La soirée est déjà bien entamée, on dirait ?

Il hocha la tête en direction de la bouteille à moitié vide sur la table.

Mimi (c'est quoi ce nom ?) secoua un doigt sous son nez.

— Nous ne sommes pas tous des alcooliques comme toi.

Joe rit poliment et posa sa main dans mon dos.

— Tout le monde, voici Sarah.

Je collai un sourire sur mon visage et dit :

— Salut ! Ravie de vous rencontrer.

Puis je fis un petit coucou de la main. Et je le regrettai tout de suite parce que c'était nul et idiot. Tout le monde me salua, même si je remarquai que les filles m'analysaient rapidement. J'inspirai

profondément et me rappelai sèchement que Joe m'aimait bien et qu'il n'y avait donc aucune raison pour que ce ne soit pas leur cas.

— Je vais te trouver une chaise, dit Joe avant de disparaître, me laissant plantée là.

Les filles me dévisageaient ouvertement et Mimi croisa mon regard. Elle étira sa bouche en une parodie de sourire et la laissa retomber, les yeux vides. Je résistai à l'envie de m'enfuir en courant.

Trois vodkas-Coca plus tard, je m'amusais à peu près. Ben et Rav étaient là. Je ne les avais pas reconnus en arrivant. Je ne les avais vus qu'en maillot de bain. Il se trouva qu'ils étaient aussi les colocataires de Joe – ils s'étaient fait discrets plus tôt pour nous laisser un peu d'espace.

Mais les filles, c'était autre chose. Elles m'ignorèrent la plupart du temps, parlant et riant entre elles. Mimi avait de longs cheveux dorés, qu'elle passait son temps à secouer comme si elle était dans une saleté de pub Pantène. Et elle adorait visiblement la façon dont son vernis orange ressortait sur son verre de vin, car elle n'arrêtait pas de le balancer dans tous les sens pour appuyer ses propos.

Je ne pouvais pas m'empêcher de lancer des regards en direction des filles. Elles n'avaient que quelques années de plus que moi, mais elles avaient quelque chose de particulier. Elles semblaient si confiantes et détendues. Je me sentais comme une gamine qui a eu le droit de rester avec les grands en récompense.

Joe termina sa cinquième ou sixième bouteille de bière.

— Allez, c'est de nouveau ma tournée.

— Non, je m'en occupe, dis-je en priant pour que la monnaie dans mon portefeuille suffise.

Je me levai et jetai mon sac sur mon épaule, mais Joe me força à me rasseoir.

— Non, elle est pour moi, insista-t-il, et je jure que j'entendis l'une des filles – jolie, avec des cheveux blonds coupés au carré – faire un commentaire sur les cartes d'identité.

Le temps que Joe revienne avec les verres, les filles s'étaient jointes à la conversation des garçons. Celle à la coupe au carré s'appelait Lara, Mara, quelque chose comme ça, et l'autre – gloss et cheveux bruns en pointes – Rosie. La conversation dériva sur la fac et je décrochai. Les garçons tentaient ostensiblement de m'inclure dans la discussion, mais c'était peine perdue. Je parcourus la pièce du regard en tentant de ne pas avoir l'air de m'ennuyer.

— Euh, Joe ? dit Mimi en me regardant froidement. Est-ce que ce n'est pas le moment de ramener cette jeune fille à la maison ? Elle devrait déjà être couchée, non ?

Honte. Les filles rirent, et même Rav et Ben ricanèrent dans leurs chopes. Je fis comme si je n'avais rien entendu et j'attendis que Joe me défende. Mais au lieu de ça, il planta lourdement son bras sur mes épaules et se pencha pour trinquer avec Mimi, m'entraînant bizarrement vers l'avant.

— T'inquiète, Meems, elle a la permission de sa mère, répondit-il en reniflant de rire. Pas vrai, bébé ?

Et il me serra l'épaule pour la forme avant d'enlever son bras, et de taper sur sa poitrine en rotant en même temps.

Je réussis à esquisser un sourire.

— Ouais, permission spéciale parce que j'ai rangé ma chambre.

J'étais plutôt fière de ma réplique, mais personne ne l'entendit. Ils riaient du commentaire de Joe ou étaient déjà repartis dans leur conversation.

J'inspirai lentement et clignai les yeux pour éloigner les larmes qui poignaient. *N'aies pas l'air blessé, ignore-les. N'aies pas l'air blessé, ignore-les.* Je les observai rapidement. Ben croisa mon

regard. Il m'adressa un clin d'œil et leva légèrement son verre. Je lui souris avec reconnaissance, mais je me sentis juste plus seule. Je ne sais pas comment il est possible de se sentir seule dans un bar bondé, avec à ses côtés un garçon qui a passé la plus grande partie de la journée avec un bout de son anatomie en vous, mais voilà où j'en étais.

Les deux heures suivantes me parurent affreusement longues. Je jubilai presque quand la dernière tournée fut commandée, mais il fallut encore une demi-heure avant que l'on parte enfin ; puis nous nous contentâmes de traîner dans les rues, les filles tanguant et les garçons se poussant à tour de rôle sur la route.

Je tirai sur la manche de Joe pour attirer son attention.

— Où est-ce qu'on va ?

Il me regarda avec des yeux brouillés, soûl. Je détestais ça.

— J'sais pas, bébé, marmonna-t-il.

Mince, il était vraiment bourré. Et je n'aimais pas tellement ce « bébé ». Je m'en fichais les rares fois où mes amis le disaient, mais de la part de Joe, ça faisait grossier. Comme Adam.

J'abandonnai et les suivis. Je songeais à retourner chez Joe, mais je n'avais pas la clé. Je ne savais pas non plus où c'était. Ni où nous étions.

Bien joué, Sarah, pensai-je. On peut dire que tu maîtrises...

À un moment donné, on s'arrêta devant un kebab pour que tout le monde à part moi mette environ vingt-sept ans à choisir. Puis on progressa encore plus lentement, jusqu'à passer finalement devant la station de métro Warren Street (d'aucune utilité en ce qui me concerne : elle était fermée) et que Rosie crie : « Hé ! On va chez Henrik ! » Alors on fit un détour jusqu'à l'une des résidences de la fac, où on s'éclata encore pendant une heure, entassés dans la chambre d'Henrik, assis sur son lit alors que les filles tentaient de le persuader de sortir. Il avait l'air si peu enthousiaste que je l'aurais presque plaint si je ne me plaignais pas déjà moi-même. Je passai l'heure à regarder autour de moi et à me demander ce que ça ferait d'être dans cette fac.

Il était plus de quatre heures quand on rentra chez Joe, après avoir quitté les filles à l'arrêt du bus de nuit. Je ne me rappelais même pas qu'elles aient dit au revoir. Une minute elles étaient là, la suivante elles avaient disparu. C'était la meilleure chose qui m'était arrivée ce soir. Ça ne s'est pas arrangé, ensuite. Joe et moi sommes allés dans sa chambre et je me suis tournée pour fermer la porte, soupirant de bonheur à l'idée que ce cauchemar soit terminé. Quand j'ai pivoté vers lui, il dormait profondément.

Il ne me restait plus qu'à me brosser les dents, à me glisser dans le lit près de lui et à me demander pourquoi j'étais là.

— Sarah... Hé, Sarah.

J'ouvris lentement les yeux. Joe était appuyé sur son coude et me regardait. Il fit courir son doigt sur mon front et mon nez, l'arrêtant sur mes lèvres. Il se pencha et, l'enlevant, m'embrassa là où son index avait été posé, avant de l'y remettre et de dessiner les contours de ma bouche.

— Désolé, il fallait que je te réveille. (Il plongea ses yeux dans les miens.) Tu es tellement belle. (Il s'arrêta.) J'ai besoin de toi.

Il m'embrassa alors profondément et tendrement, sa bouche douce et chaude sur la mienne.

Oh, mon Dieu. Je savais que j'aurais dû être en colère, mais il était soûl la nuit précédente. Personne n'est jamais lui-même quand il a bu. *C'est comme ça que font Ashley et Donna*, me dis-je. *Lance-toi.*

Joe s'écarta à cet instant et m'embrassa lentement des seins jusqu'au nombril, avant de mettre son visage au-dessus de mon entrejambe. Je résistai à l'envie de le repousser tandis qu'il m'ôtait ma culotte de la veille, mais je sentis sa langue sur moi, et le monde disparut de nouveau. Et cette fois, il continua jusqu'à ce que tout mon corps crépite et bourdonne, et que j'attrape ses cheveux en gémissant.

Quelques heures plus tard, on fit une pause le temps de reprendre notre respiration. Joe emballa le second préservatif de la matinée dans un mouchoir et le lâcha sur le sol puis, après avoir planté un baiser affectueux sur mon téton droit, il s'affala sur le lit et m'attira à lui.

— Alors, est-ce que je me trompe si j'affirme que tu as connu le bonheur trois fois ce matin, jeune Sarah ?

Je me tournai sur le côté pour voir son visage. C'était bien ce que je pensais : arrogant.

— Tu es fier de toi, pas vrai ? je dis en souriant.

Il inclina modestement la tête.

— Les faits parlent d'eux-mêmes... Et, avec plaisir.

Je ris et secouai la tête en feignant l'incrédulité.

— Orgueil n'a pas bon œil, Joseph.

— Est-ce qu'au moins, ça signifie quelque chose ? demanda-t-il en faisant mine de ne pas comprendre, fronçant ses adorables sourcils. Qu'est-ce qu'un œil a à voir avec l'orgueil ?

Je ris de nouveau puis me rendis compte qu'il ne plaisantait pas. Peut-être qu'une connaissance des vieux proverbes de grands-mères n'était pas nécessaire pour obtenir un diplôme en politique, mais quand même. Euh ? Bref, la perspective d'avoir à revoir ses amis un jour me paraissait soudain bien moins effrayante. Si je n'avais pas d'autre choix, je pourrais toujours les pétrifier avec un « Un

tiens vaut mieux que deux tu l'auras » ou une « Pierre qui roule n'amasse pas mousse » (même s'il fallait bien reconnaître que je n'étais pas certaine du sens de celui-ci).

Joe se détourna, emportant mon bras pour que je me colle à son dos.

— Alors, fit-il en m'embrassant la main. Je crois que la question que tout le monde se pose est : comment j'étais par rapport aux autres ?

Je tentai d'adopter un ton calme et léger.

— Quels autres ?

Il me scruta d'un air curieux.

— C'est pas vrai. Tu étais vierge ? (Je souris et haussai les épaules.) Ouah. Eh bien, tout ce que j'ai à dire, c'est que tu as ça dans le sang.

Je rayonnai. En termes de compliments, celui-ci était vraiment agréable.

— Tu t'en fiches, alors ? demandai-je, et il me lança un regard du genre « tu me prends pour qui » avant de se mettre sur le dos.

On resta silencieux une minute. Je fis courir mes doigts de haut en bas sur son torse.

— Mmh, c'est agréable, murmura-t-il, les yeux fermés.

Je regardai sa bouche s'étirer dans un sourire et ressentis un frisson d'excitation à l'idée que ce soit moi qui lui fasse cet effet.

Inutile de me mentir. Il aurait aussi bien pu ne rien se passer la nuit dernière.

— Alors, c'était quand, ta première fois, au fait ? demandai-je en parlant à voix basse pour ne pas gâcher le moment.

Sans ouvrir les paupières, il répondit :

— À quinze ans. Cherry Jessop. Nous sommes sortis deux ans ensemble, au final. (Il fit une pause comme si des souvenirs remontaient.) Elle faisait de super pipes.

— Tu as perdu ta virginité avec quelqu'un qui s'appelait Cherry ?

Je ne relevai pas la partie « demande subtile concernant la fellation ». J'imaginai que lui rendre la pareille était la moindre des choses, mais j'étais quasiment sûre que, en matière de sexe, les règles élémentaires de politesse ne s'appliquaient pas. Conclusion, je n'étais pas prête à mettre son truc dans ma bouche.

Il sourit, montrant ses jolies dents.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je suis allé dans une école huppée.

Je reniflai d'un air hautain.

— Je me permets de souligner que Joe est un nom bien plus sensé pour son premier coup.

Il m'enlaça et m'attira à lui.

— Je suis on ne peut plus d'accord.

Il m'embrassa le haut de la tête et nous ne dûmes plus un mot, nous endormant enfin, lovés l'un contre l'autre.

Je me réveillai et trouvai Joe tout droit sorti de la douche, nu, en train de se sécher les cheveux. C'était la première fois que je voyais son sexe autrement qu'excité. Ça ressemblait vaguement à une limace.

— Debout, feignante, lança-t-il en me jetant sa serviette. J'ai faim. (Je souris joyeusement et sautai du lit, faisant claquer la serviette sur ses fesses en me dirigeant vers la porte.) Tu vas me le

payer, Miss, menaçait-il.

Je gloussai. J'espérais que ça serait le cas.

— Au fait, qui c'étaient ces filles, hier soir ? demandai-je nonchalamment en étudiant le menu du bistrot.

Dans la douche j'avais recommencé à penser à elles. Cette Mimi me mettait mal à l'aise.

Joe plissa le front.

— Je te l'ai dit. Des amies de fac. (Il remit le menu dans le petit support en bois au centre de la table.) Qu'est-ce que tu prends ?

— Euh, des œufs brouillés et des toasts, je pense. Non, je veux dire, qui c'est *précisément* ? (Je lui souris.) Je suis seulement curieuse.

— Des œufs brouillés ? se moqua Joe. Impossible. Tu dois prendre un vrai brunch après tout ce sport de chambre.

Je sentis son pied nu remonter le long de ma jambe. Je le repoussai.

— Joe ! Je ne tolérerai pas un tel comportement !

Je haussai un sourcil d'une façon que j'espérais séduisante. Il fit la moue.

— Désolée, Miss. (S'enfonçant dans son siège, il me sourit d'un air coquin.) Est-ce que c'est ma faute si tu me rends fou de désir ?

Bizarrement, la conversation sur ses amies fut oubliée après ça. Je découvris que parler de sexe en déjeunant était très amusant, même si ça casse l'ambiance lorsque l'on a un train à prendre. Je croisai les jambes et me demandai si, maintenant que j'étais avec Joe, j'étais condamnée à être excitée en permanence. Il se leva pour partir.

— Bon, dit-il en lançant quelques billets sur la table. Je te raccompagne à la gare.

De retour dans la rue, nous avons marché en silence, profitant simplement d'être ensemble.

— J'ai passé un week-end formidable, commençai-je en me serrant contre lui. J'aimerais bien te proposer de venir chez moi la semaine prochaine, mais...

Inutile de préciser que mes parents risquaient de ne pas apprécier tout ce sexe délirant.

Joe me serra brièvement la main.

— Ouais... Je t'envoierai un message ou un truc dans le genre, d'accord ?

Un truc dans le genre ? Ma gorge se serra et j'ouvris la bouche, même si je n'avais rien à dire. Il s'arrêta et se tourna vers moi.

— Écoute, Sarah. (Merde, sa voix était douce et diplomate. Malgré mon expérience limitée, je savais ce que ça signifiait.) Tu es magnifique et géniale au lit, mais je ne veux pas que tu te fasses des idées... et que tu penses qu'il s'agit d'autre chose.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

Je me sentais mal.

Joe haussa les épaules.

— On s'amuse, non ? (Il sourit pour m'encourager.) Tu es encore au lycée, et moi j'ai la fac et tout ça... Ce n'est pas comme si l'un d'entre nous voulait être en couple.

Nos adieux en Espagne ne ressemblaient pas à ça. Au moins, il y avait eu de l'espoir. Je lui lâchai la main. Je lui avais pardonné une fois. Je n'allais pas recommencer. En me tournant pour partir, je lui lançai :

— Je ne sais pas ce que je veux. Mais je pensais que c'était peut-être plus que du sexe.

Et je m'en allai. Il commença à dire quelque chose, mais il abandonna rapidement, puis je l'entendis faire volteface et reprendre le chemin par lequel nous étions arrivés. Je posai mon sac par terre et serrai fort les poings, mes ongles dessinant des croissants de lune sur mes paumes. Je fixai le sol. Il était jonché de traces de vieux chewing-gum.

— Au revoir, alors, chuchotai-je.

À la gare, j'achetai un magazine et un Coca, puis m'assis bien droite sur le quai en regardant droit devant moi. Quand le train arriva, je montai calmement et marchai jusqu'à trouver un compartiment vide. Je me laissai tomber sur un siège et cachai mon visage dans mes mains. Mon Dieu, quelle honte. Et Joe. Oh, Joe. À l'idée de ne plus jamais le revoir, j'avais envie de mourir. Je remontai mon sac sur mes genoux pour attraper mon téléphone, puis le jetai de nouveau au sol. Je cherchai le numéro de Cass dans mon répertoire. Elle répondit presque immédiatement.

— Hé, madame Joe, comment c'était ? susurra-t-elle.

— Cass, hoquetai-je. J'ai agi comme une pauvre gourde.

— Oh, ma puce, qu'est-ce qui s'est passé ?

J'entendis le bruit d'une porte que l'on ferme : Cass s'isolant pour pouvoir me parler en privé. Je pouvais visualiser son air inquiet.

Je pinçai le bout de mon nez comme si ça pouvait m'empêcher de me décomposer.

— C'était incroyable. Puis ça ne l'a plus été. Et ça l'a été de nouveau. Au pieu, c'était génial. Mais... (Je fondis de nouveau en larmes.) Il ne veut pas de moi.

Cass en eut le souffle coupé.

— Il te l'a dit ?

Je ressentis le besoin de le protéger. Malgré tout ce qui s'était passé, je n'étais pas prête à le haïr.

— Oh, ce n'est pas vraiment sa faute, le défendis-je en reniflant. Je me suis juste fait des idées. (Je recommençai à pleurer.) Pourquoi est-ce que je ne peux pas être plus comme Ashley et juste... *coucher* ? Pourquoi est-ce que, pour moi, ça doit signifier autant ?

— Écoute, ma puce, Ash parle beaucoup, mais elle n'est pas insensible. Allez, tu te rappelles comment elle était à Noël dernier quand ce Mike l'a jetée.

Je m'en souvenais. Elle faisait comme si elle s'en fichait, mais Cass l'avait vue pleurer dans le placard des fournitures.

Je pris une inspiration tremblante.

— Je sais. Mais j'en attendais trop de lui. (Je m'arrêtai, presque trop gênée pour poursuivre.) Je pensais que l'on faisait l'amour, chuchotai-je.

J'entendis le soupir de Cass par-dessus les bruits du train.

— Oh, ma puce.

— Je sais, dis-je en pleurant. (Je posai les pieds sur la banquette avant de serrer mes genoux contre ma poitrine.) Je lui ai fait peur.

— Non, tu n'as rien fait, ma puce. C'est un homme. Ils sont comme ça.

Je passai le reste de mon trajet vers Brighton à écouter toutes les chansons les plus tristes de mon iPod et à ressasser les dernières vingt-quatre heures. Oui, Joe s'était montré distant au pub, mais il avait été si attentif ce matin-là. Et tellement honnête. Était-ce juste pour que j'accepte de coucher avec lui ? Et nos parties de jambes en l'air avaient été spéciales, je l'avais senti. Pourquoi est-ce qu'il aurait plongé son regard dans le mien s'il ne faisait que m'utiliser ? Était-il possible de jouer la comédie là-dessus ? (*Euh, à ton avis ?* railla la voix de la raison, apparaissant pour la première fois depuis longtemps.)

Ressassant ces énigmes en boucle, je somnolais, me réveillant en sursaut dès que mon téléphone bipait à cause d'un message ou d'un appel de l'une des filles. Je le mis en silencieux et me rendormis, n'émergeant à Brighton que quand les gens partant à Londres commencèrent à monter dans le train.

Je me traînais jusque chez moi, la bouche sèche, avec un bon mal de tête et la sensation d'avoir des pierres dans le ventre. Je voulais oublier ces deux derniers jours.

Le matin suivant, nous étions tous en salle d'étude à attendre que Paul – étudiant en maths, et petit veinard en charge de notre tutorat – arrive, nous compte et parte donner des coups de pied aux fesses de ceux qui sont nuls en calcul. Paul était pas mal, si l'on omettait le fait qu'il se comportait plus comme un commercial vedette que comme un prof, et qu'il utilisait des expressions du style : « Sortez des sentiers battus. » Et il ne restait jamais dans la pièce plus de cinq minutes sur nos vingt minutes d'étude, ce qui nous laissait quinze bonnes minutes (voilà des maths !) pour commencer la journée tranquillement.

Mais je ne voulais pas de répit aujourd'hui. Je voulais être occupée, ne pas avoir le temps de réfléchir. Ou de parler. Alors, tandis qu'Ashley et Donna discutaient du film qu'elles avaient vu ce week-end, et que Rich et Jack avaient une de ces étranges conversations de garçons à propos de l'épisode de *Doctor Who* de cette semaine, j'étudiais *Public* comme si le tour de cuisses d'une star de série télévisée était la chose la plus intéressante que j'aie jamais vue, et j'espérais qu'on me laisserait seule. C'était le cas, jusqu'à ce qu'Ollie apparaisse à côté de moi.

— *2012 : l'année des vieux protecteurs*, lut-il à haute voix en me faisant sursauter. Mais ouiiii. Voilà pourquoi tu as craqué pour un gars plus âgé. (Il commença à me donner de gentils coups de coude, comme si nous partagions un secret.) Qu'est-ce qu'ils ont que nous les jeunes n'avons pas ?

— Dégage, Ollie, m'énervai-je en repoussant son bras.

Cela chassa le sourire de son visage.

— Désolé, beauté. J'en conclus que le week-end ne s'est pas aussi bien déroulé que prévu.

Je revins à *Public*.

— Laisse tomber, d'accord ?

Silence. Maintenant, ils allaient s'inquiéter. Je soupirai et repoussai mon magazine.

— Écoute, je suis juste dans une mauvaise phase en ce moment. Ça va passer. (Donna était restée silencieuse à côté de moi, mais dès qu'elle ouvrit la bouche pour parler, je la coupai :) Est-ce qu'on ne peut pas simplement dire que les erreurs font grandir sans s'appesantir dessus ?

— Si, bien sûr, opina-t-elle. Mais, Sar, nous n'avons pas une mauvaise opinion de toi.

Je m'occupai avec un stylo pour m'empêcher de pleurer de nouveau.

— Bien sûr que si, répondis-je, la voix tremblante. Vous pensez que je suis une idiote. Et vous avez raison.

Tout le monde se mit à entonner : « Non, c'est faux, c'est Joe l'idiot, blablabla. » Tout à coup, je me sentis épuisée. Je contemplai mes amis l'un après l'autre : Cass et ses yeux larmoyants ; Ashley et Donna qui échangeaient des regards inquiets. Même les garçons semblaient préoccupés. Jack était presque en train de se tordre les mains. Trop mignon. J'esquissai un sourire.

— Sérieusement, ça va aller. Il n'y a pas mort d'homme, je me suis fait des idées sur Joe, c'est tout. (Je repoussai ma chaise.) Je dois juste me ressaisir. Dites à Paul que je suis allée aux toilettes, d'accord ?

Et je quittai la salle, l'école, et marchai jusqu'à la maison, où j'enlevai mes chaussures et me glissai dans mon lit.

Dans mon rêve, Joe était assis à mon bureau dans la salle d'anglais. Il se tourna et me sourit alors que je m'approchais de lui.

— La fiction et la réalité dans *Jane Eyre*, déclara-t-il en clignant de l'œil, avant de se pencher vers moi comme pour partager un grand secret et de murmurer : La réalité, c'est nous.

Puis il disparut.

Quand je m'éveillai, j'ouvris en grand les fenêtres de ma chambre. Ce n'était pas mon genre de prendre des décisions importantes en me basant sur les rêves, mais j'aurais été stupide de ne pas tenir compte de celui-là. Joe avait mal mesuré combien nous étions bien ensemble, c'était tout. C'était compréhensible qu'il ait peur. Il était étudiant à Londres, et je vivais – avec mes parents – à quatre-vingts kilomètres de là. J'avais dix-sept ans, lui vingt. Ça me faisait toujours un mal de chien qu'il m'ait repoussée – chaque fois que je me rappelais le moment où il s'était éloigné de moi, j'avais l'impression que quelqu'un me poignardait dans le cœur. Mais certaines choses valent la peine de se battre.

Je me sentais triste mais résolue. J'allai dans la salle de bains, ôtai mes vêtements pour prendre une douche aussi chaude que possible. Je restai nue et tremblante le temps que l'eau se réchauffe, puis entrai et la laissai couler sur moi pendant une demi-heure, les problèmes de la planète étant plus que secondaires au vu des miens. Je me lavai les cheveux, y appliquai de l'après-shampooing, puis ouvris un tube d'exfoliant haut de gamme que j'avais eu pour Noël, mais n'avais jamais utilisé, en versai une bonne dose dans ma main et me l'étalai dessus, frottant jusqu'à ce que ma peau me fasse mal. Puis je sortis de la douche, restai dans la vapeur odorante et me recouvris de crème hydratante. Enfin, j'enfilai mon jean skinny préféré, un pull aux larges mailles que j'adorais même s'il avait un trou à l'épaule et de grosses chaussettes. Je m'assis par terre en face de mon miroir et me séchai les cheveux, progressant mèche après mèche, comme chez le coiffeur. Un peu de gel lissant, et j'étais prête.

Je pris mon téléphone et, assise sur mon lit, composai un message. Rester cool et joyeuse était la meilleure façon d'y arriver. Tout ce qui aurait pu être lourd lui aurait juste fait encore plus peur.

« Cc Joe. Merci pr ce we de déceptions ;) Bonne semaine. xoxo S »

Je me levai, arrangeai ma couette et descendis vider le réfrigérateur. Je mourais de faim.

Le jour suivant, à l'école, j'étais redevenue moi-même, au moins en apparence. La bonne vieille Sarah qui ne causait pas de soucis. Je vis Ollie marcher devant moi et courus pour le rattraper, passant mon bras sous le sien.

— Oh, waouh, Sarah, s'exclama-t-il, surpris. Ça va ?

— Ouais. (Je posai ma tête sur son bras.) Désolée pour hier. J'ai été désagréable.

Ollie haussa les épaules, secouant ma tête comme un ballon.

— Ne t'en fais pas pour ça. J'ai agi comme un con insensible. Joe a appelé, pas vrai ?

Je secouai la tête.

— Non, pas encore.

— Ah, OK.

Ollie s'arrêta le temps que son cerveau de garçon digère ce nouveau non-rebondissement.

— Bref, continua-t-il, tu viens voir le grand match de Jack ce soir ?

Nous sommes passés près d'une bande de cinquième assises dans l'escalier, qui soupiraient en lisant un article sur Justin Bieber. Je les enviais presque.

— Oui, carrément, répondis-je. Tout le monde y va ?

Ollie ouvrit la porte de notre salle d'étude.

— Après toi.

Nous nous sommes assis. Plusieurs personnes étaient déjà là, mais Ollie et moi étions les premiers de notre groupe.

— Ashley doit travailler et Cass voit Adam, expliqua-t-il. Mais Donna et Rich viennent. (Il tapotait ses genoux contre la table.) Bref, je suis content que tu ailles mieux, beauté.

— Oui, vraiment mieux. Merci, dis-je en ignorant le battement incessant dans ma tête, dont chaque coup faisait remonter une image de Joe : Joe à la gare quand il était venu me chercher le samedi matin, Joe nu, son visage alors qu'il jouissait, Joe quand il m'avait laissée à la gare.

Surtout Joe quand il m'avait laissée à la gare.

— Euh, Sarah ? dit Ollie.

— Ouais ?

— Jack te parle...

Je regardai autour de moi et découvris que les autres étaient arrivés. Je devais vraiment arrêter de me couper du monde. C'était gênant.

— Désolée, Jack. Tu disais ?

— Simplement que c'est chouette que tu viennes ce soir.

Je lui lançai un grand sourire.

— Ah oui. Je ne raterais ça pour rien au monde.

— Cool.

Il me fixait comme s'il avait peur que j'explode au moindre moment.

— Quoi ? ris-je. Je vais bien ! (À en croire les expressions sceptiques qu'ils affichaient, ils n'étaient pas convaincus.) Sérieux ! Écoutez, j'ai juste rêvassé une minute. Je ne deviens pas folle ni rien.

Donna haussa un sourcil.

— Et est-ce qu'on peut parler de Joe ?

Je haussai les épaules.

— Si vous voulez.

Cass avait toujours un air inquiet, c'était trop mignon.

— Tu es sûre que ça va, ma puce ? Enfin, tu peux nous le dire. (Elle désigna les autres de la main.) Inutile de jouer la comédie.

— Quoi ? Je ne joue pas la comédie. (Ça commençait à m'énerver.) Écoute, c'est vrai que j'étais abattue quand j'ai quitté Joe dimanche, mais c'était ma faute. Je me suis fait des films. C'est tout. Ça reste un super week-end... (Je baissai d'un ton.) La baise était vraiment géniale.

Je lançai un regard appuyé à Ashley et Donna.

Ash écarta les mains.

— Je comprends, Sar. Je le respecte.

— Moi aussi. (Donna contourna la table et m'enlaça.) Contentée que tu ailles bien.

— Oui, on n'aimait pas la Sarah triste, renchérit Cass en souriant.

— Est-ce que ça veut dire qu'on peut se soûler pour fêter ça, ce soir ? demanda Rich en frottant ses mains l'une contre l'autre.

— Ça n'arrive que quand je dois travailler, gémit Ashley. On ne peut pas plutôt faire ça ce week-end ?

— Oh, chérie, on le fera à ce moment-là aussi, repartit Rich. Pourquoi tu ne dirais pas à ta mère que tu ne peux pas travailler ce soir ?

— Bien sûr. Comme si c'était possible, répondit Ashley d'un ton aigri.

Sa mère possédait une boutique de robes de mariée, et elles faisaient des essayages en fin d'après-midi et en soirée. Ash devait se démaquiller, enfiler un tailleur et être gentille avec les fiancées et leurs riches mères. C'était amusant, parce que la boutique ne permettait pas à Ashley et sa mère de devenir riches. Au contraire, en fait. C'était la crise, et tout ça.

— Adam et moi devons passer la soirée tous les deux, nous informa Cass, déçue. Mais si je finis ma traduction d'espagnol à temps, je viendrai carrément avec vous ce week-end.

Rich passa les bras autour de Donna et moi.

— On dirait que ça sera juste moi et mes femmes, alors.

— Et Jack et Ollie, lui rappelai-je.

— Ouais, ce sont mes femmes aussi, convint-il, puis il esquiva quand divers missiles arrivèrent dans sa direction, projetés par Ollie et Jack.

J'avais des amis géniaux. Pourquoi n'arrivais-je pas à m'en contenter ? Je soupirai et me tournai vers le tableau quand Paul arriva finalement pour nous compter et nous lire les consignes du jour. *Ce soir, ça va être bien*, me dis-je. *Concentre-toi là-dessus*.

Et, pour tout dire, ce fut bien. Au départ, en tout cas.

Dès le moment où nous avons vu les équipes courir sur le terrain, nous avons su que c'était le grand soir pour Jack. Il déchirait. Même moi je pouvais dire qu'il menait la vie dure à l'équipe adverse, esquivant et attaquant, agissant comme un héros. Donna, Ollie, Rich et moi sautions à côté du terrain, l'acclamant comme des fous.

— Quelqu'un veut à boire ? proposa Rich en sortant une flasque.

— Je veux bien, répondit Donna en ouvrant le bouchon et en reculant avant même de prendre une gorgée. Beurk ! C'est quoi ce truc ?

Rich haussa les épaules.

— Du calvados. C'était ça ou du vin. Et il n'y a que les alcooliques pour mettre du vin dans une flasque.

— Tu sais que tu n'es pas obligé de vider les réserves de tes parents ? Tu pourrais acheter tes propres bouteilles, comme tout le monde, fit Donna en goûtant et grimaçant, avant de considérer la flasque d'un air appréciateur. Hé, c'est bon.

— Tu vois, acquiesça Rich, comme s'il avait distillé l'alcool lui-même.

Donna passa la flasque à Ollie, qui but deux gorgées, avant de me la tendre. Je ne réfléchis pas, je bus.

— Oh, mon Dieu, c'est dégoûtant.

L'alcool avait un goût de médicament, et pas dans le bon sens. Je sortis ma langue et l'éventai pour qu'elle arrête de brûler.

— Ouah, Sarah, tu bois en semaine ? sourit Donna avant de me donner un coup de poing amical sur le bras. Bien joué, ma puce. Ça va te faire du bien.

Je l'espérais. J'allais passer la flasque à Rich quand quelque chose m'arrêta. Et mince. Je pris une autre gorgée, puis une autre.

Quand vint la mi-temps, j'étais cuite. Mais c'était chouette. Génial, même. Je m'éclatais. Mon monde tournait autour de Jack, des garçons et de Donna, et Joe en était exclu. Magnifiquement exclu.

L'arbitre siffla la reprise du jeu et nous nous sommes de nouveau concentrés sur le match. Je courais sur place alors que Jack zigzaguait au milieu des autres joueurs pour marquer.

— ALLEZ, JACK ! hurlai-je. (Je me tournai et commençai à conduire un chœur imaginaire.) Un, deux, trois, quatre, qui est-ce qu'on adore ?

Je chantai avant de m'arrêter et de sourire aux autres en attendant leur réaction.

Rich rit et secoua la tête. *Pas de cheerleading*, articula-t-il. *Ça craint.*

— Quoi ? dis-je, ahurie. Les pom-pom girls déchirent ! (Je commençai à donner des coups de pied et à secouer des pompons imaginaires.) Allez, les gens, venez l'encourager ! (Je tirai sur le manteau de Donna.) Donna. Donna. DONNA. Viens faire la pom-pom girl avec moi. DONNA !

Elle détacha doucement mes doigts de sa manche.

— Écoute, Sar, c'est peut-être le moment de se calmer, d'accord ? C'est un peu soûlant, ma puce.

Je haussai les épaules et me tournai pour regarder le match. Ils me demandaient toujours de m'amuser et j'étais là, super enthousiaste. Je me mis à danser sur les limites du terrain, criant des encouragements à Jack, puis me tournai vers Rich, mais il secoua la tête et tint la flasque hors de portée.

— Petite puce, tu es bourrée.

Je fis exprès une tête ahurie.

— Non ? Tu crois ?

Je sautai pour attraper la flasque, mais Rich me repoussa gentiment, les doigts sur mon front.

— Écoute, même si j'adore la Sarah soûle déjantée, je pense que tu en as eu assez, insista-t-il. C'est une mauvaise idée, crois-moi.

Je m'arrêtai et acquiesçai, puis sautai dès que Rich rangea la flasque dans sa poche.

— HA ! Je t'ai eu ! chantai-je en brandissant la flasque une seconde avant de pencher ma tête en arrière et de la vider. Oh, il n'y en a plus, fis-je remarquer en la tenant à l'envers.

— Dieu merci, dit Donna. Assieds-toi, d'accord ? Avant de tomber.

Trop tard : mes jambes lâchèrent subitement et je m'effondrai lourdement par terre.

— Aïe, ça fait mal, pleurnichai-je, des larmes de douleur me brûlant les yeux.

Et vous savez comment une larme entraîne une autre ? Une seconde plus tard, c'était comme si j'avais tous les malheurs du monde sur les épaules.

— Oh, ma puce, soupira Donna en s'asseyant à côté de moi avant de m'enlacer.
Je posai ma tête sur son épaule et pleurai.

— Ça va mieux ?

Je hochai la tête et m'essuyai la bouche du revers de la main. Nous étions dans la salle de bains de Donna, et j'avais passé les quarante-cinq dernières minutes à vomir un cocktail peu ragoûtant de calvados mêlé au hamburger et aux frites que j'avais avalés plus tôt. Je me tournai et m'assis sur le tapis de bain, mon dos contre la baignoire. Donna m'imita, choisissant intelligemment le coin le plus éloigné des toilettes.

— Je suis vraiment désolée, lançai-je en enfouissant ma tête dans mes mains.

— Je sais, ma puce, tu me l'as dit au moins un million de fois.

Je la fixai à travers mes doigts. Elle regardait droit devant elle, le visage neutre. Elle ne semblait pas en colère, mais il était impossible d'en être sûre avec Donna, et personne ne voulait être en mauvais termes avec elle. Notre amitié n'était pas construite sur des similitudes. C'est une fille tranchée, honnête, qui pense que chacun n'a que ce qu'il mérite. Je suis presque son opposé. Mais malgré ça ou, peut-être, grâce à ça, nous nous entendons bien. Elle est amusante et sympa, et j'apprécie son honnêteté. Et ce soir, elle avait réussi, je ne sais comment, à me faire entrer chez elle, à persuader son père de me laisser dormir là, et elle m'avait tenu les cheveux alors que je rendais le contenu de mon estomac au dieu toilettes.

Je culpabilisais vraiment.

— Je ne te mérite pas, me lamentais-je en secouant la tête.

— Oublie ça, répondit-elle naturellement. (Elle examina ses ongles.) Et arrête de te prendre la tête. Ça arrive aux meilleurs d'entre nous.

Je soupirai.

— Pas à moi.

Elle rit.

— Ouais, il était temps.

Nous restâmes silencieuses quelques minutes. Je cherchai mon téléphone.

— Il est quelle heure ?

— Quasiment minuit, à mon avis. Et ton sac est en bas.

Je tentai de me lever, mais la pièce commença à tourner très vite, alors je me rassis.

— Tu es sûre que ça ne posera pas de problème que je reste cette nuit ?

Je posai ma joue contre le bord froid de la baignoire. Je me sentais mal de nouveau.

— Ouais, Papa est d'accord, répondit Donna en me scrutant avec méfiance. Ça va ?

Je hochai la tête, sans conviction.

— Je dois appeler mes parents.

— Ne t'inquiète pas, j'ai déjà envoyé un message à ta mère depuis ton téléphone. Tu lui as dit que l'équipe de Jack avait gagné, qu'on était venus ici faire la fête et que, comme il était tard, tu restais dormir.

— Oh, merci, Don, dis-je, soulagée d'avoir un souci de moins. Est-ce qu'elle a répondu ?

Donna me sourit.

— Aucune idée. Tu as commencé à vomir.

J'arborai un sourire contrit, comme on dit dans les livres, et tentai de nouveau de me lever. Donna me prit la main.

— Attention. Vas-y doucement.

Elle continua à me tenir alors que je la suivais maladroitement dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur jusqu'à l'année précédente, quand Jess avait quitté la maison. Donna poussa par terre tous les livres, DVD, vêtements et magazines empilés sur le lit.

— Grimpe.

Je rampai avec bonheur entre les draps frais, et Donna me recouvrit de la couette. Je m'inquiéterai le lendemain des vêtements que je pourrais mettre à l'école.

Je souris d'un air absent, mes yeux se fermant déjà.

— Merki, Don.

Je sentis le matelas se creuser quand elle s'assit à mon côté sur le lit. Elle enleva les cheveux que j'avais dans les yeux.

— Pas de souci, ma puce. Je le referai s'il le faut.

Mais je dormais déjà.

Je me réveillai le jour suivant alors que le soleil était déjà bien levé. Les rideaux de Donna étaient ouverts et sa couverture rapidement jetée par-dessus ses draps, ce qui est sa façon de faire le lit. Je tendis l'oreille. La maison était vide. Je m'assis et m'attrapai la tête. Aïe. Ma première vraie gueule de bois. J'avais la bouche pâteuse et une haleine terrible. Je me rallongeai précautionneusement, et quelque chose se froissa sous ma tête. Je glissai les mains sous mon corps en grognant sous l'effort, et attrapai un morceau de papier du bout des doigts.

« S. Je t'ai laissé dormir. Papa est au travail. Fais comme chez toi : douche-toi, prends des vêtements et un petit déj ! À plus tard, copine. D »

Je grognai. Non seulement je n'avais jamais été soûle, surtout une veille de cours, mais je n'avais jamais fait l'école buissonnière, et c'était le second jour dans la même semaine que je me faisais porter pâle. *Joe a cet effet sur toi*, dit une petite voix dans ma tête. *Tu es mieux sans lui*. Je l'ignorai. J'étais mieux AVEC lui. C'était le problème. Doh !

Je sortis du lit en chancelant et allai dans la salle de bains, qui sentait toujours le vomi. Je grognai de nouveau. Je ne pourrais plus jamais regarder le père de Donna dans les yeux, même s'il était le plus large d'esprit de tous nos parents – il avait offert à Donna un petit sachet d'herbe pour son anniversaire – et qu'il s'en fichait peut-être. Je l'espérais vivement. Les parents en général m'adoraient. J'avais cette attitude « tête sur les épaules » qui les rassurait.

Je fermai soigneusement la porte de la salle de bains et tripotai les robinets de la douche. Un jet d'eau glacée toucha mon bras. Zut, zut, zut. Malgré mes efforts, impossible de réchauffer l'eau.

Finalement, je pris la poire de douche et n'arrosai rapidement que les parties de mon corps nécessitant un lavage. Au moins, ça m'éclaircit les idées.

De retour dans la chambre de Donna, je gardai ma serviette enroulée autour de moi d'une main et ouvris son tiroir à sous-vêtements de l'autre. J'attrapai une paire de chaussettes noires toutes simples, la première culotte que je trouvai (Donna avait pour ça une organisation très stricte : les culottes au fond, les strings au milieu, les shortys avec les soutiens-gorge assortis au-dessus) et enfilai mon propre soutien-gorge. Puis j'ouvris sa penderie. Elle faisait une bonne taille de moins que moi, mais je trouvai un sweat-shirt large et un jean que je pouvais à peine attacher. Cette tenue n'était pas du tout assortie avec les ballerines que je portais la veille, mais je me dis avec fermeté que c'était le prix à payer pour avoir découché de cette façon. Ainsi affublée, je ramassai mes affaires sales et descendis.

Mon sac était posé contre la dernière marche. Je trouvai mon téléphone et ressentis un frisson d'espoir en l'allumant. Trois messages. Mon cœur battit plus fort tandis que je les ouvrais. Un de Maman disant qu'on se verrait ce soir, et un de Donna et d'Ollie me demandant comment je me sentais. Je ne m'attendais pas à autre chose, mais quand même. Je soupirai et me traînai jusqu'à la cuisine. Je voulais manger quelque chose, mais rien ne me tentait. Il y avait une canette de Coca light dans le frigo, mais ça semblait impoli de prendre la dernière. J'attrapai deux biscuits dans un bocal, mon sac et ouvris la porte d'entrée. Je ne voulais pas aller en cours et voir tout le monde. Je ne voulais pas faire autre chose que dormir. Je me sentais mal, et pas juste à cause de l'alcool. Je me collai une claque. *Mon Dieu, jeune femme, remettez-vous.* En remuant les épaules, ce qui ne m'aida pas à aller mieux, je fermai la porte derrière moi et commençai à avancer vers l'école.

J'étais tellement concentrée sur le fait de ne pas céder à la nausée qui était revenue que je n'entendis pas mon téléphone sonner, jusqu'à ce qu'il soit presque trop tard. Je l'attrapai sur la dernière sonnerie et, sans regarder, appuyai sur le bouton pour répondre.

— Ouais ?

— Ça va ?

Je faillis lâcher l'appareil. Une vague de joie, de confusion et une nausée fugace me frappèrent simultanément.

— Euh, Sarah, tu es là ?

— Ouais, désolée. J'ai fait tomber mon téléphone.

J'attendis qu'il parle. J'avais répété ce moment assez de fois pour savoir que c'était à Joe de commencer.

— Bon, quoi de neuf ?

Il discutait normalement. Comme si dimanche après-midi à la gare n'avait jamais eu lieu.

— Ça va, merci. Une petite gueule de bois.

Je gardai un ton neutre.

— Ça craint. Bref. Les gars et moi, on sera à Brighton ce week-end. Will organise une fête chez ses parents.

— Ah, cool.

Calme-toi, Sarah, me dis-je. Ne t'excite pas.

— Alors, tu veux venir ? (Il baissa la voix.) J'ai pensé à toi.

Mon estomac se retourna, pas à cause de la gueule de bois, cette fois-ci. Chaque partie de mon corps me criait d'y aller, mais je fermai les yeux et répondis :

— Ah, mince, je dois sortir avec mes amis ce week-end.

— Emmène-les. Plus on est de fous, plus on rit, ajouta-t-il joyeusement.

— Euh, ouais. OK.

C'était ce que je pouvais trouver de mieux dans mon état actuel.

— Cool, je te préciserai tout ça par texto. À bientôt, Sarah j'aime-pas-la-bière.

Et mon téléphone bipa pour me signaler qu'il venait de raccrocher. Il semblait que j'allais voir Joe ce week-end, finalement.

J'allais voir Joe ! Je fis un petit saut, et le regrettai instantanément quand les biscuits menacèrent de ressortir. Tout à coup, mon mal de tête n'était que le prix à payer pour une super nuit à faire la fête, et les lourds nuages gris étaient bordés d'argent. Je parcourus le reste du chemin jusqu'à l'école avec autant d'entrain que mon trop-plein de calvados me le permit.

Donna fut légèrement en retard pour l'étude et se pavana jusqu'à son siège. J'avais attendu qu'elle arrive avant de demander à tout le monde de venir à la fête samedi, mais son air satisfait me laissa deviner qu'elle allait annoncer une grande nouvelle avant moi.

— Tu as l'air tellement fière de toi, constata Rich. Tu as quelque chose à nous dire ?

Ashley leva les yeux au ciel.

— Ne l'encourage pas, Richard.

— En fait, oui, répondit Donna en lui adressant un doigt d'honneur. (Elle fouilla dans son sac, en sortit une enveloppe et la secoua tel un drapeau.) Des tickets gratuits pour voir Bombay Bicycle Club, ça intéresse quelqu'un ?

Jack fronça les sourcils.

— Je ne connais pas.

— On s'en fiche, d'accord ? répondit-elle en secouant la tête avec condescendance. C'est une soirée gratuite. (Elle nous regarda tour à tour.) Qui vient ?

— C'est quand ? demanda Cass.

Donna soupira comme si nous gâchions tout avec nos questions inutiles.

— Samedi. Le soir où nous devons de toute façon être ensemble. Allez, les amis, c'est gratuit !

Ce samedi ?

— Oh non, c'est le soir où Joe fait sa fête ! (Je me mordis la lèvre.) J'allais vous le dire. Il a appelé ce matin et nous a tous invités chez son ami Will. C'est ici, à Brighton...

Il y eut un silence gêné.

— C'est des billets gratuits, ma puce, plaida Cass. Ça n'arrive pas tous les jours. Tu ne peux pas voir Joe la semaine prochaine ?

— Pas vraiment, dis-je en essayant de ne pas paraître trop grincheuse. Ce n'est pas si facile, tu comprends ?

— On ira la prochaine fois, ma puce. C'est promis, lança Rich, et Ollie et Jack répondirent à peu près la même chose.

— Mon père sera très déçu si on n'utilise pas les billets, ajouta finalement Donna. Il était tellement content quand son client les lui a donnés.

Je n'ai jamais trop su ce que faisait le père de Donna, et ça faisait trop longtemps que nous étions amies pour que je puisse lui demander. Un truc en rapport avec les voitures, peut-être ? Aucune idée.

— Allez, je viens avec toi, Sarah, lança Ashley, vers qui tous les yeux écarquillés se tournèrent comme si elle venait d'avouer qu'elle était un homme ou quelque chose d'équivalent.

Je clignai les yeux d'incrédulité.

— Vraiment ? Tu es sûre ?

Il y eut un temps d'arrêt – assez long pour que je commence à m'inquiéter. Je n'avais pas trop envie de me retrouver toute seule dans une fête avec plein d'inconnus. Mais elle reprit :

— Ouais. J'aime bien Bombay Bicycle Club, mais je crois que je m'en veux de ne pas avoir été là pour toi, hier... (Elle sourit.) Je ne peux pas rater une autre occasion de voir Sarah bourrée en pleine action, pas vrai ?

— Ah, plus jamais, dis-je en grimaçant. Mais merci, tu déchires.

Elle haussa les épaules.

— Bof... Et je pense qu'il y a peut-être une petite chance que je veuille rencontrer ce Joe.

Je souris avec reconnaissance.

— Merci, Ash.

Donc, samedi après-midi, alors que tous les autres allaient au concert, Ashley vint chez moi et s'assit sur mon lit alors que je stressais à propos de ma tenue.

— Oh, mon Dieu, je n'ai rien à me mettre, pleurnichai-je, en soutien-gorge et culotte, assise en tailleur au milieu d'un océan de jeans, de hauts et de jupes.

— Mais si. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Ashley désigna une jupe en jean style années 1970 que j'avais achetée quelques mois plus tôt et jamais portée. Je secouai la tête.

— Avec ça, je ressemble à une bibliothécaire.

Elle balança ses jambes, habillées de résilles sous ses bottes de moto.

— Pas si tu mets des chaussures compensées et un haut échancré.

— Un haut échancré ? (Je restai bouche bée de stupeur.) Et je n'ai pas de saletés de chaussures compensées.

— OK, alors on commence par les pompes. (Ash s'assit.) Qu'est-ce que tu as ?

Je regardai autour de moi.

— Des Converse, des tongs, des bottes qui montent jusqu'aux genoux, des ballerines... et ça.

Je désignai une vilaine paire de talons aiguilles lilas que j'avais dû porter l'an dernier en tant que demoiselle d'honneur au mariage de ma cousine.

Ash fronça les sourcils.

— Ah oui, non. C'est pas génial, hein ?

Super utile. C'était ridicule. J'allais à une fête d'étudiants, pas à cette fichue cérémonie des Oscars. J'enfilai mon jean skinny préféré et une tunique lâche de chez Zara, puis chaussai mes ballerines les plus récentes.

— Voilà.

Je posai la main sur ma hanche et jetai un regard noir à Ash.

— Allez, terreur, rit-elle. Tu as bien choisi. Tu es très mignonne. Est-ce qu'on peut y aller, maintenant ?

Nous nous rendîmes au pub où Joe avait dit qu'ils allaient tous se retrouver. Ashley ouvrait la marche alors que je traînais derrière, nerveuse.

— Allez, avance, appela Ashley. Ou ils seront partis avant qu'on arrive.

Je me mis à trotter à ses côtés.

— Tu n'as pas peur de tous ces gens ? demandai-je.

Ashley me lança un regard.

— Non.

— Comment tu fais ?

Je voulais vraiment savoir.

Elle haussa les épaules.

— Je fais semblant. Ils ne savent pas que tu as peur, alors fais comme si ce n'était pas le cas. C'est ce que fait ma mère quand elle doit vendre des robes de mariée à cinq mille livres à des riches. Elle dit qu'au début, elle était carrément impressionnée par, genre, leur Porsche, leur manucure, les sacs Chanel. Tellement qu'elle osait à peine leur parler. Mais maintenant, ils pensent qu'elle est aussi riche qu'eux.

Ce qui me fit réfléchir. Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'Ash n'était pas naturellement sociable.

— Bien sûr, être un peu soûle, ça aide, ajouta-t-elle.

Oh.

— Je ne le ferai plus.

Ma bouche se tordit quand je me rappelai les nausées. Ash me bouscula amicalement.

— Oh, Sarah, tu es une vraie amatrice. C'est tellement mignon.

Je grognai, mais ne répondis pas. Être mignonne n'était pas mon but dans la vie.

— Mince. (Ash s'arrêta net alors que nous approchions du bar.) Ils vérifient les cartes d'identité.

Mon cœur s'emballa.

— Tu en as une ?

— Toujours, pas toi ? (Mais elle connaissait déjà la réponse.) Écoute, contente-toi de te trouver une date d'anniversaire avant qu'on y soit et dis-leur que tu as laissé ton portefeuille à la maison. Ça va aller.

Je n'étais pas convaincue. Je faisais jeune et je ne mettais pas beaucoup de maquillage. Ash n'avait probablement pas besoin de sa carte, avec ses yeux noircis et ses cheveux ébouriffés et teints. Mais j'étais sûre que ce n'était pas mon cas. Nous tenant aussi droites que possible, nous avançâmes jusqu'à la porte.

— Bien, mesdemoiselles, dit le videur tout de noir vêtu. Est-ce que je pourrais voir vos papiers, s'il vous plaît ?

Ashley montra son imitation parfaite d'une carte de la fac de Brighton et put passer. Je rejetai mes cheveux et imaginai que j'étais Mimi, la méchante amie de Joe.

— Oh, c'est pas vrai, j'ai laissé la mienne à la maison, râlai-je. (Apparemment, mon identité de dix-huit ans a un accent bourgeois. Qui l'eût cru ?) Écoutez, je suis née le 9 janvier 1993, affirmai-je. J'ai presque dix-neuf ans, bon Dieu !

Je ris d'une façon que j'espérais mature et détachée.

Le videur secoua la tête.

— Désolée, pas de papiers, pas d'entrée.

Et c'était tout. Il était passé aux personnes derrière moi. Ash se faufila parmi ceux qui avaient passé le contrôle et entraient joyeusement dans le pub pour venir me rejoindre dans le monde des parias.

— On fait quoi, maintenant ? dis-je en faisant les cent pas sur le trottoir.

— Il ne faut pas paniquer, répondit Ashley tranquillement. Envoie un message à Joe pour lui dire qu'on sera en retard et demande-lui l'adresse de son ami.

Je hochai la tête comme une folle.

— Oh, bonne idée, je vais faire ça. (Ash secoua la tête de désespoir face à mon manque total de sang-froid et s'assit sur le bord du trottoir en tapotant l'espace à côté d'elle. Je m'y installai et envoyai le message. Comme par hasard, j'entendis que l'une des personnes dans le groupe qui quittait le bar venait de recevoir un message à ce moment précis. Merde ! J'attrapai le poignet d'Ash.) Regarde, sifflai-je. C'est lui.

Ash tendit le cou.

— Où ?

J'en aurais presque pleuré.

— Baisse la tête, chuchotai-je. Il saura qu'on nous a refusé l'accès au bar s'il nous voit ici.

Je me fichais que Joe soit au courant mais, et si ses méchants amis étaient là ? Ils trouveraient ça hilarant, et je ne le supporterais pas.

— D'accord, d'accord, siffla Ashley. (Elle regarda de sous sa frange.) C'est lequel, Joe ?

— Veste en daim, répliquai-je entre mes dents serrées. Cheveux châtain.

— Jolies fesses, dit-elle avec appréciation. Bref, ils sont partis maintenant. Tu peux sortir de ta cachette.

Je levai lentement la tête et vis les derniers de son groupe passer un angle de la rue devant nous. Je fermai les yeux et expirai lentement. Mais mince, qu'est-ce qui m'arrivait ?

— Ça va, ma puce ?

Ash semblait inquiète et légèrement amusée.

Je claquai mes mains contre mes genoux et me relevai.

— Oui, très bien maintenant, merci. (Je brandis mon téléphone.) J'ai l'adresse, allons-y.

La maison des parents de Will n'était pas loin. Elle se trouvait dans une avenue agrémentée de verdure et flanquée de grandes demeures luxueuses.

— C'est là.

Nous nous arrê tâmes devant une immense bâtisse blanche style Victorien haute de trois étages. Elle semblait sortir tout droit de *Mary Poppins*. Ash la fixa, admirative, murmurant finalement :

— Une cuillère en argent dans la bouche, non ?

Je la regardai et ris.

— C'est exactement ce à quoi je pensais.

Elle passa son bras sous le mien.

— Allez, viens, entrons et violons M. Crésus.

Je fis des bruits comme si j'allais vomir, et nous grimpâmes en gloussant les marches conduisant à l'entrée.

C'était oppressant, il y avait des gens partout : vautrés dans les escaliers, adossés aux murs, en train de danser dans le salon, assis autour d'une table de bois sombre dans la salle à manger, appuyés contre les plans de travail dans la cuisine. Tout le monde buvait et beaucoup fumaient. Je me demandais ce que les parents de Will penseraient des vieux relents de cigarette. Personne ne s'arrêta pour demander qui nous étions. Je ne me sentais vraiment pas à ma place.

— Chouette fête, dit Ashley, hochant la tête avec approbation en entendant la musique qui émanait du salon. (C'était un groupe indépendant quelconque dont je n'avais jamais entendu parler, mais qu' Ashley reconnut. Elle me conduisit jusqu'à la cuisine.) Allons chercher à boire.

Une table blanche et en métal, sans doute hors de prix, était chargée de vin et de vodka. Dessous, deux corbeilles à papier étaient remplies de glace et de bouteilles. J'aperçus une boisson blanche au milieu des bouteilles marron et récupérai une Smirnoff Ice. Ça ferait l'affaire. Ash se versa une généreuse rasade de vodka dans un gobelet et y ajouta du Coca.

— À la tienne, trinqua-t-elle tout en parcourant la pièce du regard. Chez qui on est, déjà ?

— Chez moi, répondit une voix derrière moi.

Je vis les yeux d' Ashley s'agrandir à la vue du propriétaire. Je me tournai.

— Salut, Will, dis-je.

Il me sourit rapidement.

— Salut, Sarah, tu vas bien ?

Mais il regardait Ash. Comment est-ce qu'elle FAIT ça ?

— Moi, c'est Ashley, lança-t-elle en tendant la main. Il semblerait que tu sois Will.

Elle le regarda par en dessous avec de grands yeux et un sourire coquin, un mélange entre le purement sexuel et le « je suis une petite fille perdue ». Très efficace. Will hocha la tête une fois, comme pour dire : Ah oui, ma réputation de dieu grec m'a précédé.

— Où est Joe ? demandai-je rapidement.

Will désigna le salon à travers le mur.

— Là-bas.

— OK, bon. Je vais aller le retrouver, alors.

J'allais demander à Ashley si elle avait besoin de moi, mais c'était une question bête. Elle capta rapidement mon regard et articula : « Amuse-toi. » Je savais qu'elle allait en profiter.

Je me faufilai à travers la foule, m'excusant un million de fois après avoir marché sur les orteils des gens, et arrivai dans le salon. Joe était assis sur la table, les pieds sur une chaise, discutant avec un groupe parmi lequel, j'étais dégoûtée, se trouvait cette garce de Mimi. Je restai un moment à les regarder, mais il me remarqua presque immédiatement. Un immense sourire éclaira son visage et il sauta de la table avant de s'approcher de moi et de me serrer dans ses bras à m'étouffer. Mes résolutions déjà fragiles faiblirent encore. Ah, son odeur.

— Je suis content que tu sois venue, cria-t-il par-dessus le vacarme. (Puis il posa sa bouche contre mon oreille et susurra :) Ça te dit de monter et de jouir à nouveau ?

Même si mon corps me hurlait d'accepter, je me dégageai de ses bras et m'éloignai légèrement. Je n'étais ni assez attachée, ni assez stupide pour revenir dans un lit avec lui après ce qu'il s'était passé à la gare. Et, de toute façon, où est-ce que nous serions allés ? Il devait avoir senti mon hésitation, car il fit courir ses mains sur mon bras et dit :

— Écoute, Sarah, je suis désolé pour l'autre jour... J'avais un peu peur, pour être honnête. (Je le contemplai avec scepticisme et il me prit le bras, me guidant vers un coin de la pièce.) Je n'ai pas ressenti ça depuis très longtemps. (Il passa le dos de sa main contre ma joue.) Tu es belle, drôle, intelligente... mais tu es jeune.

Je commençai à signaler que je n'avais que trois ans de moins que lui, mais il m'interrompit.

— Je sais, je sais. Et tu es mûre pour ton âge. Mais ça reste une différence. (Il jeta un coup d'œil vers Mimi et je suivis son regard. Elle me fixait avec une expression tellement mauvaise que j'aurais pu en rire si je n'avais pas eu si peur.) Certaines personnes pensent que je ne devrais plus te voir, continua-t-il. Mais je ne peux pas m'en empêcher. (Il m'embrassa doucement sur la bouche.) S'il te plaît, monte avec moi. Je ne peux pas te parler ici.

— OK, cédaï-je. Mais seulement pour parler.

Joe acquiesça et sourit, mais son visage était honnête.

— Comme tu voudras. (Il me prit la main et nous grimpâmes l'escalier tant bien que mal. Il s'arrêta devant une porte fermée, frappa rapidement, puis l'ouvrit et jeta un coup d'œil.) C'est vide.

Il me fit entrer et ferma derrière moi.

— Et si quelqu'un entre ? demandai-je, remarquant les deux lits une place, les rideaux *Toy Story* et la tente en plastique dans un coin.

— J'ai comme l'impression que personne ne dormira ici ce soir, répliqua Joe en sautant sur l'un des lits et en étirant ses jambes.

Je me perchai sur le bord de l'autre lit.

— Où sont les parents de Will ?

— Ils sont partis aux Bahamas pour un mois. C'est la chambre des jumeaux.

Je regardai autour de moi.

— Euh, ne te vexe pas, mais est-ce que cette chambre ne fait pas un peu gamin pour un homme de vingt et un ans ?

Joe sembla surpris un instant, puis il rit.

— Non, bêtasse. Ses petits frères, qui sont jumeaux.

— Oh ! (Je rougis légèrement et gloussai.) Mince, les parents de Will doivent être pleins aux as.

Je touchai les broderies sur le dessus-de-lit rayé.

Joe hocha la tête.

— Ouais. (Puis il ajouta mystérieusement.) Héritage.

— Ah, OK, dis-je sans savoir ce qu'il voulait dire exactement.

Joe tendit la jambe et tapota la mienne avec ses orteils.

— Alors, Sarah j'aime-pas-la-bière... (Je ne dis rien et me contentai de rester assise à le contempler.) Viens t'asseoir près de moi, fit-il, enjôleur. Je te promets que je ne te sauterai pas dessus. Même si j'en meurs d'envie. (Il me scruta d'un air si impertinent que je ne pus m'empêcher de rire. Il se dressa et tendit le bras, puis m'étreignis alors que je m'asseyais à son côté.) Tu vois, c'est beaucoup mieux.

Les secondes passèrent. C'était si bon d'être de nouveau avec lui. J'inspirai lentement, respirant son odeur.

— Euh, désolé, mais, tu... me *renifles* ? (Il semblait choqué. Je gloussai.) Bon, je sens comment ?

Je répondis du tac au tac.

— Comme de la merde.

Joe pencha la tête en arrière et rit.

— Très drôle, Miss, dit-il en me chatouillant. (Je me tortillai en riant sans pouvoir répliquer. Je savais ce qu'il essayait de faire, mais j'avais passé le point où j'allais l'arrêter. Et oui, en quelques secondes, il m'avait plaquée sur le lit.) Est-ce que je peux t'embrasser maintenant ? demanda-t-il, son visage affichant une douce expression d'espoir.

Je fis semblant d'y réfléchir un moment puis hochai la tête.

— Merci mon Dieu.

Je ne l'arrêtai pas à ce moment-là, ni quand il défit mon jean, ni quand il ôta le sien. Je ne m'inquiétais même pas du fait que nous soyons dans une chambre même pas fermée à clé. Je le voulais. Et, avant que je sache ce qui se passait, nous couchions ensemble sur la moquette.

Je me réveillai dans une chambre vide. Encore. Je soupirai, puis tirai la couverture jusqu'à mon menton et regardai autour de moi avec agitation. C'était une situation carrément étrange. J'étais étendue sur la moquette d'une chambre d'enfants, dans une maison dont les propriétaires ne me connaissaient pas, avec une couverture représentant un bateau pour cacher ma nudité. Je sautai sur mes pieds, m'habillai rapidement et fis le lit aussi proprement que possible. J'entendais que la fête continuait en bas, ce qui me soulageait. Je n'aurais pas supporté de devoir me glisser hors d'une maison en pleine nuit. Je vérifiai mon téléphone : il était à peine plus d'une heure. Je collai mon oreille à la porte pour m'assurer qu'il n'y avait personne à l'extérieur, puis me faufilai dans le couloir.

Mais où était passé Joe ? Je longuai rapidement plusieurs portes fermées, espérant en trouver une qui ressemble à celle d'une salle de bains, mais elles étaient toutes identiques. Finalement, j'en trouvai une ouverte donnant sur des toilettes. Je les utilisai avec bonheur, profitant de l'occasion pour me regarder dans le miroir et vérifier que je ne ressemblais pas trop à quelqu'un qui venait de coucher avec quelqu'un d'autre. Je me lissai les cheveux, puis passai un peu de papier toilette sous le robinet pour m'essuyer sous les yeux. Les traces de mascara ne voulaient pas partir. J'abandonnai, quittai la pièce et me dépêchai de rejoindre le rez-de-chaussée. Je voulais trouver Joe et Ashley, dans cet ordre-là. Mais, bien entendu, la première personne que je bousculai – littéralement – fut Mimi.

— Fais gaffe, râla-t-elle alors que je lui rentrais dedans en bas des marches. (Puis :) Oh, c'est toi. (Elle posa une main sur le mur pour me bloquer le passage.) Tu t'es bien fait sauter ? demanda-t-elle en souriant d'un air crispé. Mais, oh ! Où est Joe ?

Elle regarda derrière moi en exagérant.

— Il est aux toilettes, répondis-je aussi dignement que possible.

Mimi rit méchamment.

— Ouais, c'est ça. (Puis elle se pencha vers moi, et je dus reculer d'un pas.) Écoute, fillette, siffla-t-elle, Joe se sert de toi. (Elle appuya chaque mot.) Il se sert de toi parce que ton petit vagin vierge est bien étroit et parce que tu es en adoration comme une gamine.

Je restai bouche bée. Je ne pouvais pas me faire à l'idée qu'un autre être humain puisse être aussi méchant.

— Comment tu le sais ? demandai-je d'une voix enrouée.

— Quoi, que tu étais vierge ? Il me l'a dit. (Ses lèvres s'étirèrent en un sourire alors qu'elle vit mon visage se décomposer, et elle porta la main à sa bouche pour feindre la surprise, affichant ses doigts parfaitement manucurés.) Oups, désolée, c'était un secret ? Parce que tu devrais savoir que c'est évident pour tout le monde que tu es, genre, Mini Miss Frigide. Tu lui as déjà taillé une pipe, au fait ?

Je ne répondis pas et elle rit d'une façon qu'elle jugeait sûrement légère comme un tintement, mais qui sonnait en fait comme le caquètement d'une sorcière.

J'allais littéralement mourir de honte quand quelqu'un derrière moi prit la parole.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire ?

Je me tournai. C'était Ashley. Je faillis pleurer de soulagement. L'expression de Mimi ne changea pas. Elle me refit ce sourire de mort et dit :

— Tes amis te défendent, c'est trop mignon.

Mais après un nouveau coup d'œil à Ashley et un regard de haut en bas chargé de dégoût à mon attention, elle se retourna et partit. Je tombai sur la marche.

— C'est qui, cette conne ? demanda Ashley en s'asseyant à mon côté.

— Mimi, l'une des amies de Joe. (Je posai la tête sur mes genoux.) Elle dit qu'il se sert de moi.

Je ne mentionnai pas la suite.

Ashley renifla brièvement de rire.

— Eh bien, ne l'écoute surtout pas. Ça se voit qu'elle est jalouse... Où est Joe, d'ailleurs ?

Je haussai les épaules de désespoir.

— Aucune idée. Je me suis endormie et, quand je me suis réveillée, il n'était plus là. (Ashley demeura coite, ce qui était très clair.) Où est Will ? demandai-je.

Elle se pencha et s'appuya sur ses coudes.

— Je ne sais pas... Je suis partie pendant qu'il dormait.

Elle me regarda et on éclata de rire. On gloussa dans l'escalier, la lâchée et la lâcheuse, jusqu'à ce que, soudain, je cesse de rire.

Je dormis tard le jour suivant et me réveillai grâce à un message de Joe.

« Dsl, je t ratée hier soir. J'apl bientôt. Biz »

Je ne voyais pas vraiment comment disparaître alors que je dormais pouvait signifier « me rater », comme s'il était allé au petit coin et qu'à son retour, j'étais déjà partie... Et l'idée me frappa que, bien entendu, c'était exactement ce qui avait pu se passer. Mimi avait été dédaigneuse quand j'avais dit que Joe était aux toilettes, mais c'était peut-être vrai ? Cette maison possédait au moins trois salles de bains. Je répondis :

« Moi oci. À bientôt. Le we prochain ? xoxo »

Après avoir passé ce qui avait semblé durer des heures la nuit précédente à me demander quoi faire à propos des paroles de Mimi, j'avais décidé que ça ferait coïncé de lui reprocher son indiscretion. D'abord parce qu'il ne lui aurait pas parlé de moi s'il y avait eu quelque chose entre eux, ensuite parce que je ne voulais pas qu'il sache qu'elle me mettait un peu mal à l'aise. Ashley avait raison : elle était carrément jalouse de moi. Cette idée me faisait me sentir un peu puissante. (*Orgueil n'a pas bon œil*, lança cette voix ennuyeuse dans ma tête.)

J'allai au rez-de-chaussée en pyjama pour me faire des tartines. Maman avait laissé un mot sur le réfrigérateur :

« Dan est chez Oscar, Papa au supermarché et moi à la gym ! »

Donc j'avais la maison pour moi toute seule. Ô joie. Je mangeai mes tartines en mettant à jour mes réseaux sociaux – j'envoyai à Joe une demande d'ami Facebook –, puis me fis couler un bain et y trempai pendant une heure. Je passai l'après-midi à prendre des notes pour une rédaction d'histoire de l'art et à travailler sur ma traduction de français. Lorsque les autres membres de la famille rentrèrent à la maison, mes devoirs étaient faits, et je mangeai du gratin de pâtes avec bonheur et fierté, passai la soirée à regarder des émissions pourries à la télévision et me couchai à dix heures. Je me fichais que Joe n'ait pas répondu à mon message. Il avait déjà prouvé qu'il était long à la détente. Je pouvais attendre.

Je m'assis dans mon lit. Néanmoins, un petit appel avant de dormir ne pouvait faire de mal à personne. Je cherchai son nom dans ma liste de contacts et appuyai sur le bouton pour appeler. Je tombai sur le répondeur et laissai un message cool disant combien la soirée d'hier avait été énorme, et qu'il faudrait remettre ça bientôt.

Je réglai mon réveil pour le lendemain et m'endormis rapidement. Ç'avait été une journée étrangement satisfaisante.

Joe ne répondit pas le lendemain. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ce que Mimi avait dit. Même si elle était jalouse, ça ne signifiait pas qu'elle avait tort. Et une partie de moi était choquée que quelqu'un puisse me haïr à ce point. Je n'avais pas l'habitude qu'on ne m'aime pas. Ça me laissait une boule dans l'estomac, comme si je prenais tout à coup conscience d'avoir manqué un contrôle important.

Je demandai à Ashley de me retrouver sur le terrain de sport pour le déjeuner. Je voulais discuter de Joe avec quelqu'un qui l'avait rencontré, même si je ne le lui avouai pas. J'arrivai la première (bien évidemment), étendis mon manteau sur l'herbe et m'assis pour manger mon sandwich. Le temps avait finalement rattrapé la saison et il faisait vraiment frisquet. Au bout d'une minute, je vis Ashley se diriger vers moi.

Je me poussai pour lui laisser un bout de manteau.

— Ça va ? (Elle hocha la tête et s'assit. Elle utilisait comme plateau un classeur débordant de feuilles et de photocopiés, sur lequel trônait une assiette de frites venue de la cantine.) Comment tu as pu sortir avec ça ? lui demandai-je en lui en piquant une.

Elle sourit.

— Je sais pas. Je l'ai juste fait. (Ça ne me surprit pas.) Alors, ça va ?

— Oui, très bien. (Même à mes oreilles ça sonnait faux. Le petit couinement aigu était très mignon. Je m'éclaircis la gorge.) Qu'est-ce que tu as pensé de Will, alors ?

Ashley secoua la tête.

— Il est canon, mais malheureusement il est aussi très ennuyeux et pas génial au lit. (Elle fourra une frite dans sa bouche et reprit en la mâchant.) Un peu égoïste, si tu vois ce que je veux dire. J'ai dû m'occuper de moi dans la salle de bains.

— Ashley !

J'étais choquée.

— Quoi ? (Ashley rit en voyant mon expression.) Calme-toi, ma puce, on fait toutes ça.

Je rougis et détournai le regard. Je refusais d'en parler.

— Bref, tu as eu des nouvelles de Joe ?

Je hochai la tête.

— Il m'a envoyé un message hier matin. (Puis, l'air de rien :) Qu'est-ce que tu as pensé de lui, d'ailleurs ?

Ashley prit une frite.

— Difficile à dire. Je ne l'ai vu que de loin.

Je branlai du chef avec impatience.

— Et ?

Elle haussa les épaules.

— Ouais, il est mignon.

— C'est vrai, hein ? (Je souris en pensant à mon bel homme, mais ce sourire méchant et méprisant fit de nouveau son apparition dans ma tête.) Mais je n'arrête pas de penser à ce que Mimi a dit.

— Quoi, la folle ? Je crois qu'on ne prend aucun risque en ignorant tout ce qu'elle raconte. (Ashley sourit en y repensant.) Mon Dieu, qu'est-ce qu'elle pouvait t'envier.

Mais je ne trouvais pas ça drôle. Je me sentais mal.

— Et si elle avait raison ? Elle est si jolie et, genre, pomponnée.

Ashley leva les yeux au ciel.

— Pitié, calme-toi deux minutes... Tu as un sourire sublime, de beaux yeux marron de vache – c'est un compliment, hein – et je tuerais pour des cheveux épais comme les tiens. ET il t'aime visiblement beaucoup... Même s'il t'a plantée.

— Non, ce n'est pas ce qui s'est passé. Il était dans la salle de bains, et je suis partie avant qu'il revienne, clarifiai-je rapidement.

Ashley haussa un sourcil.

— C'est ce qu'il t'a dit alors ?

— Non, admis-je. Mais il n'avait pas besoin de le faire.

— OK, répondit-elle, énigmatique, en enfournant d'autres frites dans sa bouche. (Elle essuya ses mains grasses sur sa jupe.) Mais bon, il t'a déjà envoyé un message hier. C'est plutôt bien. Pour lui.

Je fis mine de ne pas remarquer le silence lourd de sous-entendus et tentai de sourire.

— Exactement.

Elle avait sûrement raison – sur le fait qu'il m'aimait beaucoup, j'entends. Pour être honnête, elle en savait bien plus long que moi sur ces choses-là. Mince, tout le monde en savait plus long que moi.

Je vérifiai l'heure sur mon téléphone.

— On ferait mieux d'y aller.

Ash acquiesça et se releva maladroitement.

— Merde, rappelle-moi de ne plus m'asseoir par terre avec une minijupe inextensible, à l'avenir. (Elle regarda autour de nous.) Même si je me fiche qu'on voie ce qu'il y a dessous.

Et voilà ce qui nous différençait en quelques mots.

Mais le lendemain matin, mon humeur était retombée en dessous de zéro. J'avais laissé deux messages à Joe et n'avais eu qu'un texto en réponse.

« Je travail ds 1 bar. C mort pr les we pr qq temps. Je t'apl. Biz »

C'était logique qu'il travaille, et il ne pouvait pas le faire la semaine. Mais je me sentais rejetée. Et je ne supportais pas l'idée que cette Mimi puisse le voir tous les jours à la fac.

En maudissant mentalement mes parents de ne pas avoir eu la bonne idée de me concevoir trois ans plus tôt, j'arrivai à l'école, m'arrêtant aux toilettes avant de me traîner jusqu'à la salle d'étude. Assise dans une cabine et regardant sans faire attention un nouveau graffiti (« EC prend tout ce qui passe » – sympa), je reconnus des voix familières discutant devant les lavabos.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ait tiré son coup et disparu.

C'était Donna. Je me figeai, le cœur battant.

Puis, la voix d'Ashley.

— Je sais. Elle m'a assuré qu'il était juste allé aux toilettes et qu'elle était partie avant qu'il revienne, mais...

Je pouvais imaginer son expression.

— Il n'est avec elle que pour le cul.

De nouveau Donna.

— Je sais. Pauvre Sarah – elle ne se rend pas compte. Elle est obsédée par lui.

Cass était là aussi ! Je pouvais presque concevoir qu'Ashley et Donna parlent de moi dans mon dos, mais Cass ? Elle était ma meilleure amie. Elle n'aurait pas dû cancaner comme ça avec elles. Et comment osait-elle être désolée pour moi ! C'est l'hôpital qui se moque de la charité. Je me sentis mal. Je n'arrivais pas à croire que mes amies pensaient que je me faisais des illusions sur Joe. Donna et Cass ne le connaissaient même pas, et Ashley l'avait seulement aperçu, elle ne lui avait pas vraiment parlé.

Bon, elles pouvaient penser ce qu'elles voulaient, décidai-je avec défiance. Elles ne le connaissaient pas aussi bien que moi. Mais quand même, leurs mots me firent mal. J'attendis une minute après leur départ avant de sortir. J'étais toujours en avance pour l'heure d'étude, mais j'y allai tout de même. Je n'étais pas prête à affronter les filles.

Dans la salle, je me laissai tomber sur une chaise, presque sans remarquer Ollie, qui était de nouveau arrivé en avance. Il semblait être devenu quelqu'un d'autre, quelqu'un de ponctuel.

— Ça va, McSarey ? demanda-t-il.

Je soupirai fort.

— C'est quoi le problème des mecs, Ols ?

Ollie sembla contrit. Il plaça sa main sur son cœur.

— Au nom de ceux qui possèdent un pénis, accepte mes excuses. (Et il semblait tellement sincère que je ris. Il fit tourner un stylo autour de ses doigts.) Des problèmes avec Joe ?

Je me mordis l'intérieur de la joue et acquiesçai.

— Eh bien, c'est un con, si tu veux mon avis, déclara Ollie calmement. Il a de la chance de t'avoir.

Je levai rapidement la tête, mais il se concentrait pour faire tourner son stylo. Je ris nerveusement.

— Ols, tu es le roi du « aime-les puis quitte-les ».

Il sourit.

— Ouais, c'est vrai. On dirait que je n'ai pas encore rencontré la bonne, pas vrai ?

Il me regarda, le visage sincère. Je me détendis. Je ne tenais surtout pas à ce que ce bon vieux Ollie tombe amoureux de moi. Je rougis légèrement pour avoir laissé une idée aussi ridicule entrer dans mon esprit. On se connaissait depuis nos cinq ans. Il m'avait montré son zizi dans la cour de récréation et je l'avais vu pleurer quand il était tombé par terre. Il était gentil, doux et drôle, mais c'était Ollie. Le roi du rot et un serial coucheur. Et, de toute façon, pourquoi est-ce qu'il s'enticherait de moi ? Je me penchai sur la table pour l'enlacer.

— Merci, Ols.

Il haussa les épaules et sourit.

— Avec plaisir, beauté.

La matinée s'écoula lentement. J'avais un cours de français, ce qui était bien, mais je n'étais pas d'humeur, puis une heure libre, dont je tirai profit à la bibliothèque pour faire des recherches pour mon devoir d'histoire de l'art. Ennuyeux, ennuyeux, ennuyeux. Alors que les aiguilles de l'horloge se

traînaient vers l'heure du déjeuner, mon esprit ne cessait de se détourner de la technique utilisée par Jackson Pollock en peinture pour se concentrer sur un problème plus urgent. Qu'est-ce que je devais faire ? Est-ce que je devais éviter les filles (mon option préférée) ou débarquer à la cantine comme si de rien n'était (pas génial, mais mon côté anti-confrontations approuvait) ? Vu comme j'étais bouleversée, les fuir reviendrait juste à repousser l'inévitable. Alors – *soupir* – j'allais les affronter.

Même si, bien évidemment, je n'allais pas *vraiment* les affronter. Ça aurait été classé en agression. Tout ce que j'avais à faire était de me montrer. Être normale. Pas « obsédée ». Ça me faisait mal qu'elles pensent ça de moi, mais en même temps, je savais ce qu'elles ressentaient. Je commençais à me fatiguer moi-même. Je frottai mes orteils contre le sol alors que j'attendais que le vieil ordinateur me déconnecte. Pourquoi Joe ne pouvait-il pas *s'arranger* pour me voir ? Pourquoi était-ce toujours au dernier moment ? Je me dis que tout le monde n'était pas aussi obsédé à l'idée de tout planifier à l'avance que moi. Mais quand même. Un *peu* de planification ne pouvait faire de mal à personne.

La cantine était presque déserte quand j'y arrivai, mais Cass et Jack étaient installés à notre table attitrée. Ils avaient tous les deux espagnol le mardi avant le déjeuner – ils avaient dû être lâchés à l'avance. Je m'achetai une salade de pâtes et mon jus de fruits habituel et allai les rejoindre.

Cass commença à parler avant même que je sois assise.

— Sarah, qu'est-ce que tu fais pendant les prochaines vacances ?

Je la fixai.

— Quoi ?

— Les garçons ont prévu d'aller à Devon. Je me disais qu'on pourrait emprunter la voiture de Charlie et y aller aussi.

Le frère de Cass avait, genre, vingt-cinq ans, mais il vivait toujours chez ses parents. Il était censé suivre des cours d'informatique à mi-temps, mais il ne semblait rien faire d'autre à part manger des chips et regarder des choses suspectes sur Internet. Mais, heureusement pour nous, il avait une voiture. Mieux, il ne l'utilisait jamais.

— Eh bien, je risque de voir Joe, dis-je avant de pouvoir m'arrêter. Mais on n'irait pas toute la semaine, si ? ajoutai-je rapidement. Je pourrai profiter de lui les autres jours.

Alors même que je prononçais ces mots, je savais que si Joe me le proposait, je laisserais tomber mes amis pour le voir. Ce n'était pas comme si ça allait toujours être comme ça. Mais pour l'instant, alors qu'il était si occupé entre son travail et la fac, je devais saisir toutes les occasions qui se présentaient. Cass aurait dû le comprendre mieux que personne.

— Tout à fait, dit-elle en sortant naturellement un bloc-notes et un stylo de son sac comme si la conversation dans les toilettes n'avait jamais eu lieu. Je ferai la même chose avec Adam.

Je ne pus m'empêcher d'être un peu fière. Cass pouvait voir Adam tout le temps, mais au moins, Joe était fidèle. Sinon, pourquoi cette Mimi serait-elle si jalouse ?

— Alors, je marque que tu as confirmé, OK ?

Cass gardait son stylo en suspens. Je vis qu'elle avait écrit « Voyage à Devon » en haut de la page et l'avait souligné deux fois. Elle adore faire des listes.

— Oui, répondis-je. Même si, bien évidemment, je devrai voir avec mes parents.

— Et Jack, tu viens ?

Jack rit.

— Eh bien, comme vous vous incrustez dans notre voyage...

Casse se gratta le front du bout du stylo.

— Oh, zut, bien sûr. Désolée.

Elle inscrivit tous les noms des garçons, et ajouta le sien et le mien en dessous.

— Ça va être tellement amusant, s'exclama-t-elle en tapant son stylo contre la table, tout excitée.

On n'a plus rien fait dans le genre depuis Glastonbury.

Jack hocha la tête avec enthousiasme.

— C'est exactement ce qu'on s'est dit. (Il commença à rire tout seul.) Rich et cette droguée.

Cass éclata de rire et je souris. Mon Dieu, c'était vraiment drôle. Rich avait passé deux heures à repousser cette parfaite inconnue. Elle n'était pas dans son état normal et lui répétait qu'il avait une belle âme, avant de tenter de lui enfoncer sa langue dans la bouche. Je commençai à rire aussi. L'enthousiasme de Cass et Jack était contagieux. Je ressentis un frisson d'excitation. Peut-être que des vacances avec mes amis étaient exactement ce dont j'avais besoin. M'éloigner de Joe et juste traîner ensemble.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Rich tira une chaise et s'assit, suivi de près par Ollie, Donna et Ashley.

— On vient de se souvenir de ta copine de Glastonbury, gloussa Cass.

Rich leva les yeux au ciel.

— Oh, mon Dieu, ne m'en parlez pas. Elle était affreuse et elle sentait la pâte d'amandes.

Je lui donnai un petit coup sur le bras.

— Elle ne pouvait pas deviner que tu haïssais les amandes.

— Chérie, tous les gens sensés détestent les amandes. Ça a la même odeur que le cyanure.

Éclat de rire général. Nous nous étions raconté cette histoire un million de fois, toujours de la même façon. C'était la mascotte de notre amitié.

La conversation revint à Devon. À quelle date partir, comment y aller. Nous nous penchions sur la table pour faire des suggestions pendant que Cass rédigeait une liste. Au bout d'un moment, je me tus. Peut-être que Joe et moi pourrions aller quelque part cet été. Peut-être retourner en Espagne. Je regardai mon téléphone. Pas de message. Je tapais rapidement un texto.

« Je pensais à toi et à l'Espagne, et à... tu c »

Je ricanai toute seule en appuyant sur le bouton d'envoi. Il adorerait celui-ci. Et, évidemment, un message arriva quelques minutes plus tard.

« Coquine. Je t'appellerai ptet + tard. Bcp + tard... »

Je me mordis la lèvre. Est-ce qu'il parlait de sexe par téléphone ? Je ne savais même pas en quoi ça consistait exactement, même si je pouvais le deviner facilement. En prenant mentalement note de faire une recherche sur Internet plus tard, ainsi que d'effacer mon historique, je rangeai mon téléphone. Je gigotai sur ma chaise. J'allais y penser pour le reste de la journée. Pas génial avant d'aller en anglais, même si j'aurais parié que Jane Eyre ressentait la même chose pour Mr. Rochester. Et j'aurais toujours choisi l'excitation plutôt que la tristesse. (Ouais, tope là, Jane. On est sur la même longueur d'onde.)

Je m'assis à côté de Rich en anglais, comme d'habitude. M. Roberts aimait consacrer la première moitié de chaque leçon à nous expliquer ce qu'il y avait précisément d'écrit sur le polycopié que

nous avions devant nous. Une magnifique perte de trente minutes que nous passions à faire semblant de prendre des notes, en nous écrivant des mots. Rich avait l'art de hocher la tête au bon moment et d'avoir l'air d'écrire des tonnes de choses intelligentes. Bien sûr, l'avantage avec les mots, c'est que vous pouvez exprimer des choses que vous ne diriez pas nécessairement à haute voix. C'est pourquoi, je suppose, Rich le direct m'envoya : *Alors, ça se passe comment entre toi et Joe, mmh ?*

Je levai un sourcil et répondis : *Pas moyen de garder des secrets avec toi, hein ?*

Il ricana et écrivit : *Tu connais la réponse.*

Moi : *Qu'est-ce que tu veux savoir ?*

Rich : *C'est ton PETIT AMI ?*

Moi : *On se voit souvent.*

Rich : *OOOOOK.*

Moi : *Ça veut dire quoi ?*

Rich : *Sarah est une menteuse, elle est amoureuse...*

Moi : *Soupir. Tu es si mature.*

Rich : *Sérieusement. Tu l'aimes vraiment bien ?*

Moi : *Oui.*

Rich : *Et lui ?*

Je m'arrêtai. Ça, c'était plus difficile. Je soupirai et écrivis : *Qui sait ?*

Rich me regarda, mais je fis semblant de me concentrer sur ce que M. Roberts disait. Il écrivit autre chose, mais je ne baissai pas les yeux. Je ne savais pas à quel point je souhaitais me confier à lui. Je savais que tout ce que je lui dirais reviendrait aux oreilles des autres et que, même si Rich ne me jugeait pas, les autres s'en chargeraient. Et je détestais l'idée qu'ils parlent de moi, même en bien.

Je vis Rich écrire autre chose et le souligner trois fois. Je baissai les yeux de façon à pouvoir lire sans qu'il s'en aperçoive. *HAHA, TUASREGARDÉ !!*

Je retins un rire et notai : *Excuse-moi, je suis émerveillée par la beauté de M.R.* Rich couina et M. Roberts nous toisa en fronçant les sourcils, mais nous nous empressâmes d'adopter l'air « ennuyés, mais attentifs », et il regarda ailleurs.

Je marquai rapidement : *Je prends ça comme ça vient. Il est occupé à cause de la fac, etc. Mais on passe de super moments ensemble et je pense que ça en vaut la peine. Tu vois ?*

Immédiatement, il répondit : *Comme tu veux, copine. C'est juste qu'on ne veut pas que tu sois malheureuse.*

On ? Alors les garçons parlaient de moi, eux aussi. Je soupirai et me concentrai sur le tableau. Je ne voulais pas faire une scène, je voulais juste que Joe m'aime autant que je l'aimais. Était-ce trop demander ?

À la fin du cours, tout le monde réactiva la sonnerie de son téléphone. M. Roberts était connu pour les confisquer – s'il en apercevait un, il était à lui pour le reste de la journée. C'était facile de savoir si quelqu'un avait cours avec lui, parce que la personne mettait son téléphone en silencieux et l'enterrait au fond de son sac pour étouffer les vibrations.

Je n'avais aucun message, mais Rich en avait un vocal.

— Tu m'attends une seconde ?

J'acquiesçais et il plaqua l'appareil contre son oreille. Je sus tout de suite qu'il y avait un problème grave. Il blêmit et sa bouche forma une ligne fine, aux coins tournés vers le bas.

Je posai la main sur son bras.

— Ça va ?

Question idiote. Il cligna les yeux et s'éclaircit la gorge.

— Euh, en fait, non. (Il sourit bizarrement, d'une façon confuse, comme s'il allait dire quelque chose de si terrible que c'en était presque amusant.) Ma mamie est morte.

— Oh, Rich. Oh, non. Pas Mamie Blue ? (Ils étaient très proches, lui et sa grand-mère. Elle s'était occupée de lui jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour faire le trajet de chez lui à l'école tout seul, et il allait la voir tout le temps. Il confirma et son menton trembla, alors je le poussai doucement vers l'avant.) Allez, viens, on y va.

Nous sortîmes de l'école et traversâmes le terrain de sport en silence. Il parlerait quand il se sentirait mieux.

— Elle est morte pendant la nuit, dit-il après une minute. Ils pensent qu'elle a eu une attaque. Mon grand-père s'est réveillé à côté d'elle, et elle était morte.

Je lui caressai le dos sans savoir quoi dire.

— C'est vrai, je sais qu'elle était très vieille, mais elle n'était pas malade. Elle était en bonne santé...

Sa voix se brisa.

— Je suis vraiment désolée, Rich.

Il se tourna vers moi.

— L'enterrement aura lieu vendredi. Est-ce que tu...

Je l'interrompis.

— Bien sûr que je viendrai. On sera tous là, point.

Rich s'arrêta et se tourna à moitié vers l'école.

— En fait, je vais bien. Je veux juste que ça passe. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je crois, dis-je. Est-ce que tu préfères rester seul ?

Il me lança un sourire rapide et triste.

— Non, je suis bien avec toi. (Il passa son bras sous le mien.) Viens et reste avec moi quand je le dirai aux autres.

Il fut vraiment courageux. Il y eut un moment de flottement quand Jack l'enlaça, mais il tint le coup. Alors que nous allions rejoindre les autres il avait appelé sa mère – Mamie Blue était sa grand-mère maternelle – et avait eu une courte discussion à fendre le cœur. Elle était visiblement dévastée, ce qui était dur pour Rich. Le pauvre. J'étais désolée pour lui. J'avais toujours mes grands-parents et je n'avais jamais perdu qui que ce soit que j'aimais, et cette simple idée me terrifiait. Encore plus parce que je savais que ça arriverait un jour.

L'enterrement de Mamie Blue aurait bien lieu vendredi. Ce qui voudrait dire que nous devrions manquer l'école, mais j'étais sûre que mes parents seraient d'accord. Honnêtement, ç'aurait été méchant de refuser. De toute façon, vendredi était le dernier jour avant les vacances, alors ça n'était pas comme si l'on allait manquer grand-chose.

Je marchai jusqu'à la maison avec Cass, et bien sûr on parla de Rich, mais plus je me rapprochais de chez moi, plus mes pensées se tournaient vers Joe et l'amour au téléphone. Le temps que je rentre, ça me démangeait d'aller sur l'ordinateur. Je courus dans ma chambre puis criai en m'arrêtant comme dans les films quand je vis l'espace vide sur mon bureau et me rappelai que mon portable était cassé. Maman l'avait apporté à son travail pour que l'un des informaticiens le répare. Je grognai fort à l'idée d'avoir à utiliser celui de la famille. Je pouvais entendre d'ici le claquement des touches venant de la chambre d'amis : Daniel. Fantastique.

Je collai un sourire sur mon visage en passant ma tête dans la pièce.

— Ça va, Dan ? Tu en as pour longtemps ?

— Grave, répondit-il sans se tourner. Je fais mes devoirs.

Mon Dieu, il était tellement énervant. Et il ne faisait clairement pas ses devoirs.

— Ah oui ? Est-ce que Maman sait que tu étudies *World of Warcraft* à l'école ?

— Dégage, c'est un site d'histoire.

Je vis ses pommettes se lever alors qu'il souriait fièrement.

Je ravalai l'envie de lui éclater la tête sur l'écran.

— Non, c'est faux, pauvre con. Je ne suis pas idiot.

Il fit un bruit de succion.

— Écoute, si tu continues à être malpolie, je vais devoir rester là toute la nuit.

Criant de rage, je claquai la porte et retournai dans ma chambre. J'aurais pu le jeter hors de la chaise – j'étais toujours plus forte que lui –, mais il m'aurait tiré les cheveux, j'aurais dû lui coincer les bras derrière le dos et il serait allé pleurer auprès de Maman... Ça n'en valait pas la peine. Mais je restais avec mon problème d'amour au téléphone.

Alors que l'heure tournait, je commençai à paniquer. Et si Joe m'appelait et que je disais ce qu'il ne fallait pas ? La honte m'achèverait. Finalement, je me barricadai dans ma chambre et appelai Ashley. Elle agit comme si on lui demandait ce genre de choses tout le temps. J'étais tellement reconnaissante que je lui pardonnai sur l'instant les commérages toilettes.

— Vous vous dites des trucs sexy en vous masturbant chacun de votre côté, fit-elle d'un ton pragmatique. Pourquoi ? Joe te l'a proposé ?

— Je ne suis pas sûre.

Je lui lus le message.

— Ça y ressemble, répondit-elle. J'en conclus que ça te tente ?

— Euh, je ne sais pas. On n'a jamais... quand on était ensemble.

— Eh bien ignore l'appel si tu ne veux pas... Dans tous les cas, ça ne serait pas une mauvaise idée d'être un peu moins, disons, disponible.

Je me laissai tomber sur mon lit et regardai les étoiles briller dans le noir sur mon plafond.

— Mince, Ash, pourquoi est-ce que tout est toujours si simple pour toi ?

Elle se tut un moment.

— Je ne sais pas, ma puce. Peut-être que je choisis mieux mes combats.

Je me rappelai ce qu'elle avait dit le soir de la fête, sur le fait de jouer la comédie.

— Bref, merci pour le renseignement. Tu es comme mon dictionnaire du sexe personnel.

Elle rit.

— Je t'en prie. Amuse-toi bien. Ne fais rien que je ne ferais pas.
Elle continuait à ricaner quand je raccrochai.

Au final, mon problème fut réglé, parce que Joe n'appela pas, de toute façon. Ou, en tout cas, pas exprès. Je m'étais finalement endormie un peu avant minuit, seulement pour subir un millier de rêves à propos de l'amour au téléphone. Alors, être réveillée par la sonnerie de mon portable était déstabilisant, comme se réveiller et découvrir que vous êtes vraiment nue dans la salle d'étude. Mon cœur battit fort, je regardai l'affichage lumineux : Joe.

— Allô ?

Rien. J'entendis un peu de musique en fond et des bruits de conversation étouffés, puis un rire. De femme. Vraiment réveillée à présent, je terminai l'appel immédiatement et le rappelai. Il répondit à la cinquième sonnerie.

— Sarah ?

Je m'éclaircis la gorge.

— Eh, coucou. Tu m'as appelée ?

— Euh, non.

J'entendis des gloussements derrière lui.

— Euh, si. À l'instant. Vérifie sur ton téléphone. Tu viens de m'appeler.

J'entendis des bruits alors qu'il vérifiait.

— Ah oui, c'est vrai. Désolé, bébé, je dois m'être assis dessus ou quelque chose comme ça.

Encore plus de rires en fond sonore.

— Tu es avec qui ? demandai-je d'un ton posé.

— Oh. Personne en particulier. (Il sembla parler de plus loin.) On dit bonjour à Sarah !

Quelqu'un rit et dit quelque chose que je ne compris pas. Je crus entendre Joe leur dire de se taire. Ou lui dire, à elle. Qui que ce soit. Je posai ma joue contre la tête-de-lit. Tiens, tant que je l'avais au téléphone.

— Au fait, j'attendais ton appel tout à l'heure, repris-je d'un ton léger. J'avais mis mon plus beau pyjama et tout ça.

Joe s'éclaircit la gorge.

— Ouais, désolé pour ça. On le fera bientôt, d'accord ?

Pourquoi est-ce que ses amis ne pouvaient pas aller se faire voir et le laisser me parler en paix ? Je détestais le ton guindé qu'il employait en leur présence.

— Je suis libre demain soir, susurrai-je.

Je vis mon reflet dans le miroir de ma penderie et fis une grimace. Quand étais-je devenue le genre de filles qui appelle un garçon à deux heures du matin et ronronne comme un chat à son intention ?

Il m'avait contactée le premier, je me rappelais, même si c'était par accident.

— Ouais, pourquoi p... (Il s'arrêta.) Ah non, je travaille. (Il baissa d'un ton.) Écoute, je t'appelle bientôt, promis. (Je commençai à répondre, mais il dit, plus fort.) Bon, il faut que je te laisse.

J'eus à peine le temps de lancer un rapide au revoir avant qu'il raccroche.

Je regardai mon téléphone quelques secondes, son écran éteint tout à coup agaçant et métaphorique. Est-ce qu'il était avec Mimi ? Ça ressemblait à sa voix. Même s'il lui avait dit pour moi, je détestais qu'ils soient amis. Je DÉTESTAIS ça. C'était une garce vicieuse et malveillante, et il était mon beau et sexy Joe. J'étais terrifiée à l'idée qu'elle plante ses griffes sur lui et qu'elle l'ensorcelle avec ses cheveux brushés et son rire agaçant. Je pouvais encore entendre Donna me dire de me calmer – il m'avait choisie, non ? Mais les faits étaient là : Mimi était là-bas avec lui. Pas moi.

Lorsqu'ils parlent des enterrements, les gens s'inquiètent toujours du temps qu'il fera, genre, s'il pleut, c'est de circonstance, s'il fait beau, c'est une ironie du sort. Mais ce vendredi-là, le temps était bipolaire : un coup il pleuvait, la minute suivante le soleil se montrait. Ce qui résumait l'humeur du jour. L'enterrement lui-même fut affreux. Rich était en larmes, tout comme sa mère et son père, ainsi que divers membres de la famille, jeunes ou vieux. Son grand-père était tout ratatiné au premier rang, voûté et tremblant de chagrin. Et Cass, Donna, Ashley, moi et même les garçons avons pleuré parce que c'était terrible de voir Rich si triste.

Mais il y eut un élément positif, le pasteur fit un bel éloge funèbre. Il connaissait très bien Mamie Blue, parce qu'elle allait à son église (même si Rich nous avait expliqué qu'elle n'y allait que pour l'aspect social et qu'il était sûr à quatre-vingt-dix-huit pour cent qu'elle n'était pas croyante). Rich dit quelques mots sur elle, des mots si émouvants que je crus que ma tête allait exploser à cause de l'effort demandé par le fait de pleurer silencieusement. Ça sautait aux yeux qu'il l'avait beaucoup aimée. Mon cœur souffrait pour lui.

Alors, oui, ça se passa bien. Mais au bout du compte, notre ami disait malgré tout au revoir à sa mamie, dont le corps en décomposition se trouvait dans une boîte en bois au bout de l'église.

Bizarrement, la veillée qui suivit fut très différente. Elle commença tranquillement, mais il y eut bientôt eu une atmosphère festive, avec les gens qui buvaient à la santé de Mamie Blue et rappelaient leurs bons moments à ses côtés. C'était une célébration de sa vie, je suppose. Même Rich semblait en profiter, bien qu'il dût se réfugier de temps à autre dans un coin calme pour se ressaisir.

Mais c'était un peu plus tard. Nous étions arrivés au pub, ou à « l'auberge du XVI^e siècle » comme le soulignait la pancarte sur notre table, avant Rich et sa famille, parce qu'ils étaient à la cérémonie de crémation/service/comme vous voulez. Nous y aperçûmes quelques membres de la famille éloignée de Rich, mais nous ne connaissons pas vraiment les autres. C'était bizarre d'être là sans lui, comme si nous étions des pique-assiette, et je ne sais pas pour les autres, mais je voulais m'accrocher à eux comme un enfant s'agrippe à sa mère lors de son premier jour d'école.

Alors que nous nous asseyions, je reçus un message de Joe :

« Dsl pr l'autre soir, bb. Suis libre jeudi & vendredi prochain, tu viens me voir ? Je m'occuperai ke de toi... Biz ».

Je souris toute seule, étouffant un couinement de bonheur. Le problème des vacances était réglé, alors. Quelques jours à Devon, puis deux avec Joe. Parfait. Sans rien dire aux autres, je rangeai mon téléphone dans le but de répondre plus tard. Même moi je savais que ce n'était ni le lieu ni l'endroit pour envoyer des messages.

— Pauvre Rich, dit Ashley, mettant des mots sur ce que nous pensions tous. Je n'imagine pas ce qu'il peut vivre.

— Et sa mère, ajouta Jack, qui déchirait consciencieusement le programme de la cérémonie en bandelettes.

Je soupirai.

— Ça nous arrivera aussi. Quoi ? ajoutai-je alors que Donna souriait dans son Coca light.

Mais je me mordais déjà l'intérieur des joues pour ne pas sourire.

Ash secoua la tête.

— Vous êtes malades, toutes les deux.

— Ah oui, pourquoi tu souris, alors ? demanda Cass, dont la bouche commençait à s'étirer vers le haut.

Puis nous avons tous éclaté d'un rire étouffé, baissant les yeux vers la table pour ne croiser le regard de personne.

— Oh, mon Dieu, on va aller en enfer, couina Cass.

— Tu m'étonnes, dis-je en me dépêchant de parler avant qu'une nouvelle vague hystérique me traverse. Il faut être dingue pour se marrer à une veillée.

— C'est à cause de la tension, lança une voix derrière nous.

Rich. Cela nous calma. Nous ne l'avions pas vu arriver.

— Oh, mec... Écoute, on ne voulait pas...

Jack était bouleversé, mais Rich l'interrompit.

— Ne vous inquiétez pas. Sérieusement. (Il s'assit et posa une bouteille de champagne, ou de vin pétillant, peu importe, sur la table.) Bon... (Il tourna le bouchon.) Je veux boire un verre en hommage à Mamie Blue. (Il fit sauter le bouchon avec cérémonie et remplit sept petits verres.) À ma mamie, dit-il en levant son verre avant de le vider d'un trait. (C'était bizarre, pour être honnête. Comme quelque chose que nos parents pourraient faire. Le reste du groupe échangea des regards inquiets.) Ne vous inquiétez pas, reprit-il en riant. Je ne vais pas me soûler. Ni me droguer. (Il haussa les épaules.) Elle avait l'habitude de porter un toast dès qu'elle buvait un verre. Ça n'était pas forcément important. Elle buvait, genre, parce qu'il faisait soleil, ou pour la rediffusion d'une émission à la télévision, ou d'autres choses... C'était un de ses trucs.

Cass leva son verre.

— À Mamie Blue !

Et nous l'imitâmes tous.

— Comment va ton grand-père ? demanda Ollie après que nous étions tous allés au buffet pour prendre une assiette, de la quiche et de la salade de pâtes.

Rich haussa les épaules.

— Aucune idée.

— Tu crois que vous allez vous rapprocher et tout, maintenant que ta mamie est partie ? demanda Donna.

Rich secoua la tête.

— Sûrement pas. Je ne vois pas pourquoi je devrais commencer à être sympa avec lui maintenant, alors qu'il n'a pas vraiment été poli avec moi. Et il a toujours été horrible avec Mamie.

Nous avons suivi son regard pendant qu'il examinait son grand-père, qui semblait bien pathétique, assis tout seul et pleurant dans sa Guinness.

— Ne le plains pas, dit Rich en voyant mon expression. Pourquoi est-ce que tu crois que personne ne s'assied avec lui à l'enterrement de sa femme ?

Cass fronça les sourcils, tentant d'étouffer la compassion qu'elle aurait pu ressentir.

— Comment est-ce qu'ils se sont rencontrés, ta mamie et lui ?

— C'était sa secrétaire. Il est un peu plus vieux qu'elle... Il était, se corrigea-t-il. Elle dit... *disait* qu'il était charmant et en bonne santé, qu'il lui donnait des ailes, ce genre de trucs... Le charme n'a pas opéré longtemps, en tout cas. Dieu seul sait pourquoi elle est restée avec ce sale type.

Comme s'il nous avait entendus, son grand-père se leva et se dirigea vers nous, tanguant et trébuchant, visiblement bourré.

— Super, murmura Rich.

— Ça va, la pédale ? lança son grand-père en posant sa main noueuse sur l'épaule de Rich. Tu n'as pas honte d'avoir emmené ton petit copain ?

Il fixa son regard chassieux sur Ollie, assis à côté de Rich.

— Ce n'est pas mon petit ami, grand-père, répondit Rich les dents serrées, les yeux baissés.

— Ouais, ouais, je te crois.

Et ensuite il partit en direction des toilettes.

Rich se tourna vers Ollie.

— Désolé, mec.

Il haussa les épaules.

— C'est pas grave.

Mais je pus dire qu'il était un peu ébranlé. Nous l'étions tous.

Rich tenta de nous le faire oublier en plaisantant.

— Écoutez, faites comme s'il n'existait pas. C'est un vieux coincé dégoûtant, et il est soûl. Ma mère m'a dit qu'une fois...

Et il commença à nous raconter des histoires sur les habitudes de son grand-père quand il avait bu, la plupart d'entre elles étant si scandaleuses que nous ne pûmes nous retenir de rire. Je croisai le regard de Cass, et elle me fit un sourire de côté. Rich arrivait toujours à éviter les discussions abordant sa sexualité. Il avait dit à Donna, une fois, qu'il n'aimait pas les confessionnaux. Qu'il était ce qu'il était, et n'avait pas besoin d'y mettre une étiquette. Ce qui, comme l'avait dit Donna, était une façon typique de Rich de signaler que ça ne nous concernait pas. Et en fait, en toute honnêteté, aussi adorable qu'il soit, je crois qu'il aimait garder une part de mystère.

Plus l'après-midi avançait, plus l'ambiance était détendue, et on finit rapidement par former différents groupes. Jack, Cass et Rich parlaient aux parents de ce dernier, tandis qu'Ashley et Donna se faisaient draguer par deux pervers d'au moins quarante ans – je ne suis même pas sûre qu'ils participaient à l'enterrement. Ces pauvres hommes naïfs pensaient être en veine. Vous pouviez les voir échanger des regards extatiques. Genre. Ashley et Donna adoraient ça, ouvrant de grands yeux et

minaudant pour enfoncer le clou. Ce qui nous laissait, Ollie et moi, assis à notre table maintenant vide, à manger des gâteaux.

— Mmmh, ouais... Ouais, dit Ollie sérieusement, plissant les yeux de concentration alors qu'il faisait courir un délice fondant dans sa bouche comme une vache rumine. Je sens du sucre, et de l'amidon de maïs modifié... et oui, assurément, une trace de stabilisateurs.

En gloussant, je grignotai un bout d'un gâteau ressemblant à une éponge. En essayant d'imiter l'air sérieux d'Ollie – comment est-ce qu'il faisait pour ne pas craquer ? –, je hochai la tête vigoureusement.

— Oh, oui. Mmmh, oui, ça, tu vois, c'est délicieux. Il y a bien entendu des émulsifiants dans celui-ci et... oui, c'est ça, de la levure. Assurément, de la levure.

Ollie en prit un morceau dans mon assiette.

— En fait, ça a l'air bon.

Je le regardai l'enfourner dans sa bouche.

— Alors ?

Il gémit et leva les yeux au ciel dans une parodie d'extase.

— C'est boooooooooooooooooon.

Il sourit, la bouche pleine de gâteau bon marché.

— Tu ne pourras jamais faire mieux que ça, acquiesçai-je en choisissant un petit morceau de gâteau au chocolat dans l'assiette arrangée par Ollie.

Il regarda autour de nous.

— C'est fou que tout le monde semble si heureux.

Je hochai la tête.

— C'est clair. Je pensais que tout le monde serait silencieux et sombre. Genre, des murmures et beaucoup de larmes. Essuyées avec des mouchoirs en dentelle.

Ollie rit.

— Bien sûr, parce que tu as toujours un mouchoir en dentelle sur toi.

— Pour tout dire, oui, répondis-je d'un ton guindé. Je le garde dans ma culotte bouffante.

— Arrête, tu vas me rendre fou de désir, lança-t-il en se frottant les mains pour en chasser les miettes.

— Les culottes bouffantes, c'est ton truc, pas vrai ?

Il feignit une moue honteuse, puis dit :

— Puisqu'on en parle, comment ça se passe avec Joe ?

Je souris.

— Oh, bien. Je vais chez lui la semaine prochaine.

Je l'espérais. Je sentis un frisson de peur à l'idée d'avoir tout gâché en l'évoquant.

— Génial... Mais tu viens à Devon, pas vrai ?

— Oui. Je vais voir Joe après.

— Cool.

Nous restâmes assis dans un silence complice durant une minute, mangeant du gâteau et regardant les gens. Puis Ollie reprit :

— C'est ton premier enterrement ?

Je hochai la tête.

— Et toi ?

— Eh bien, je suis allé à celui de mon propre frère quand j'avais une semaine, mais bien évidemment, je ne m'en souviens pas.

Je me tournai, abandonnant cette position qui me permettait d'observer le fond de la pièce.

— Ton frère ?

Il me regarda.

— Ouais. J'avais un frère jumeau, Zac. Il a vécu moins d'un jour. Quelque chose en rapport avec le fait qu'il n'avait pas assez grandi dans le ventre de notre mère... Je ne sais pas trop.

J'étais surprise.

— Ollie, pourquoi est-ce que je n'étais pas au courant ?

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas quelque chose que je crie sur les toits. Ce n'est pas très grave, après tout. Ce n'est pas comme s'il me manquait.

— Est-ce que les autres le savent ?

Ollie sourit.

— Pourquoi ? Tu aimes avoir des infos exclusives ?

— Non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je rougis.

— Beauté, je plaisantais. Oh, regarde-toi, toute nerveuse. (Il me caressa la joue, puis se laissa aller dans sa chaise et parcourut de nouveau la pièce du regard.) Honnêtement, je ne sais pas s'ils sont au courant. S'ils le sont, c'est juste parce que c'est arrivé comme ça dans la conversation.

J'avais du mal à m'en remettre.

— Tes pauvres parents, dis-je. Je n'arrive pas à croire que je l'ignorais. Est-ce qu'ils parlent de lui ?

— Ouais, ce n'est pas un sujet tabou ni rien, et il y a des photos de lui. On était identiques.

Il déglutit et baissa les yeux. Évidemment, ça comptait toujours pour lui.

— Ça doit faire bizarre de penser que tu as partagé un ventre avec quelqu'un.

Ollie hocha la tête.

— Parfois, j'ai même l'impression de m'en rappeler. C'est dur à définir... Rien de concret, juste un sentiment.

— Ouah.

Je le contemplai, sans vraiment savoir quoi dire, et il sourit.

— Ça va. Allez, ne soyons pas tristes à un enterrement. (Il leva les yeux au ciel.) C'est *tellement* surfait.

Tout à coup, je remarquai une jolie fille qui devait avoir environ notre âge et qui observait Ollie depuis une table proche. Je lui donnai un coup de coude.

— Hé, quelqu'un te mate.

Je jetai un coup d'œil en direction de la fille.

Ollie haussa les sourcils.

— Ah ouais. (Puis il se tourna de nouveau vers moi.) Une femme de goût, on dirait.

— Va lui parler, l'encourageai-je. Ne reste pas là pour moi.

Il secoua la tête.

— Non, c'est bon. (Il sourit.) Je suis bien ici.

C'était le moment de partir pour Devon.

— Les voilà.

Cass agita la main alors que la Fiesta bleue pourrie de Jack arrivait dans son allée. Il klaxonna comme une fanfare alors que nous agitions nos mains comme des folles, couinant et sautillant sur place. C'était un jour idéal pour un voyage en voiture. Un ciel tellement bleu qu'il faisait mal aux yeux, pas trop froid, et les arbres étaient comme des pubs pour l'automne. Et j'avais parlé à Joe la veille au soir. Des jours heureux.

Les garçons s'extirpèrent de la voiture et nous passâmes quelques joyeuses minutes à sauter sur place en nous enlaçant. Jack fit de son mieux pour nous attirer, Ash, Donna, Cass et moi, dans une sorte de câlin collectif, jusqu'à ce qu'Ollie et Rich le rejoignent et que nous nous retrouvions tous serrés les uns contre les autres.

Donna fut la première à s'en dégager. Elle frota ses mains l'une contre l'autre.

— Bon, quand vous aurez tous fini de vous emboîter, on pourra y aller.

Dans les secondes qui suivirent, Cass déplia une carte sur le capot de la voiture de son frère. Elle nous fit signe d'approcher.

— OK, Jack et moi conduirons jusque-là. (Elle désigna une station-service près de Bournemouth.) Puis on s'arrêtera pour déjeuner, et Donna et Rich finiront le trajet. (Elle nous jeta un regard sévère, à Ashley, Ollie et moi.) Et vous trois cuisinerez ce soir puisque, à cause de votre laisser-aller, vous n'avez pas appris à conduire à temps pour ce voyage.

Nous nous entassâmes dans les voitures, les garçons dans l'une, les filles dans l'autre. Ash se pencha à sa fenêtre et cria aux garçons.

— Hé, les mecs. On ne fait pas la course, OK ? Ça craint. Et on gagnerait.

Elle jeta un regard appuyé de haut en bas à la petite voiture de Jack. Il lui adressa quelques doigts d'honneur enjoués, et nous partîmes.

Cass était une bonne conductrice, aussi attentive que nous pouvions l'espérer de Mini Miss Je-fais-des-listes, mais confiante aussi. J'étais assez impressionnée. Je savais que je devrais apprendre à conduire, mais honnêtement, avoir la possibilité de tuer quelqu'un sans le faire exprès m'effrayait. Non que je puisse le vouloir un jour, vous voyez ce que je veux dire. Bref, j'eus de la chance et pus m'asseoir devant. C'était un de ces bons jours. Je regardai les CD dans la boîte à gants. Cass avait visiblement viré ceux de son frère et mis les siens à la place.

— Alors, on a l'album de la première saison de *Glee*. (Ashley fit semblant d'avoir des haut-le-cœur.) Sinon, il y a Adele, Marina and the Diamonds, Ellie Goulding, Rihanna ou... Oh, mon Dieu... (Je me tournai lentement pour regarder Cass.) Cassandra, tu plaisantes ? Roch Voisine ?

Un tumulte de protestations dans la voiture. Cassandra vira au rouge tomate.

— Oh, mon Dieu, c'est celui de ma mère ! protesta-t-elle. Je ne sais pas comment c'est arrivé là !

— Je n'ai jamais vu un tel assortiment de musique pour filles, dit Ash. Je pourrais quand même supporter Rihanna – mais pas *Umbrella*, par contre.

C'était parfait. Il y a peu de choses qui peuvent plus remonter le moral qu'un voyage à Devon avec ses amis en chantant à tue-tête *Cheers (Drink to That)* en tentant d'adopter l'accent de la Barbade. Voilà ce qui s'appelle être en vie.

Après environ une heure de chansons et de danse R&B entravée par nos ceintures, nous nous tîmes peu à peu, bercées par le mouvement de la voiture. Je me détendis et regardai par la fenêtre. J'étais au summum du bonheur. Encore trois jours, et j'allais enfin retrouver Joe. Je n'en pouvais plus d'attendre. En souriant aux anges, je commençai à taper un message.

« En rte pr Devon. À ds qq jours pr rire et débauche. xoxo »

— À qui tu écris ? demanda Cass.

Elle devait avoir une excellente vision périphérique – je ne vis pas ses yeux quitter la route une seconde.

Je ne levai pas la tête de mon téléphone.

— Juste Joe. (Elle hocha légèrement le menton sans rien répondre. Elle se concentrait sur l'énorme camion devant nous qui indiquait qu'il voulait venir sur notre voie.) Bon sang, je suis impatiente de le voir, continuai-je. J'ai l'impression que ça fait une éternité.

— Ça *fait* une éternité, confirma-t-elle. Je ne sais pas comment tu fais. Adam me manque si je ne le vois pas, disons, tous les deux jours, alors ne parlons pas d'une semaine entière.

OK. Un peu agaçant.

— Ouais, mais notre relation est différente, répondis-je en faisant de mon mieux pour garder un ton posé. Joe vit à Londres, moi à Brighton... On savait bien qu'on ne pourrait pas se voir tous les jours.

Cass ôta sa main du volant pour me tapoter la jambe.

— Ma pauvre Sar...

— Non, ça va, poursuivis-je. Quand on est ensemble, c'est comme si toutes les fois où nous aurions pu nous voir étaient condensées en (je levai les yeux au ciel et pris une voix de publicité niaise) super sexe.

Cass sourit.

— Beurk, Sarah. Trop d'informations, Miss.

Je gloussai. C'était encore tout nouveau d'être en position de divulguer trop d'informations. Je me tordis le cou pour regarder à l'arrière. Ash et Donna s'étaient endormies, la tête de la première sur l'épaule de la seconde, de la bave coulant du coin de sa bouche. La tête de Donna était penchée vers l'arrière, sa bouche ouverte comme si elle gobait les mouches. Je tapotai la main de Cass et chuchotai discrètement.

— Belles au bois dormant à six heures.

Elle regarda dans son rétroviseur et pouffa.

— Oh, elles sont trop mignonnes. Vite, prends une photo.

Mais j'avais déjà mon téléphone à la main. C'était définitivement une image pour Facebook.

Nous roulâmes dans un silence détendu pendant plusieurs autres minutes. Puis Cass reprit :

— En fait, je n'ai pas vu Adam depuis plusieurs jours. Il est très occupé au travail.

Ce fut à mon tour de lui tapoter la jambe. C'était idiot d'être agacée par elle. Être avec lui, ça n'était pas facile pour elle – nous devons nous soutenir mutuellement.

— Cass... commençai-je, soulagée qu'elle doive garder ses yeux sur la route. Est-ce que tu... je ne sais pas... genre, te demande si tu fais le bon choix en restant avec lui ? Je pose juste la question parce que tu sais, moi et Joe...

— Tout le temps, répondit-elle sans hésiter.

— Mais... pourquoi tu restes avec lui ? demandai-je.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Parce que je mourrais si on se séparait.

J'étudiai son visage pour voir si elle exagérait, mais son expression ne changea pas.

— Ouah.

Elle sourit brièvement.

— Je sais.

Je me passai la main dans les cheveux.

— Des fois, je me pose des questions sur Joe. Je veux dire... tu vois, il a dit à cette Mimi que j'étais vierge avant lui... et d'autres trucs.

C'était la première fois que je m'en ouvrais à quelqu'un, mais Cass ne sembla pas vraiment ennuyée, même si je ne pouvais pas voir son expression.

— Sympa de sa part, lança-t-elle sèchement. Qu'est-ce qu'il a dit quand tu lui en as parlé ?

— Eh bien, il est possible que j'aie fait l'impasse dessus, marmonnai-je.

Cass me jeta un coup d'œil.

— Sarah, ma puce, Adam a des torts – je sais que vous pensez toutes que je l'ignore, mais non. Et je sais aussi qu'il ne parlerait jamais à une autre fille de notre vie sexuelle.

— Ouais, mais Joe et Mimi sont amis. Les amis se parlent.

Mais au moment même où je le dis, je pensai : c'est exactement ce que fait Cass. Elle défend Adam même s'il paraît évident à tous les autres que c'est un gros con.

Cass sembla sceptique.

— Et quelle amie.

Je dus me ranger à son avis. Je décidai d'en parler à Joe quand je le verrais. Il devait savoir comment sa prétendue amie m'avait agressée, et que je n'étais pas d'accord avec le fait qu'il révèle des informations privées. Nous allions en discuter en adultes et passer à autre chose. Je ne pouvais pas laisser traîner des petites choses comme ça si nous voulions un avenir ensemble.

— Je pense que Joe et moi, on vivra ensemble avant d'être en couple depuis aussi longtemps qu'Adam et toi, m'extasiai-je.

Je dus me mordre l'intérieur de la joue pour arrêter de sourire comme une idiote.

— Oh, alors vous êtes un couple, maintenant ? dit Cass. Depuis quand ?

— Euh, eh bien... *couple*, c'est juste un mot, reculai-je. Ce n'est pas comme s'il l'avait dit ou quoi que ce soit.

Cass haussa les sourcils – avec scepticisme ? – et nous nous tîmes de nouveau.

Après quelques minutes, je repris.

— Cass, tu n'en parleras pas aux autres...

Elle m'interrompit.

— Bien sûr que non. Ne sois pas idiot.

Nous étions arrivées à la station-service avant les garçons. Ce n'était pas une course ni rien – ça serait immature –, mais nous avons galopé dans le bâtiment en gloussant comme des idiots, cherchant à donner l'impression que nous étions installées bien avant leur arrivée. Nous n'aurions pas dû nous dépêcher. Ils entrèrent nonchalamment quinze bonnes minutes derrière nous, comme s'ils s'en fichaient complètement. *Ouais, bien sûr*. Ashley haussa un sourcil et Jack leva la main.

— Avant que tu dises quoi que ce soit, on a dû s'arrêter pour faire le plein.

Cass sourit fièrement en feuilletant son guide de Devon et Cornwall.

— Vous auriez dû le faire avant de partir, comme moi.

— Gna gna gna gna gna gna gna, se moqua Rich, en faisant un geste éloquent.

Cass ne leva pas les yeux de son livre, mais je pus voir ses pommettes s'élever alors qu'elle souriait.

— Bref, dis-je en me frottant les mains. Je meurs de faim...

Comme tous les autres, même s'il fallut dix bonnes minutes d'intense discussion pour que tout le monde fasse son choix. Ollie et moi étions en charge de la commande Burger King.

— Tu crois qu'ils vont nous faire travailler toute la semaine pour nous faire payer de ne pas pouvoir conduire ? lui demandai-je alors que nous faisons la queue.

Il semblait morose.

— Sûrement. On sera comme Cendrillon, debout avant l'aube pour nettoyer les cheminées.

— Et c'était quand, exactement, la dernière fois que tu as nettoyé quelque chose ? raillai-je en optant pour le sourcil levé à la Ashley.

— Justement. Je serai très mauvais. (Il secoua la tête avec regret.) On dirait qu'on est de corvée de ménage, princesse Sarah.

J'éclatai de rire.

— Ollie, arrête de faire l'andouille.

Il baissa la tête piteusement, puis désigna une caisse du menton.

— Regarde beauté, ça va être à nous.

La seconde partie du voyage ne fut pas aussi amusante. Un accident nous bloqua dans des bouchons pendant des heures, si bien que, quand nous arrivâmes à l'auberge de jeunesse, il était tard, et nous étions tendus, fatigués et grognons. Donna s'énerma après Cass parce qu'elle faisait le petit chef, Ash parla durement à Jack parce qu'il jouait avec un ballon imaginaire au lieu de se mêler à une dispute concernant les chambres. Et Rich bâilla exagérément quand je mentionnai l'air de rien que j'attendais un message de Joe. Et tout ça alors que nous récupérions les clés.

— C'EST L'AMOUR À LA PLAAAGE !

Une chanson interprétée on ne peut plus faux résonna. Genre, complètement faux. Nous nous sommes tous retournés pour découvrir l'interprète, et Ollie salua.

— Merci. Maintenant, est-ce que je peux poliment vous demander de tous vous calmer ? On est en vacances. (Il attrapa la manche de Donna d'une main et le bras de Cass de l'autre, et les tira l'une vers l'autre.) Maintenant, embrassez-vous et faites la paix, vite, comme ça on pourra tous aller se soûler.

Rich se lécha les lèvres avec un air pervers.

— Mmm, une scène chaude lesbienne.

Donna fit semblant de lui balancer un coup de pied.

— Mais bien sûr. Genre, c'est totalement ton fantasme.

Rich ferma les yeux et fit un petit sourire qui disait « ne pose pas de questions et je n'aurai pas à te mentir », puis nous nous rendîmes tous dans la chambre des garçons.

Donna versa de la vodka puis du Coca dans les tasses empruntées à la cuisine de l'auberge. Nous étions assis par terre, adossés aux deux lits métalliques, les garçons alignés en face de Cass, Donna, Ashley et moi. Ce n'était pas bien confortable, mais l'autre solution consistait à s'asseoir sur les lits supérieurs des mezzanines, sans possibilité de poser les verres. Alors le sol faisait l'affaire.

— Qui serait tenté par une partie de « Qui a déjà » ? Alors ? demanda Donna en léchant la mousse qui avait coulé le long de son verre.

Tout le monde grogna, mais acquiesça. Cass et moi nous entre-regardâmes. Nous avions parlé de ça une fois. Quand une idée était proposée par Donna, Ashley ou les garçons, elle était bonne. Même si parfois elle ne l'était que moyennement (« Qui a déjà » faisait partie de cette dernière catégorie), elle passait toujours. Si elle ou moi l'avions proposée, ils se seraient moqués de nous en disant que c'était nul. Je lui souris et haussai les épaules. Pour tout dire, j'avais envie d'y jouer. Maintenant que j'avais un... petit ami ? En tout cas, maintenant qu'il y avait Joe, je pouvais participer sur les questions sexuelles. Une fois où nous avions joué – en première, je crois –, je les avais fait rire en faisant une remarque comme quoi le sperme est jaune. J'étais incapable de me rappeler pourquoi je pensais ça ou comment nous en étions venus à ce sujet, mais ce souvenir me faisait rougir de honte rétroactive. Comme quand, une fois que vous savez quelque chose, ça semble incroyable de l'ignorer. Si quelqu'un m'avait dit la même chose aujourd'hui, j'aurais été morte de honte pour cette personne.

Donna tapota sa bouche du doigt.

— Qui veut commencer ?

Elle plissa les yeux et nous regarda l'un après l'autre.

Finalement, Ollie dit :

— Allez, j'en ai une.

Donna passa sa main sur le carré de moquette industrielle bleue entre nous.

— Le sol est à toi.

Il tapota le côté de sa tasse durant une seconde.

— Qui a déjà... (Il marqua une pause pour un effet dramatique.) Été amoureux ?

Je clignai les yeux de surprise. Je m'attendais à quelque chose de sexuel : qui a déjà fait ça en public ou qui a déjà pétié durant une fellation (celle-ci, particulièrement charmante, adressée à Ashley par Donna la dernière fois que nous avions joué, à laquelle Ashley avait répondu de manière

affectée : « Beurk, mais bien sûr, espèce de grosse crado »). Rich passa son bras autour des épaules d'Ollie et tint un micro imaginaire devant son visage.

— Alors, quand avez-vous décidé de devenir une femme ?

Ollie le repoussa.

— Dégage. Est-ce qu'on ne doit parler que de sexe ?

Il riait, mais ça sonnait un peu faux.

Rich, Donna et Ashley se regardèrent.

— Oui !

Et ils tapèrent dans les mains les uns des autres.

— Je suis d'accord avec Ollie, pour ce que ça vaut, dit Jack doucement.

Ollie lui serra la main.

— Merci, mec.

— Alors ? (Ashley étira la jambe et tapa le pied de Jack du sien.) Quelle est ta réponse ? Tu as déjà été amoureux ?

Il fit un sourire crispé.

— Pour tout dire, oui.

Toute notre attention se tourna vers lui.

— C'est pas vrai ! s'écria Ash. Qui ?

— Leanne Hannigan.

Rich plissa le front.

— D'où est-ce que je connais ce nom ?

Cass claqua les doigts sous son nez.

— Arrête, Leanne Hannigan. Une jumelle nommée Carrie-Anne ? Qui s'est fait pipi dessus en cours de sport, une fois ?

Rich sourit en se rappelant.

— Oh, mon Dieu, oui. Leanne Hannigan. (Puis il fronça les sourcils.) Attends, c'était au primaire. On avait, genre, cinq ans. Ça ne compte pas.

— Si, ça compte, dit Jack. J'étais totalement amoureux d'elle. Elle vivait près de chez moi et elle jouait au foot avec moi après l'école. Elle était plutôt bonne.

— Oh, c'est trop mignon, s'extasia Cass, la tête penchée sur le côté. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle a déménagé. J'étais ravagé quand elle est partie.

Il haussa les épaules et sourit.

Ollie lui tapota le dos.

— Courage, mec. Courage.

— Et toi, Ollie ?

Donna leva le bas de son jean pour gratter une piqûre d'insecte, puis s'assit avec les genoux pliés et les jambes écartées, comme un garçon. Je vis Jack jeter un coup d'œil à son entrejambe avant de rapidement détourner les yeux.

Ollie passa les mains derrière sa tête et étendit ses jambes.

— Vous me connaissez. Je ne suis pas du genre à avoir une copine régulière.

— Ou n'importe quelle copine, dit Ashley froidement. Tu es le briseur de cœurs du lycée Woodside.

— C'est complètement faux ! s'écria Ollie avec indignation. Cite-moi une personne dont j'ai brisé le cœur.

Ash abandonna en rechignant. Il avait raison. Tout le monde l'adorait. C'était comme si coucher avec Ollie faisait partie du fait d'être son ami. Il se comportait de la même façon avec tout le monde, et ça ne changeait jamais, quoi qu'il se passe avec lui. Ou, du moins, c'est ce qu'il me semblait, de l'extérieur. Aucune d'entre nous n'avait couché avec lui – ça aurait été trop bizarre. Lui et Donna s'étaient embrassés des années plus tôt, mais c'était des trucs de gamins.

— Je n'ai jamais été amoureuse, ni sur le point de l'être, dit Donna, comme si elle venait juste de se rappeler cet incident, elle aussi.

Elle ne semblait pas choquée par son manque d'amour. Je ne comprenais pas comment elle pouvait aimer quelqu'un juste assez pour coucher avec, sans tomber un petit peu amoureuse.

Ashley secoua la tête.

— Moi non plus. Mais regardez-moi...

Elle fit courir le dos de sa main de haut en bas le long de son corps, comme si elle s'éventait.

— Quoi ? sourit Rich. Trop « bizarre » pour tomber amoureuse ?

— Lâche-moi, ce n'est pas ce que je veux dire.

Rich lui envoya un baiser, et elle attrapa une crotte de nez imaginaire et fit semblant de la lui lancer dessus pour se venger. Il fit mine de la gober.

— Mmmh, succulent.

Parfois, je pensais que c'était une bonne chose que Rich ne soit jamais sorti du placard.

— J'ai été amoureuse. Je le suis toujours, dit Cass après que les rires et les grognements de dégoût se sont étouffés. Mais vous le saviez déjà.

— Ah oui, le charmant Adam, lança Donna dans sa tasse avant de prendre quelques gorgées.

Cass lui jeta un regard blessé, mais ne réagit pas. Il y eut une pause dans la conversation.

— Et toi, Sar ? demanda Rich. Tu es bien calme, dans ton coin.

Je me demandais quoi répondre. J'étais amoureuse de Joe, aucun doute là-dessus, mais ça semblait trop important pour l'avouer au cours d'un jeu. Comme si le dire le rendrait moins réel. Et de toute façon, je ne voulais pas que les autres se moquent de moi ou pensent que j'étais trop empressée, ou quelque chose comme ça. Oui, c'était tôt pour ressentir de telles choses, mais quand vous savez, vous savez.

— Parle pour toi ! répondis-je pour me laisser plus de temps. Je remarque que tu n'as toujours pas répondu à la question.

Il frotta son dos là où il était appuyé au métal froid du lit.

— Je passe.

— Tu n'as pas le droit de passer, souligna Cass.

— Qui a dit ça ? Les règles du jeu ? demanda Rich d'un ton posé. Désolé, je ne réponds pas.

Et parce que c'était Rich, et parce que nous étions gentils avec lui à cause de sa grand-mère, nous acceptâmes. Je regrettais de ne pas avoir pensé à passer ; à présent, c'était trop tard, ils penseraient que je le copiais.

— Allez, McSarey, dis-nous tout.

Ollie leva les sourcils à mon intention.

— La réponse est non, dis-je en regardant dans mon verre pour ne croiser le regard de personne. Je n'ai jamais été amoureuse.

Je m'attendais à ce qu'ils me traitent de menteuse, mais ils ne réagirent pas.

— OK, à moi, dit Ash en se frottant les mains. Qui a déjà fait un rêve érotique mettant en scène un professeur ?

De retour dans la chambre des filles deux heures plus tard, j'étais allongée sur le lit du haut (super !) et envoyais un message à Joe. Il n'avait pas répondu au précédent, mais je savais qu'il faisait deux fois plus d'heures au bar.

— Tu es en train d'envoyer un SMS à Joe, lança la voix de Cass, montant depuis le lit du dessous.

— Pas de sexto dans les pièces communes, merci, ajouta Ashley. Ça ne se fait pas.

— Genre.

Mais je ne les écoutais pas vraiment. J'hésitais entre « cette nuit » et « c'te nuit », me demandant si le second choquerait Joe ou me ferait passer pour quelqu'un de calme et de cool. Mais mon correcteur le changea pour « cette nuit », et je décidai que c'était stupide de mal écrire délibérément un mot corrigé.

— C'est quoi le programme, ma puce ? demanda Donna. Tu le vois jeudi, non ?

J'envoyai mon message et appuyai sur le bouton pour éteindre l'écran. Je me mis sur le côté, les lattes craquant et le lit vibrant sous moi. Je pouvais sentir mes pupilles se dilater dans le noir.

— Oui, c'est chouette... Il est chouette.

— Oooh ! couina Ash. Tu l'iiiiimes !

Je souris.

— Il est assez adorable. Je suis impatiente de le voir... J'espère que ça se passera mieux cette fois. On n'a vraiment pas de chance : il y a toujours quelque chose qui le force à annuler. Je suppose qu'il faut s'y attendre quand on a un petit ami (je gloussai en prononçant le mot) étudiant. Il travaille, a des échéances auxquelles rendre ses devoirs, tout ça... Chacun vit sa vie, vous voyez ? Mais attendez, plus que, quoi, dix mois, et je serai étudiante, moi aussi. On doit juste régler ça d'abord, les soucis. On va y arriver.

Je m'arrêtai pour prendre ma respiration mais, avant que je puisse continuer, Ashley couina soudainement et changea de sujet, contractant mon estomac. Est-ce que j'avais trop parlé de Joe ? Pas du tout ! Et Donna n'aurait pas dû demander si elle ne voulait pas la réponse. Je soupirai dans mon coin. Bref, passer à autre chose...

— Sérieusement, comment ça se fait que Rich n'ait pas voulu dire s'il avait déjà été amoureux ? demanda Ash.

— Vous avez vu ça ? Est-ce que vous pensez que c'est parce qu'il est amoureux de... (Cass baissa la voix jusqu'à finir dans un murmure scandalisé.) D'un garçon ?

Nous avons ri de façon hystérique, moi y compris. C'était un sujet que nous ne devons pas aborder. Même entre nous, nous en parlions rarement, sans que je sache vraiment pourquoi. Je pense que c'est parce que Rich n'en parlait pas, alors en tant qu'amis, nous devons le croire hétéro, même si nous pensions tous qu'il ne l'était pas. Aucun de nous ne voulait être le premier à dire qu'il était gay parce que, pour être honnête, nous avons peur d'avoir tort.

— Ou peut-être qu'il aime l'une d'entre nous ? dis-je sérieusement. Il a mangé une de tes crottes de nez, Ash. Seule une personne qui t'aimerait vraiment ferait ça.

— Oh, mon Dieu, tu es malade. Il n'est pas du tout mon genre.

— Bon, c'est bien de savoir que tu as certaines limites, dit Donna. Même si elles s'arrêtent aux gens qui n'aiment pas les filles.

— Tu n'en sais rien, répondit Cass avec sérieux. Il pourrait être bisexuel.

Donna s'assit tout à coup, faisant bouger toute la structure du lit.

— Oh, mon Dieu, je viens de penser à quelque chose. Genre, lui et Jack sont amis depuis toujours. Jack n'a pas de copine...

— Mince, c'est vrai. Ils sont probablement en train de coucher dans la chambre d'à côté alors qu'on discute.

Ash tenta de garder un ton calme, mais elle était aussi excitée que nous.

— Oh, pitié, dit Cass. Pauvre Ollie.

Je gloussai. Je savais que tout le monde pensait que j'étais douce et crédule, mais Cass était bien pire.

— Tu sais qu'ils ne sont pas du tout en train de faire ça, pas vrai ?

— Lâche-moi. (Mais je pouvais entendre le sourire dans sa voix.) C'est un peu triste n'empêche, quand on y pense, continua-t-elle. Rich qui se sent obligé de cacher son amour.

Je levai les yeux au ciel dans le noir.

— Ouais. C'est ça, ou alors il essaie de paraître mystérieux et intéressant.

— Ouais, vraiment, ça, c'est une bonne remarque, admit Ash. C'est tout à fait le genre de chose qu'il pourrait faire.

Là-dessus, la conversation se termina et nous nous endormîmes.

— Debout, c'est l'heure de manger !

Je jetai un coup d'œil par-dessus le bord de mon lit pour découvrir à qui appartenait cette voix horriblement joyeuse et d'où venaient les coups répétés qui me parvenaient. C'était Donna qui faisait sa gym. Évidemment.

— Il est quelle heure ? croassai-je.

Je me passai la langue sur les dents. J'aurais tué pour un verre d'eau.

— Neuf heures et quelques minutes.

La voix de Donna trembla alors qu'elle continuait ses exercices matinaux. Elle était superbe et un peu effrayante. Les cheveux en pétard, des traces de mascara sur les joues et un sein en liberté qui tressautait sous son haut de pyjama Snoopy.

— Mais qu'est-ce que tu fais, meuf ? grogna Ashley de sous ses couvertures. Il fait à peine jour.

Donna changea d'exercice, se mettant à sauter en donnant des coups de poing d'un côté puis de l'autre. J'aurais préféré me bouffer le bras que d'aller assister à un cours de gym. La coordination et moi, ça fait deux. Une fois, j'ai trébuché sur mon ombre. (Et ce n'est pas une blague. La cicatrice sur mon genou est là pour le prouver.)

— Je m'énergie, souffla-t-elle en faisant des fentes. Et il est tard. Ils arrêtent de servir le petit déjeuner dans, genre, vingt minutes.

Elle s'assit au bord de son lit, le souffle court.

— Je t'accompagne, je meurs de faim, dis-je en descendant l'échelle dans des grincements métalliques.

Elle leva le pouce dans ma direction, toujours haletante.

— Cool.

Finalement, nous sommes toutes descendues en même temps. Cass et Donna avaient refusé d'y aller avant de s'être douchées et maquillées, alors, quand nous sommes arrivées dans la salle à manger, il a fallu user de tout notre charme pour les convaincre de nous servir. Enfin, Cass et Donna ont fait du charme. C'étaient celles, après tout, qui avaient l'air le plus respectable. Nous autres ressemblions à des oiseaux déshydratés en pyjama. Étonnamment, les garçons étaient déjà là, tout habillés et dévorant des saucisses, des œufs et des haricots. Rich nous fit un signe de fourchette nous enjoignant de les rejoindre.

— Tout ce que j'aime, un homme qui agite sa saucisse dans ma direction de bon matin. (Ash se laissa tomber sur la chaise à côté de lui et vola une frite dans son assiette.) Depuis quand est-ce qu'on sert ça au petit déjeuner ?

— Va te chercher une assiette, si tu en veux, jeta-t-il. Et les frites sont la nourriture des champions. Tout le monde le sait.

— Bref. (Un jeune homme avec des dreadlocks blonds vint prendre notre commande.) Je voudrais la même chose qu'eux, dit Ash en acceptant gracieusement la poignée de main moqueuse de Rich.

Nous avons tous commandé avant de nous enfoncer dans nos chaises avec bonheur. Pas de parents, pas d'obligations, pas de responsabilités. C'était agréable.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? demanda Cass, sortant son carnet de sa manche comme un magicien. Quoi ? C'est utile ! lança-t-elle par-dessus nos railleries.

Jack lui caressa les cheveux.

— Tu feras une épouse formidable, un jour. (Il agita la main avec désinvolture.) Tu organiseras des dîners, et tout ça.

Il sourit honteusement et joua avec sa fourchette. Comme si ses parents organisaient des dîners.

Cass sourit alors qu'elle écrivait quelque chose en haut de la page et le soulignait.

— Je suis certaine que tu penseras, jeune Jack, que mon organisation est inestimable quand je deviendrai Premier ministre.

— Vas-y, copine, l'encourageai-je en levant mon poing en l'air.

Ash et Donna s'en mêlèrent en poussant des cris, et Cass sourit de toutes ses dents, ses joues virant au rouge. Elle était rarement au centre de l'attention, mais elle ne plaisantait même pas – ou pas complètement, en tout cas – sur la question de devenir Premier ministre. Sous des dehors trop mignons se cachait une ambition débordante. Mince, cette fille avait prévu son avenir sur vingt ans. J'en avais à peine un pour la semaine, et nous savions autour de quoi – de qui – il tournait.

Et comme par magie, mon téléphone vibra, émettant un « brr » frénétique contre le dessus de table en plastique.

— Hum, c'est très malpoli, gronda Ash en le regardant.

— Désolée, désolée. J'attendais juste ce message. Je le range dans une seconde.

Je tapai rapidement mon mot de passe et le message s'afficha.

« Bonne iD. Bois pas trop. On se voit ds 2 jours. Biz »

La plupart du temps, avec les messages de Joe, je devais faire fonctionner ma mémoire pour me rappeler à quoi il répondait. Il y avait beaucoup plus de messages venant de moi que de lui. Mais c'était typique des garçons. Je mourais d'envie d'accuser réception, mais je rangeai le téléphone dans ma poche et me concentraï pour terminer la grosse assiette de nourriture que l'on venait de poser devant moi.

Nous n'avons jamais suivi l'idée de Cass de faire une liste. Jack nous a tous convaincus de faire une partie de volley-ball sur la plage. Rich, Ash et moi, contre Donna, Cass et Ollie. Jack était l'arbitre parce que ça n'aurait pas été équilibré s'il avait joué. Il traça une ligne dans le sable avec un bâton.

— Bon, c'est le filet. Votre but est d'envoyer la balle sur le sol de l'autre côté. On joue en trois manches.

Il tint le ballon que nous avions emprunté à l'auberge au-dessus de la ligne, puis le lança. S'il avait eu un sifflet, il l'aurait sûrement utilisé.

Rich et Cass sautèrent tous les deux vers le ballon, et Rich – qui fait dix bons centimètres de plus qu'elle – l'envoya de l'autre côté du « filet ». Cass se jeta après la balle et parvint à la renvoyer. Je me jetai dessus, mais elle passa entre mes mains. Un à zéro pour eux.

— Bien joué, Sarah, râla Rich, attrapant la balle en me jetant un regard noir.

Je ne relevai pas. Lui et Cass devenaient de véritables tyrans quand il y avait de la compétition dans l'air. Ils étaient prêts à tout pour gagner – notamment à tricher. Ça ne valait pas la peine de se formaliser.

Ash envoya son coude dans les côtes de Rich.

— Calme-toi, Venus Williams, c'est juste un jeu.

Il lui lança un regard méchant.

— Tu rigoles ? Venus Williams c'est du tennis.

Ash, Ollie et moi avons souri en nous regardant. Rich est très facile à asticoter.

Jack tendit la main pour récupérer le ballon.

— OK. Un à zéro pour Cass, Donna et Ollie. Bien joué, Cassie.

Elle lui sourit, montrant ses fossettes.

— Merci, Jack.

Mais il était de nouveau concentré sur la partie. Le sport est une affaire sérieuse pour notre Jack.

— Prêts ?

Nous avons hoché la tête, sautant d'un pied sur l'autre et soufflant exagérément, sauf Cass et Rich, qui le faisaient pour de vrai. Il a de nouveau lancé le ballon.

— Elle est pour moi ! cria Ashley, et elle l'envoya de l'autre côté à un million de kilomètres à l'heure.

Mais Ollie était sur le coup.

— Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaah !

Il frappa des deux mains, et la balle monta jusqu'au ciel, sembla flotter pendant une seconde, puis retomba à un millimètre du mauvais côté de la ligne. Il se tourna vers nous, un sourire de côté sur le visage.

— Zut. C'est pas de chance. (Nous avons tous éclaté de rire, même si Cass semblait vraiment mécontente. Ollie lui passa le bras autour des épaules.) Désolé, ma puce. Je ferai mieux la prochaine fois.

Elle fit semblant de grogner. C'était impossible d'en vouloir à Ollie pendant plus d'une seconde.

Et la partie continua. Nous avons gagné, mais de peu. Rich, fair-play, donna une tape dans le dos de Cass en lui disant que ça avait été serré et que nous avions été chanceux, ce qui était vrai. C'était super. Nous avons bien profité de ce temps ensoleillé et venteux mais, comme si le ciel avait attendu que nous ayons fini, la température chuta brusquement et le ciel vira au gris alors que nous revenions à l'auberge pour le déjeuner. Une matinée parfaite.

Après un déjeuner pas très vacances composé de sandwiches mous et de chips, ils décidèrent tous qu'ils mouraient d'envie d'aller jouer aux machines à sous près de la plage. Inutile de préciser que ni Cass ni moi n'avions suggéré cette idée, même si Cass semblait plutôt enthousiaste. Je ne pouvais pas imaginer un truc plus déprimant, alors je restai à l'auberge et m'assis dans le hall pour boire du thé et lire des magazines devant le feu. À la dernière minute, Ash changea d'avis et préféra ne pas y aller, prétendant vouloir aller nager. Les autres partirent dépenser leur argent, me laissant en compagnie d'un vieux magazine de décoration qu'Ashley allait m'empêcher de lire. Je sentais sa présence dans la chaise d'à côté comme une chatouille. Je savais qu'elle voulait quelque chose avant même qu'elle ouvre la bouche.

— Sarah ?

Je soupirai.

— Mmh ?

— Est-ce que je peux te demander un énoooooorme service ?

Nouveau grand soupir.

— Quoi ?

— Est-ce que tu viendrais nager avec moi ? Dans la mer ?

Je restai bouche bée. Elle était sérieuse ?

— Non, fille bizarre, étonnamment, je ne viendrai pas.

Je me replongeai dans mon magazine pour le lui faire comprendre.

— Oh, allez, s'il te plaît, plaïda Ashley. Ne sois pas chochette, ça va être génial.

Je secouai la tête.

— Hors de question que je nage dans la mer fin octobre. De toute façon, je n'ai pas pris mon maillot. C'est réglé.

— Alors, tu n'as qu'à m'accompagner. S'il te plaît, Sar.

Elle me lança un regard implorant.

Je jetai mon magazine.

— Et merde !

Elle applaudit.

— Youpi ! Merci, ma puce.

Je grognai, mais pris mon manteau et la suivis à l'extérieur.

— Mais pourquoi est-ce que tu veux faire ça ? demandai-je alors que nous trébuchions sur le chemin menant à la plage. Il fait froid. Et puis, on vit à Brighton. Tu n'as pas ta dose de mer ?

Ash haussa joyeusement les épaules. Elle sautillait à côté de moi comme un enfant.

— J'ai toujours voulu faire ça. Quand j'étais petite, j'ai vu une émission à la télé sur les gens qui vont nager malgré les températures, genre, arctiques et ça m'a semblé, je sais pas, fantastique. Comme... (elle s'arrêta pour trouver les mots les plus justes)... s'ils défiaient la nature. Et Brighton n'est pas assez spécial pour ça.

J'enfonçai les mains dans mes poches en grommelant.

— Ce n'est pas défier la nature... c'est juste idiot. Pourquoi tu veux que je sois là, d'abord ?

Ash passa son bras sous le mien.

— Je ne sais pas. Je voulais que quelqu'un soit là pour fêter ça. Allez, Sar, c'est une de mes dix choses à faire avant de mourir. Réjouis-toi pour moi.

Surprise, je me tournai vers elle.

— Cette liste existe vraiment ? (Elle hocha la tête.) Qu'est-ce qu'il y a d'autre dessus ?

Sans hésiter, Ashley récita :

— Faire le tour du monde, jouer à Glastonbury, écrire un roman, coucher avec une fille, me marier, avoir des enfants, être sous anesthésie générale, monter dans un avion, apprendre à cuisiner.

J'y réfléchis une minute. Coucher avec une fille ? Intéressant. Une anesthésie générale ? Bizarre, mais je pouvais comprendre son raisonnement. Je me frottai les yeux.

— Tu veux te marier et avoir des enfants ?

Ash sourit.

— Je savais que tu t'arrêterais là-dessus.

Elle avait un air détendu, mais sa bouche était crispée. Il fallait donc croire que ce n'était pas une plaisanterie. J'accordai l'expression de mon visage à l'importance de cette liste.

— Je ne peux rien changer à mes envies, hein ? dit-elle. (Nous avons marché en silence durant quelques secondes.) C'est comme... (Elle s'arrêta.) Est-ce que tu crois en Dieu ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Oui, peut-être.

— Eh bien, j'y ai beaucoup réfléchi, ajouta-t-elle. Ça serait sympa de croire au paradis et tout ça, mais ça n'est pas le cas. Je ne peux pas... C'est comme ce truc avec le mariage et les enfants. Je préférerais ne pas les vouloir, mais c'est le cas.

Je lui souris.

— Zut alors, tu y as vraiment réfléchi.

Elle haussa un sourcil.

— « Zut alors » ?

— Lâche-moi.

Ash pouffa et gambada de nouveau, tandis que je marchais d'un pas lourd derrière elle en me demandant ce que je pourrais mettre sur ma liste. Je savais ce qui viendrait en numéro un, en tout cas.

— On fait quoi maintenant ? demandai-je comme nous marchions sur la plage.

La pluie qui était tombée pendant le déjeuner avait foncé et alourdi le sable, et la mer était gris métallisé et agitée. C'était à peu près aussi accueillant que vous pouvez l'imaginer. Ash enleva son jean et fit passer son sweat par-dessus sa tête, dévoilant son simple maillot noir. Elle sauta sur place.

— Tu t'assieds là et tu t'émerveilles pendant que je conquiers les vagues.

Elle frissonna en gloussant comme une écervelée. Son excitation était contagieuse. Mon estomac était serré, comme si j’attendais les résultats d’un examen.

— Vas-y alors, l’encourageai-je en riant. Flotte comme le vent !

— Ouuuuuuuuuuuuuuuuuh !

Ash leva les bras et courut dans les vagues, l’écho de sa voix tournant et flottant dans les courants d’air. Elle nagea puissamment sur quelques mètres, puis se retourna et me fit des signes de la main. Je lui répondis, puis posai mon manteau sur le sable humide et m’assis, mettant celui d’Ash sur mes épaules pour me réchauffer. Il y avait plusieurs surfeurs dans l’eau, mais je ne voyais aucun bateau. Je frissonnai. Je ne pouvais pas imaginer quelque chose de pire que de m’attacher à une planche de surf et me jeter dans les vagues gelées, même si c’était plus ou moins ce qu’Ashley avait fait – sans la planche. Cette folle.

Elle montait et descendait, parallèle au bord de la mer, maintenant. Je pouvais à peine la distinguer. La visibilité était très mauvaise. L’horizon semblait très proche, et le ciel et la mer se fondaient dans une sorte de brume. Je tirai sur l’élastique de ma queue de cheval, essayant d’aplatir les cheveux que le vent avait emmêlés, puis le replaçai, aussi serré que possible. Mon regard se promena sur l’eau. Je mis plusieurs secondes à apercevoir Ashley, cette fois. Elle nageait sur le dos à présent, pensai-je. Je voyais à peine ses bras remuer dans l’eau. Puis elle s’arrêta.

Je me levai et m’approchai de l’eau. Est-ce qu’elle regardait vers moi ? Je lui adressai un signe de la main, mais elle ne répondit pas. Pourquoi est-ce qu’elle ne nageait plus ? Plissant les yeux, j’essayais de voir ce qu’elle faisait. Je vis son visage, petit et pâle au-dessus de l’eau, et puis il disparut sous la surface, avant de ressortir de nouveau. Quelque chose dans l’angle de sa tête me rendait nerveuse, comme si elle se battait pour garder son nez et sa bouche hors de l’eau. Soudain, un poème que nous avons étudié en anglais me revint à l’esprit. C’était à propos d’un homme qui nageait et faisait des signes à des gens sur la plage. Sauf qu’il ne les saluait pas...

Je dus penser quelque chose – prendre une sorte de décision –, mais je ne me souviens pas de l’avoir fait. Je me rappelle juste avoir instinctivement jeté le manteau d’Ashley, et pataugé jusqu’à ce que l’eau soit assez haute, avant de plonger. Le choc dû à l’eau froide me coupa le souffle, mais je ne faisais que penser à quelque chose que j’avais lu quelque part : une personne ordinaire se noie en une minute.

Cela semblait irréel d’être dans l’eau tout habillée, mon nez empli des mêmes effluves salés et marins que toutes les autres fois où j’avais été à la mer. C’était comme un cauchemar. Comme si je m’observais de loin, même si le froid et les vagues étaient tout ce qu’il y avait de plus réel. Le courant me tirait les jambes, mon jean trempé me coulait. J’avais l’impression de traîner des sacs de sable derrière moi – mes jambes devaient avoir été presque inutiles, et j’avais effectivement eu mal aux bras les jours suivants –, mais la peur me faisait avancer. Alors que j’approchais, je voyais les yeux d’Ashley, écarquillés et vides, et sa bouche tordue dans un rictus de douleur tandis qu’elle luttait contre quelque chose se trouvant sous l’eau tout en essayant de ne pas couler. Chaque fois que les vagues la frappaient, elle avalait une gorgée et toussait. Tout en me disant de ne pas paniquer, qu’il n’y avait pas de requins à Devon, je nageais dans sa direction, luttant contre le courant fort, mais pas irrésistible. Ash ne m’avait pas vue, et durant les quelques secondes qu’il me fallut pour la rejoindre, le courant m’éloignant légèrement à chaque poussée, je la vis abandonner. Elle ferma les yeux – et je criai –, mais elle disparaissait déjà sous la houle. Je me jetai en avant et l’attrapai par les

épaules. Par un quelconque miracle, j'avais saisi une bretelle de son maillot. Je tirai dessus et la remontai assez pour passer mes bras sous ses aisselles, puis je maintins sa tête au-dessus de l'eau.

— Ashley ! hurlai-je, en ayant du mal à reconnaître ma propre voix. Ouvre les yeux ! (Elle m'obéit et me regarda faiblement. Je nageai sur place et remerciai rapidement le ciel qu'il ne soit pas trop tard. J'utilisais toute mon énergie simplement pour la tenir.) C'est bon. Tu vas bien, affirmai-je. Mets-toi sur le dos. Je m'occupe du reste. (Elle ne tint pas compte de mes recommandations, fermant de nouveau les paupières.) NON ! (J'essayai de la secouer, mais l'eau me rendait la tâche impossible. C'était un cauchemar.) Ash, s'il te plaît, ÉCOUTE-MOI, implorai-je en gémissant de peur et de frustration.

Je nageai derrière elle et tentai d'utiliser ma capacité à flotter pour la tirer hors de l'eau. Mais elle ne bougeait toujours pas, alors j'enlevai rapidement une main de sous son aisselle et tirai ses cheveux, sans douceur. Sa tête bascula et elle reçut le message, se laissant flotter pour que son corps suive.

Je me dirigeai vers la plage, la tenant d'une main tout en nageant de l'autre. Des souvenirs de quand j'avais dix ans et que j'avais dû nager en pyjama pour obtenir un badge de sauveteur me revenaient. Je me disais que je devrais lui parler, la rassurer, mais je n'en avais pas la force. Elle était trop épuisée pour faire quoi que ce soit d'autre qu'obéir, de toute façon. Je me répétais les mêmes mots à chaque avancée, comme un mantra : moins d'une minute, moins d'une minute. Une partie de moi remarquait qu'Ashley semblait plus lourde et moins réceptive, mais c'était presque hors de propos, à présent. Moins d'une minute, moins d'une minute, moins d'une...

— Sarah, j'arrive !

La voix de Jack. J'osai regarder derrière moi. La plage était plus proche que je ne le pensais. Je tendis prudemment les jambes, prête à les relever si l'eau était encore trop profonde. Je pleurai presque quand mes orteils touchèrent le sable. Quelques instants plus tard, Jack était à mes côtés. Grognant sous l'effort, il souleva Ashley et pataugea jusqu'à la plage. Sa tête roulait affreusement et ses mains pendaient à ses côtés. Jack se laissa tomber à genoux au bord de l'eau et la coucha sur le sable, prenant une seconde pour tirer sur ses jambes et ses bras afin qu'elle soit bien à plat sur le dos. Je regardai, muette de terreur.

— Passe-moi mon manteau et retire tes vêtements mouillés. (Sa voix était calme. Je rampai et courus à moitié sur le sable mouillé en direction de son manteau avant de le lui lancer. Il sortit son téléphone de l'une de ses poches et me le tendit.) Appelle une ambulance.

Puis il frictionna rapidement Ashley avec son manteau avant de le retourner et de lui couvrir le bas du corps. Je tremblais tellement que je laissai tomber le téléphone. Jurant, je tâtonnai pour le retrouver et pressai le bouton pour les numéros d'urgence. Quand je rouvris les yeux, Jack était penché sur Ash, lui faisant du bouche-à-bouche.

— L'ambulance arrive. Je reste en ligne, m'annonça la personne à l'autre bout du fil.

Je me sentais presque calme. Pour l'instant, en tout cas, j'arrivais presque à me contrôler.

— Il lui administre les premiers secours, lançai-je en réponse à la question de mon interlocuteur. Il a été formé. Il est maître-nageur.

Ma poitrine tremblait de peur, de chagrin et de fierté alors que je regardais Jack et les taches de sueur s'élargissant sur son dos tandis qu'il respirait pour notre amie, la forçant à rester en vie.

La personne à l'autre bout du fil répondit quelque chose.

— Ils disent que tu fais du bon boulot, répétai-je à Jack.

Il hochait légèrement la tête. Il vérifiait de nouveau son pouls.

Le sang rugissait à mes oreilles, mais j'entendais les vagues qui continuaient à se briser sur la plage, la respiration de Jack et les paroles que prononçait de temps à autre la personne des secours.

Et puis Ashley fut prise de convulsions, ses yeux s'ouvrirent et Jack s'anima. Il la poussa sur le côté et elle vomit, des larmes coulant tandis que son corps se contractait pour se vider d'eau de mer et de Dieu sait quoi d'autre. Sa toux était sèche et horrible, mais elle respirait.

Quand il fut sûr que c'était terminé, Jack la plaça doucement en position latérale de sécurité. Puis il s'assit, laissa tomber son menton contre sa poitrine et fondit en larmes.

Je raccrochai. D'après le téléphone de Jack, ça avait duré exactement deux minutes.

Tandis que l'ambulance arrivait, je me rendis compte pour la première fois que je tremblais de façon incontrôlée.

Je ne me souviens pas vraiment de ce qui s'est passé ensuite. Ashley et moi avons été conduites à l'hôpital. Je souffrais d'une légère hypothermie, Ashley de, euh, du nom que portent les séquelles quand on manque de se noyer. Jack resta sur place pour prévenir les autres. Cass m'apprit par la suite qu'il s'était mis à pleurer dès qu'il avait commencé à leur raconter ce qui s'était passé, et pendant quelques horribles secondes ils avaient cru que l'une d'entre nous était morte.

Quand je me réveillai, je ne me demandai pas où j'étais, comme dans les romans. Je sus tout de suite qu'il s'agissait d'un hôpital. Où aurais-je pu être sinon ? Malgré ça, j'avais l'impression de me retrouver dans une autre dimension où il faisait noir en plein jour. Les gens des cinq lits voisins de la chambre devaient tous dormir, mais la pièce était baignée d'une demi-lumière, et des bruits bizarres inidentifiables punctuaient le silence. Comme des vibrations et des « bip » très bas, accompagnés des traditionnels couinements de chaussures sur le sol en plastique brillant.

— Oh, bonjour. Tu es réveillée.

Une infirmière regardait un porte-bloc qui semblait attaché au pied de mon lit. Elle vint à côté de moi et me saisit le poignet pour vérifier mon pouls. Sa main était fraîche et sèche. Je ne voulais pas la lâcher.

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

Mais ma voix sortit dans un murmure rauque. Je m'éclaircis la gorge et essayai de nouveau.

— Un peu plus de trois heures du matin. (L'infirmière posa un bracelet sur mon bras et appuya sur le bouton d'un écran digital. Le bracelet gonfla, me pinçant le bras. Elle nota le résultat.) Ta tension artérielle est de dix/six. (Elle m'adressa un sourire rapide mais chaleureux.) C'est bien... Comment te sens-tu ?

— Euh, bien, je crois, dis-je en analysant mes sensations. Juste très fatiguée.

L'infirmière accrocha le bracelet au moniteur et hochait la tête.

— Rendors-toi. Tes parents sont là, tu les verras tout à l'heure.

Papa et Maman ? Je tentai de m'asseoir, mais l'infirmière me toucha l'épaule.

— Pas maintenant, Sarah. Rendors-toi. Ils seront toujours là quand tu te réveilleras.

Je me laissai retomber sur les draps. La chaleur du sommeil m'enveloppait comme si je prenais un bain. Je serrai les poings. Pas la meilleure des comparaisons.

— Où est mon amie ? grommelai-je.

— Regarde à ta droite.

Je tournai la tête juste assez pour voir qu’Ashley était dans le lit à côté, ses cheveux noirs étalés sur son oreiller, le drap montant et descendant alors qu’elle dormait.

— Me’ci, dis-je, trop fatiguée pour bouger mes lèvres.

L’infirmière tapota mon épaule.

— Avec plaisir.

Quand je m’éveillai à nouveau, le soleil brillait et il y avait du bruit. Entrouvrant les yeux, je tentai de regarder autour de moi sans me faire repérer. J’avais l’impression de dormir dans une vitrine. Les gens discutaient et j’entendais des couverts tinter. Petit déjeuner. Mon estomac gronda et je perçus un rire doux. Maman ! Me tournant vers le bruit, je vis ses genoux à côté de mon oreiller. Je me serrai contre eux et elle plaça sa main sur ma tête.

— Salut, Maman.

J’étais heureuse que mon visage soit caché. Je ne me faisais pas confiance pour ne pas fondre en larmes, ce qui, au vu des circonstances, aurait été honteusement mélodramatique.

— Bonjour, ma chérie.

La voix de Maman se cassa et je serrai ses genoux plus fort.

Je me tournai pour qu’elle puisse voir mon visage.

— Depuis combien de temps tu es là ?

— Eh bien, les visites sont autorisées depuis huit heures. (Elle regarda sa montre.) Et il est 8 h 42.

— Ils t’ont dit ce qui s’est passé ?

Une image d’Ashley en train de se noyer apparut devant mes yeux. Je déglutis et étirai les jambes, pliant mes orteils contre le coton raide du drap. Maman ne répondit pas et, quand je me tournai vers elle, elle pleurait, son poing contre sa bouche. Mon père avait un bras autour de sa taille – je ne l’avais pas vu avant – et ses yeux brillaient. Des mains invisibles m’enserrèrent la poitrine. Voir mon père pleurer mettait le monde sens dessus dessous. Comme quand il avait embouti la voiture de devant, une fois, et que le conducteur était descendu lui crier dessus. J’avais ressenti la même chose quand il avait été remis à sa place qu’en le voyant pleurer. C’était irréel. Je tordis mon drap.

— Désolée, Papa.

Maman renifla en quelque sorte, sa bouche se tordant entre un rire et les larmes. Je savais ce que ça faisait.

— Oh, Sarah, ne sois pas désolée. Nous sommes si... fiers de toi.

Mon père me prit la main.

— Nous pensions juste à ce qui aurait pu se passer.

Je gardai mes yeux sur le drap, jouant avec le tissu.

— N’y pensez plus, dis-je doucement.

— Oui, Sooz, tu as raison. (Mon père m’appelait Sooz, ne me demandez pas pourquoi.) Laissons juste une minute pour digérer ça. Nous irons mieux dans une seconde.

Je me mordis les lèvres. Ils avaient déjà eu toute cette fichue nuit pour le digérer, mais bref.

— Où est Dan ? demandai-je, pour avoir quelque chose à dire pendant que mes parents envisageaient ce qui aurait pu se passer si les choses avaient mal tourné.

— Il est resté chez Oscar la nuit dernière. Nous sommes venus avec la maman d’Ashley.

Imaginer mes parents et la mère d'Ashley dans une même voiture était bizarre, mais je ne m'attardai pas sur cette notion : je venais de me rendre compte que je n'avais même pas pensé à Ash. Je me retournai, toussant en m'étouffant à cause du mouvement brusque. Elle était redressée sur ses oreillers, mangeant un bol de céréales. Elle semblait grisâtre et fatiguée, mais plutôt en bon état, étant donné les circonstances.

— Alors, sauveuse, dit-elle sans quitter son petit déjeuner des yeux. C'est chouette de te voir ici.

Je souris de toutes mes dents. Voir quelqu'un se verser du lait et des céréales sur le menton ne m'avait jamais rendue si heureuse.

— Est-ce que ça va ?

Elle sourit.

— Oh, très bien. (Elle me regarda et gloussa, puis elle eut un hoquet et ses yeux se remplirent de larmes. Je me levai d'un bond, lui pris le bol des mains pour le poser sur la table de chevet et grimpai dans le lit avec elle. Nous couvrant toutes les deux du drap, je dis :) Tu as plutôt intérêt à porter une culotte sous cette chemise.

Ash essuya les larmes avec les doigts d'une main.

— Pourquoi ? Au cas où je déciderais de rayer « coucher avec une fille » de ma liste ?

— Tout à fait. Je suis peut-être une assez bonne amie pour te regarder te noyer, mais ma limite, c'est le sexe.

Ashley me serra fermement la main. Quelque chose avait changé. Comme si notre relation s'était rééquilibrée. Je n'étais pas encore sûre que ça soit pour le mieux.

— Bref, repris-je. Où est ta mère ?

— Partie faire des courses. Elle me soûlait.

— Tu savais qu'elle était venue avec mes parents ?

Je jetai un coup d'œil dans leur direction. Ils étaient toujours là, me regardant avec des demi-sourires. Pas si bizarre. Puis je leur lançai un sourire rapide et me tournai de nouveau vers Ashley. Elle écarquilla les yeux, mais parla à voix basse.

— Ouais. Apparemment, ils forment un « couple charmant ». (Elle fit des guillemets avec ses doigts, ce qui semblait un peu exagéré. Genre, *c'est un couple charmant.*) Je suppose qu'ils prennent ma mère pour une anorexique trop bronzée qui en rajoute, chuchota-t-elle pour qu'ils ne puissent pas entendre.

— Quoi ? Non ! protestai-je, mais pour être honnête, c'était probablement ce qu'ils pensaient.

Ils n'étaient effectivement pas amateurs de faux bronzage ou de faux ongles.

Ashley haussa les épaules.

— Ils auraient raison.

Je me tournai dans le lit. Ce n'était pas comme ça que j'avais imaginé cette conversation. Je suppose que j'avais secrètement espéré des remerciements larmoyants, une profonde gratitude de sa mère – peut-être même un journaliste intéressé par mon histoire. Une Ashley déprimée n'était pas au programme.

Je la contemplai pendant qu'elle coupait, avec les dents, des fourches de ses cheveux. Je voulais lui demander ce que ça faisait de penser que l'on va mourir, ou si elle avait eu des visions, ou si elle se rappelait avoir été secourue et le bouche-à-bouche, mais je ne pouvais pas. Quand vous voyez quelqu'un sans sourcils et avec une écharpe autour de la tête, vous ne vous approchez pas en disant :

« Alors, c'est ça d'avoir le cancer, hein ? » Je veux dire, je craignais de manquer de tact en abordant le sujet.

Alors finalement, j'optais pour l'ennuyeux mais efficace :

— Comment tu te sens ?

Elle sourit brièvement.

— Mal... Mais, tu sais... (elle agita les doigts devant elle pour l'effet dramatique)... vivante.

Plus tard ce jour-là, les autres vinrent nous rendre visite. Ashley avait passé la majeure partie de la matinée à dormir, alors que j'avais somnolé en feuilletant des magazines. Maman et Papa étaient partis trouver un hôtel et dormir un peu, même si les infirmières avaient dit que je serais libérée aujourd'hui. Je me sentis étrangement abattue quand ils quittèrent les lieux, mais j'étais trop fatiguée pour m'en inquiéter.

Bref, quand Ollie, Cass, Donna, Rich et Jack arrivèrent, ils nous trouvèrent assises dans nos lits, à manger des pâtes à la sauce tomate étrangement bonnes pour le déjeuner. Ils formèrent un cercle autour de nos lits, ce qui était bizarre, même si je suppose que c'est comme ça que l'on rend visite aux invalides. Ash m'avait rapidement regardée en haussant un sourcil quand ils étaient entrés. Genre : « Mmh, comment ça va se passer ? » Je savais ce qu'elle ressentait. Et ils semblèrent tous nerveux au départ, nous serrant dans leurs bras à tour de rôle.

Rich pleura un peu, c'était trop mignon, et même Donna, qui s'accrocha à Ashley un long moment, avait les yeux humides quand elle s'écarta.

— Bordel, tu ferais n'importe quoi pour attirer l'attention, lança-t-elle en chassant rapidement ses larmes du dos de la main.

Ash rit d'un air fatigué.

— Oui, j'envisage d'aller faire un tour à pied sur l'autoroute, la prochaine fois.

Puis Donna se jeta sur moi.

— Et bravo à TOI, Miss.

Je l'étreignis en retour, rougissante mais satisfaite. Qui ne l'aurait pas été ?

— Oui, tu es incroyable, ma puce, renchérit Cass en me souriant. On est tellement fiers de toi.

— Et Jack... lançai-je en tendant la main pour prendre la sienne. C'est lui le vrai sauveteur.

— Ne sois pas ridicule, dit-il doucement. Tu en as fait autant que moi.

Rich lança son bras autour des épaules de Jack.

— Tu es un héros, mec. Vous l'êtes tous les deux.

Je souris et me mordis la lèvre ; Jack se contenta de sourire en baissant les yeux.

— Bref, dit Cass en posant une boîte de Celebrations sur la table de chevet. On vous a acheté ça. Je voulais prendre une autre marque, mais Donna a mis son veto.

— Ouais, c'est vrai, dit Donna. Ceux-là étaient plus adaptés.

— Tous les chocolats me vont, dis-je en ouvrant la boîte et en la vidant sur mon lit. Servez-vous.

— Euh, ils sont aussi pour Ashley, bien entendu, ajouta Cass.

Je rougis.

— Oui, bien sûr. Ça ne te dérange pas qu'on les partage, si ?

Ashley haussa les épaules et hocha la tête, mais n'en prit pas.

Cass choisit un mini-Mars et s'assit au bout du lit d'Ashley.

— Alors, comment tu vas, ma puce, si ce n'est pas trop bête comme question ?

Ash se redressa légèrement et lissa le drap sur ses cuisses.

— Je suppose que je vais très bien, pour quelqu'un qui a failli y rester... On dirait que j'ai sommeil en permanence, mais à part ça... Ouais, ça va.

Cass regarda les autres, et Rich et Donna hochèrent la tête dans un encouragement.

— Est-ce que tu peux nous dire ce qui s'est passé ? ajouta-t-elle doucement.

Ah, maintenant je comprenais. Ils avaient sûrement eu une discussion pour savoir s'ils devaient poser la question ou non. Je ne les blâmais pas. Après tout, je n'avais pas osé demander, alors que j'étais là.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, sérieusement, dit Ashley. J'ai eu une crampe. Je n'en avais jamais eu, alors j'ai paniqué. C'est comme si quelque chose m'attaquait. (Elle secoua la tête à ce souvenir.) Je pensais que c'en était... fini de moi.

Elle écarquilla les yeux et secoua les doigts pour mimer la panique, mais elle semblait véritablement apeurée. La pauvre, elle avait vraiment vécu quelque chose de terrifiant. Je ne pouvais pas imaginer ce que ça faisait de se voir mourir.

— Heureusement que tu étais là, ma puce, dit Cass en se penchant pour me tapoter la jambe.

Je haussai les épaules.

— J'étais au bon endroit au bon moment. Je n'ai pas réfléchi, j'ai juste agi.

Je leur racontai toute l'histoire. C'était bon de pouvoir l'exprimer à haute voix. Je jure que je n'ai rien embelli, mais je vis Donna jeter un regard à Rich, comme si j'en faisais des tonnes. Je m'en fichais un peu. Elle était probablement jalouse. Elle adorait être au centre de l'attention.

Je regardai Ollie, qui était resté silencieux.

— Ça va, Ols ?

Il cligna les yeux et s'éclaircit la gorge.

— Oui, très bien. Je suis content que vous alliez bien.

Il tenta un sourire larmoyant. Oh, il était si doux. Qui aurait pu croire qu'Ollie puisse être émotif.

— Et toi, Jack, dis-je. Comment est-ce que tu as pu arriver à temps ? J'y ai beaucoup réfléchi, mais je n'ai pas trouvé la réponse.

Il baissa les épaules, les mains fourrées dans les poches de son jean.

— Je cherchais mon écharpe – je l'avais laissée quand on jouait au volley-ball. Puis j'ai reconnu ton sac et le manteau d'Ashley...

Sa voix se brisa.

— D'accord, répondis-je. Mon Dieu, j'ai cru que tu étais, genre, médium ou quelque chose comme ça. Mais, mince, heureusement que tu avais oublié ton écharpe... J'aurais pu sortir Ashley de l'eau, mais pas lui faire du bouche-à-bouche.

Ça faisait probablement partie du badge de secouriste que j'avais obtenu des années plus tôt, mais je ne m'en souvenais pas.

Jack haussa les épaules.

— Chacun de nous a fait ce qu'il avait à faire.

Il semblait vraiment gêné, comme s'il préférait que nous parlions d'autre chose. En toute honnêteté, j'aurais pu en discuter toute la journée. Peut-être que Jack ne s'en préoccupait pas vraiment parce qu'il était sportif – l'exercice physique était une grosse partie de sa vie, et il utilisait ses capacités de secouriste dès qu'il allait travailler à la piscine en tant que maître-nageur –, mais

cela devait être la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais faite. J'étais plus qu'heureuse d'en parler.

Comme nous faisons une pause dans une étrange gêne, une infirmière apparut pour nous dire, à Ash et moi, que le médecin arrivait. C'était le moment de partir pour nos amis.

— On reviendra vous voir demain, dit Cass. Prenez soin de vous.

— On ne peut rien faire d'autre ici, répondit Ashley. Mais merci. Vous aussi.

Une nouvelle tournée d'embrassades, et ils disparurent, laissant la chambre très vide et calme. Je me demandais où ils allaient, maintenant. L'auberge et la plage semblaient appartenir à un univers parallèle depuis que j'étais ici.

Je commençai à m'en ouvrir à Ashley, mais elle avait de nouveau fermé les paupières. Ça m'inquiétait de la voir comme ça. Bien sûr, elle aurait été en soins intensifs si les médecins avaient pensé qu'il y avait le moindre problème, mais quand même. Et si l'eau avait causé de terribles dommages à ses poumons et que personne ne s'en était rendu compte ? Alors que j'attendais le docteur, je regardai la poitrine d'Ashley se lever et s'abaisser, en essayant de ne pas penser à ce qui aurait pu arriver.

« Slt Joe. Rentrée de Devon + tôt. J'étais à l'hôpital : lgue histoire. Tt va bien. Hâte de te voir. xoxo »

« Merde, keski c passé ? J »

« Ash a eu 1 souci ds la mer & je l'ai sauvée. G eu 1 légère hypothermie, mais ça va maintenant. »

« T incroyable, bb ;) content ke tu ailles bien. »

« Moi oci ! À jeudi. Hâte de faire certaines choses... xoxo : p »

Nouveau statut Facebook

Sarah Millar : pense que nager l'hiver, c'est pas si cool.

Commentaires :

Cass Henderson : LOL, moi aussi ! Contente que tu ailles bien, supergirl !

« Hé, Sarah. T rentrée ? Devon n'é pas pareil ss toi ! xoxo »

« Oh, merci, Cass. Ds la voiture ac Ash & sa mère. A dort. Trop mignon, elle é tjs épuisée. »

« J'imagine. Elle était super calme à l'hôpital, mé je suppose ke c normal. Elle a eu de la chance de vous avoir, toi & Jack. »

« Hmm, pas sûr k'elle pense ça ! »

« Pkoi ? Kesk'elle a dit ? »

« Rien ! Même pas merci. Je n'attends rien, mé 1 petit qqchose serait sympa. »

« Bizar... Tkt pas pr ça, ma puce. Elle doit être ss le choc. laisse-lui le tps. »

« Je C, tu as raison. Keske vous faites ? »

« Donna & Rich sont au lit ac la gueule de bois ; Ollie, Jack & moi ds 1 café ac milk-shakes. »

« Oh NON.. jalouse. Je crois pas ke je rate des scones ! vous rentrez ap-demain ? »

« Oué, je t'aplrai. Prends soin de toi, ma puce. Amuse-toi bien ac Joe !!! »

« Carrément ! Suis trop impatiente. Profite du reste des vacs *snif*. »

« LOL »

« Hé McSarey, cmt tu vas ? T plans pr conkérir le monde avancement ? »

« Ah ah, très drôle, Ols ! Mé j'envisage de porter 1 culotte par-dessus d collants. Sexy, non ? »

« Non ? »

« Ah ah *tape Ollie derrière la tête* »

« *pleure com 1 fille* »

« Oué, c la leçon n° 2. J'espère ke tu profites de Devon malgré le vide ke g laissé. »

« Tu plaisantes ? On s'éclate trop ! Là je mange d scones ! D SCONES, JE TE JURE ! »

« OK, pas la peine d'insister ! Je v dormir là, mé pas du tt parce ke tu m'ennuies. non *ronfle* »

« Ah zut, mon estomac a xplosé. A + »

« A+ »

« Hé Jack, ça va ? Tu te sens bizar ? Moi oui. C irréel. »

« Slt, Sarah. Je C, fou & irréel. J'essaie de pas y penser. C bizar ici sans toi & Ash. Elle va bien ? »

« Oué, très bien. Elle dort ds la voiture. Prends soin de toi. on se voit o lycée. »

« Oui, à biento. Amuse-toi bien ac Joe. »

Dans les vingt-quatre heures, nous étions de retour à Brighton, et Devon était loin derrière nous, dans tous les sens du terme. C'était comme si c'était arrivé à d'autres personnes.

Le voyage de retour avait été calme. Je l'avais passé à envoyer des messages et à penser à Joe. Je m'imaginai ce que ça ferait de le revoir. Plus que deux jours. J'étais impatiente. Vraiment impatiente. Les quarante-huit heures suivantes furent remplies de pensées négatives. Et si un bus m'écrasait avant que je puisse le revoir ? Toute ma vie était centrée sur le moment où je prendrais le train pour Londres.

De retour à Brighton, nous avons déposé Ashley et sa mère chez elles, récupéré Daniel chez son ami puis étions rentrés à la maison, où tout était calme et frais ; Dan me regardait comme si j'étais un extraterrestre. Maman prépara des toasts au fromage et me fit manger dans mon lit avec un plateau, comme une malade. Je me sentais bien mais fatiguée. Je finis mon toast et me rendormis aussi sec.

Je me réveillai neuf heures plus tard pour voir de la pluie tomber à torrents avec un mal de tête dû à un trop-plein de sommeil. Je n'arrêtais pas de penser à l'hôpital. J'étais presque nostalgique de sa routine, des repas réguliers, et d'Ash et moi dans notre petite bulle. J'essayais de ne pas songer aux événements qui nous avaient menés là, même si « J'ai sauvé la vie de quelqu'un » me revenait souvent en tête. Ça me tordait l'estomac de peur et d'incrédulité et, pour être honnête, de fierté et d'excitation.

Ma chambre me rendait claustrophobe. Le médecin de l'hôpital avait dit à mes parents que je devais me reposer, ce qu'ils avaient pris pour une autorisation expresse de me garder au lit. Tout dans ma chambre m'ennuyait. Ma couette violette, les livres sur mes étagères retenus par des serre-livres en forme de S, les collages photos de mes amis et moi... Enfantin et ennuyeux. Même l'odeur de mon oreiller était terriblement familière. L'étrangeté de l'hôpital me manquait. Ça me manquait d'être une héroïne. Je fixai le plafond, la léthargie m'enveloppant comme un drap de ciment. Mon téléphone était sur ma poitrine, où je l'avais posé quand j'avais vu tout ce qui m'intéressait sur iPlayer. Je ne pouvais même pas avoir une super longue conversation avec Joe – ou reprendre le sexe au téléphone là où nous l'avions laissé –, puisqu'il était dans une sale phase en termes de communication. Je suppose qu'il n'avait aucune raison de me contacter : nous devons nous voir le lendemain.

Demain ! Défilant dans mes favoris, je cliquais sur son prénom, puis raccrochai immédiatement quand ma mère déboula. Enfin, elle ne déboula pas vraiment. Ma mère ne déboule pas. Mais, genre, à

quoi bon frapper si vous n'attendez pas la réponse ? Elle posa une pile de vêtements sur mon bureau.

— Voilà tes affaires de Devon, toutes lavées.

Super...

— Merci.

Elle resta là un moment, la main sur la hanche, me regardant. Je la fixai aussi. Elle croisa les bras.

— Comment est-ce que tu te sens ?

— Oh, tu sais, soufflai-je dans un sourire pincé. Je vais toujours très bien et je suis toujours enfermée ici.

Maman s'assit au bord du lit et me caressa les cheveux. J'essayai de ne pas m'écarter.

— Tu as vécu une expérience traumatisante, dit-elle. Ton corps a besoin de temps pour se remettre.

— Oui, oui.

J'avais entendu ça à peu près deux cents fois auparavant.

— Encore deux jours à te reposer, ma chérie. Tu peux regarder la télé dans ta chambre, si tu veux.

Elle entreprit de ranger mes affaires.

— Merci, mais je commence à me lasser des programmes... (Elle plaça attentivement une pile symétriquement pliée de culottes dans mon tiroir.) Maman, laisse. Je vais m'en occuper...

Mais je ne l'aurais pas fait. La regarder me fatiguait déjà.

— De toute façon, j'ai presque dix-huit ans, me plaignis-je en revenant au sujet de l'incarcération. Je crois être assez grande pour dire si je suis malade ou non.

Elle commença alors à mettre de l'ordre sur mon bureau. C'était énervant à s'arracher les cheveux. Elle s'arrêta alors qu'elle dépoussiérait ma lampe avec un mouchoir.

— Bien entendu, on ne peut pas te garder ici, Sarah, mais tu n'es pas encore une adulte. Que tu sois d'accord ou non, nous savons encore ce qui est le mieux pour toi... (Elle leva la main et parla par-dessus ma réplique irritée.) En ce qui concerne ta santé, en tout cas.

Je me laissai retomber sur mon lit. J'étais trop obéissante pour mon bien. Puis je me redressai trop rapidement, me faisant tourner la tête.

— Je ne peux pas rester au lit deux jours de plus ! Je vais à Londres demain.

Maman répondit sans cesser de s'affairer :

— Pas cette fois, non. Les filles comprendront.

Je me mis à pleurer. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Maman me dévisagea, surprise, puis vint s'asseoir au bord du lit.

— Ma chérie, tu as subi un choc terrible. C'est normal que tu sois émotive.

Elle posa sa main sur mon front et je tendis les bras pour qu'elle me serre contre elle. Je voulais lui dire que tout allait bien se passer.

— Ce n'est pas le choc, hoquetai-je contre son épaule.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? demanda-t-elle doucement.

Je fis une pause, reniflant son odeur maternelle familière et imaginant l'inquiétude sur son visage. C'était impossible, je ne pouvais pas lui parler de Joe. La perspective de toutes les questions qui suivraient, quand ils se seraient faits à l'idée, les plaisanteries enthousiastes ambiance « nous sommes si ouverts »... J'aurais été humiliée à mort.

— Je voudrais juste que tout revienne à la normale... Avec mes amis. C'est prévu depuis des semaines.

Je fis un gros effort pour garder une voix calme – devenir hystérique n'arrangerait pas mes affaires –, mais le simple fait d'envisager de ne pas voir Joe ! Je n'étais pas loin de gémir de panique.

Maman se dégagea de mon étreinte et afficha une expression pragmatique.

— Il n'y a aucune raison de s'énerver. Remettez ça au week-end.

— Impossible, grondai-je. Donna est avec sa mère et Cass voit Adam.

— Eh bien, désolée, ma chérie. Ils devront y aller sans toi, cette fois.

Je pris une inspiration et lissai le tissu de mon bas de pyjama. Parlant à voix basse, je dis :

— Écoute, je vais bien. Le médecin ne m'aurait pas laissée rentrer s'il pensait le contraire. On ne prévoit pas de faire de l'exercice. On va juste faire un peu de shopping, dormir chez la cousine de Donna puis rentrer.

— Tu dormirais là-bas ! s'écria Maman, sa voix montant dans les aigus.

— Oui, je viens de te le dire, répondis-je entre mes dents.

Elle marcha jusqu'à la porte, se préparant à avoir le dernier mot :

— Je suis désolée, Sarah, mais tu restes ici. Crois-nous, c'est la meilleure chose à faire. Il faut savoir choisir entre rater une sortie et rater tout un tas d'autres choses parce que tu n'auras pas pris le temps de te remettre.

Et elle partit, fermant la porte avec un « clic » très doux pour montrer combien elle était calme, composée et raisonnable.

Je pleurai de nouveau. Je devais voir Joe. Je le devais. Je ne pouvais pas croire que ces vacances, malgré tout leur potentiel, devenaient si pourries.

Après cinq minutes de pleurs incontrôlés, je me mouchai et restai étendue, énervée et fatiguée, considérant mes choix. Et puis, presque immédiatement, pensai « Et merde » et appelai Joe. Je me préparais à laisser un message sur son répondeur quand, pour changer, il répondit.

— Sarah.

Sa voix prononçant mon prénom était la chose la plus sexy que j'aie jamais entendue.

— Joe. Comment ça va ?

Je pris conscience que je léchais mon téléphone sans le vouloir, ce qui était non seulement extrêmement bizarre, mais sûrement très peu hygiénique. Je m'arrêtai, notamment parce que je ne voulais que Joe se demande ce qu'étaient ces bruits humides.

— Ouais, très bien, merci bébé. Ça marche toujours pour jeudi ? (Il baissa la voix.) Je prévois de te garder nue quarante-huit heures d'affilée.

Je fermai les yeux avec envie et déception. Sûrement le mélange le plus malheureux de toute l'histoire du monde.

— Je suis tellement désolée, Joe, je ne peux pas venir... Le médecin a dit que je devais rester au lit jusqu'à vendredi.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne. Je me mordis la lèvre.

— J'arrive.

Je déglutis.

— Pardon ?

— J'ai dit que je venais te voir. (J'entendais le sourire dans sa voix.) Pas de problème, bébé.

De déprimée à folle de joie en dix secondes. Je voulais danser dans un rai de lumière, mes cheveux brillants se soulevant dans de délicieux effluves.

— Oh oui ! Ouah ! Ça serait génial ! m'extasiai-je, zappant tous les conseils de mes amis disant qu'il valait mieux rester cool.

— Super. Je t'envoierai un message depuis le train... Juste une chose : à quel point es-tu malade, Sarah j'aime-pas-la-bière ?

Je souris.

— Ne t'inquiète pas. J'ai sans doute besoin d'un peu d'exercice... Je resterai au lit, pas vrai ?

— Et par terre, sur ton bureau, contre le mur...

Après avoir raccroché et être restée allongée un moment dans un tourbillon de désir débridé, la réalité de mon petit scénario à la *Roméo et Juliette* commença à surgir dans ma tête. C'est-à-dire : qu'est-ce que j'allais raconter à mes parents ? Comment expliquer que Joe vienne me voir ? Oui, le Joe d'Espagne – je ne vous ai pas dit qu'on est ensemble ? Oups, j'ai dû oublier. Oh, et au fait, nous serons enfermés tous les deux dans ma chambre. Peu importe ce que je trouvais, ça ne se terminait jamais bien. Alors que je me demandais s'il y aurait un moyen de les persuader de faire sortir Daniel ce soir, Maman passa la tête à la porte.

— Nous ne rentrerons pas tard, ma chérie. Il y a des spaghettis pour toi et Dan dans la cuisine. Vous devez juste les passer quelques minutes au four à micro-ondes.

Je m'assis.

— Attends, vous allez où ?

Maman entra dans la chambre. Elle portait son gilet décoré de perles et du gloss.

— Au théâtre avec Steph et Mark. Je te l'ai dit hier soir... (Son front se plissa.) Nous pouvons annuler si tu veux.

— Non ! Non, non, non ! dis-je précipitamment. Je me rappelle maintenant. Amusez-vous bien !

Je souris de toutes mes dents.

Maman hésita.

— Tu es sûre ?

Je hochai la tête frénétiquement comme une de ces figurines en forme de chien. Elle s'arrêta un moment et mon cœur avec elle, puis elle me fit un petit signe de main et disparut. Voilà ce que j'appelais un résultat. J'attendis jusqu'à ce que j'entende la porte d'entrée se fermer, puis courus au rez-de-chaussée trouver Dan. C'était bon d'utiliser mes jambes à nouveau. Il jouait à sa Xbox dans le salon, son activité habituelle quand il ne faisait pas semblant de faire des recherches sur Google.

— Ça va, Dan ? demandai-je.

Il ne répondit pas. Je réprimai l'envie de lui coller une gifle et frissonnai en découvrant les mèches grasses à l'arrière de sa tête. Quelqu'un devait donner des leçons à ce gamin sur la façon de se laver. La puberté montrait vraiment son mauvais côté. Beurk, cette idée me donnait envie de vomir. Décidant de patienter, je vins m'asseoir à côté de lui dans le canapé. Après quelques minutes, il y eut une énorme explosion et des membres volèrent dans tous les sens. Game over. Il se tourna vers moi.

— Quoi ?

Je souris.

— Rien. Je m'ennuyais toute seule en haut.

Il grogna.

— Maman et Papa disent que je dois te laisser le temps de te remettre de ton traumatisme.

— Ils ont dit ça ?

Je tirai mes jambes sous moi.

Les secondes passèrent.

— Est-ce que ça faisait peur... d'être dans la mer ? demanda-t-il en ressemblant de nouveau à un petit garçon.

— Pas sur le moment. Après coup, oui.

Il regarda la manette dans ses mains.

— Cool... Je suis content que tu ailles bien.

Je souris, surprise. Choquée, même.

— Merci, Dan. Je suis contente d'aller bien, moi aussi... (Je me tournai pour lui faire face.) En fait, j'ai une faveur à te demander.

Il semblait perplexe.

— Quoi ?

— Tu promets de ne pas en parler aux parents ?

Ça y était, j'avais toute son attention.

— C'est promis.

— Dan, c'est vraiment important. Je dois pouvoir te faire confiance sur ce coup-là.

Je lui lançai un regard sérieux, et il fronça les sourcils de façon irritante.

— J'ai promis.

— Bon, OK. Alors, voilà... (Comment lui expliquer ?) Le fait est que quelqu'un va venir me voir, ce soir. Et j'ai vraiment besoin que tu restes en bas tout le temps où il sera là. (Je regardai la manette dans ses mains.) Je t'achèterai un nouveau jeu pour ta Xbox si tu le fais.

— « Il » ? C'est ton petit copain ? Tu veux que je reste en bas pour pouvoir baiser avec lui dans ta chambre, pas vrai ?

Je marquai une pause.

— Oui.

Il relança son jeu.

— OK, pas de souci.

Euh, ça avait été plus facile que je le pensais.

— Mais si tu veux que je me taise, achète-moi deux nouveaux jeux.

Ses yeux étaient rivés sur l'écran.

— On était d'accord pour un nouveau jeu.

Petit con.

Il haussa les épaules.

— C'est à prendre ou à laisser.

Je soupirai.

— Très bien, mais si tu viens alors que Joe est là, je dirai aux parents que tu as fumé.

— OK, OK, j'ai dit que je te laisserai tranquille, pas vrai ? (Il prit un air dégoûté.) De toute façon, je ne veux pas le voir. Il doit être moche ou fou – ou les deux – pour vouloir baiser avec toi.

— Genre, petit con.

— Salope.

— Bref, il sera là bientôt, alors...

— Je reste là. Je sais.

Il fit une grimace, mais je ne réagis pas. Mission accomplie ! Que l'opération *Roméo et Juliette* commence.

Je courais à l'étage me faire couler un bain, pensant qu'il devait être dans le train à présent, quand il appela.

— Hé, sexy boy, ronronnai-je.

Hé, il avait commencé. En parlant de nudité et de faire des choses sur mon bureau.

— Bébé, je suis vraiment désolé. Finalement, je ne peux pas venir.

Il semblait abattu. Mais pas autant que moi.

— Pourquoi ?

Je n'essayai même pas de cacher ma déception.

— Mon patron vient de m'appeler. Quelqu'un est malade et ils ont besoin de moi pour le remplacer... Je ne peux pas refuser.

Ça semblait inévitable. Bien sûr que nous ne nous verrions pas. Ça n'avait jamais marché pour nous. Et maintenant, je devais passer l'après-midi avec mon irritant petit frère, Monsieur Curieux en personne. Est-ce que les choses pouvaient être pires ?

Je retournai en bas pour annoncer la bonne nouvelle à Dan.

— Ça ne sera qu'un jeu Xbox, alors, annonça-t-il sans quitter l'écran des yeux.

— Quoi ? Pas question ! Je ne t'achèterai que dalle !

Je faillis en rire. Petit arnaqueur !

Il haussa les épaules.

— Je dirai aux parents que tu as fait venir un garçon ici ce soir, alors.

Je plissai les yeux.

— Ils ne te croiront pas.

— Pourquoi je mentirais ?

Quand est-ce que mon petit frère était devenu un con pareil ? Je me laissai tomber dans le canapé à côté de lui. Ça devenait le pire jour de ma vie.

— Dis-leur ce que tu veux, je m'en fiche complètement, soupirai-je.

— Qui est Joe, au fait ? demanda Dan en mettant le jeu sur pause.

Je soupirai avec mécontentement.

— Je l'ai rencontré en Espagne.

Dan grimaça.

— Quoi, ce petit bourge tout maigre ? (Je hochai la tête.) Tu couches avec lui ? (Il rit.) C'est comme si Baloo baisait avec Mowgli.

Je fis une grimace de dégoût.

— D'abord, c'est dégueulasse. Ensuite, arrête de dire « baiser ». Pour finir, je ne suis pas grosse...

— Pas beaucoup.

Je ne relevai pas. Un de ses petits cons de copains lui avait visiblement expliqué que le meilleur moyen d'énerver une grande sœur était de lui dire qu'elle était grosse. Eh bien, ça ne marcherait pas avec moi. Mon Dieu, j'avais déjà assez de complexes. Il devrait les trouver tout seul. Je me frottai les yeux de la main. Je ne pouvais pas croire que je ne verrais pas Joe UNE FOIS DE PLUS.

— Oh, ton Joe chéri te manque ? chantonna Dan.

Je lui collai une claque.

— Tais-toi, débile.

— Aïe ! Je vais le dire à Maman.

Il se frotta la joue.

— Dis-lui ce que tu veux, rétorquai-je. (Déprime, déprime. Je soupirai fort.) Tu comprendras un jour, si jamais tu deviens un être humain attirant.

— Pour tout te dire, j'ai déjà embrassé trois filles, renifla-t-il. Avec la langue. Et l'une d'elles m'a laissé toucher ses seins.

Beurk.

— Eh bien, j'espère qu'elle les a lavés après, répliquai-je d'un ton las.

Ça ne me remontait pas le moral, mais c'était toujours mieux que de déprimer dans ma chambre. Sa vue me rendait malade. Je restais assise misérablement alors que la musique abrutissante, les bruitages et les explosions du jeu de Dan emplissaient la pièce. Puis mon téléphone sonna de nouveau. Joe.

Je me levai et sortis de la pièce. Dan était si occupé à tuer des Allemands qu'il ne le remarqua sûrement pas. Je répondis.

— Hé.

— Bébé, je viens de penser à quelque chose. Pourquoi tu ne viendrais pas ce week-end à la place ? Je travaille samedi soir, mais tu peux t'occuper quelques heures, non ?

— Oui, carrément, bien sûr, répondis-je rapidement, mon moral remontant soudainement. C'est mieux, en ce qui me concerne, pour tout te dire. Je prendrai le train samedi matin, comme la dernière fois.

— C'est cool, bébé. Génial. À samedi, alors ?

— Ouais, je t'envierai un message depuis le train.

Mais il avait raccroché.

Je réfléchis avec indulgence à l'incapacité des garçons à communiquer par téléphone, mais mes pensées se tournèrent rapidement vers ce week-end. Avoir deux jours pour me préparer signifiait que je pouvais me raser les jambes et prendre le temps de décider quoi mettre – peut-être commander de nouveaux sous-vêtements en ligne. Non, c'était définitivement une bonne chose que Joe ne puisse pas venir aujourd'hui. Est-ce que Maman elle-même n'avait pas suggéré que j'aille à Londres ce week-end ? Je souris en voyant une photo de moi en salopette, quand j'avais cinq ans, accrochée au mur en bas de l'escalier depuis aussi longtemps que je m'en souviens. Il était temps que la roue tourne.

Revoir Joe était aussi fantastique que je l'avais imaginé. C'était comme si nous n'avions jamais été séparés. Il ne vint pas me chercher à la gare cette fois. Je lui avais dit de ne pas le faire. Je ne voulais pas qu'il pense que j'étais une provinciale effrayée par Londres. (Non pas qu'il vienne de la banlieue. Il venait d'une ville du Surrey dont je n'avais jamais entendu parler, mais bon : le Surrey ? Pas vraiment la jungle urbaine.) Je pris le métro jusque chez lui sans problème, et environ quatre-vingt-quatorze secondes après mon arrivée, nous roulions, nus, sur le sol de sa chambre. C'était génial : du sexe suant, féroce et me tirant des gémissements. Je me sentais complètement et simplement libre. C'était comme si j'étais débarrassée de moi-même. Je n'étais plus Sarah : virginale, féministe, naïve mais gentille. J'étais des sensations, des sons, sa peau contre ma peau. Je me fichais que mon visage soit rouge et chiffonné, parce que celui de Joe l'était aussi. Il n'y avait plus que nous deux. Mes amis, mes parents, mon frère... ils étaient une part de ma vie à laquelle je

pouvais penser avec indulgence – c’était bon de les avoir. Mais ils ne venaient qu’en bonus. Tout n’était que nous : Joe et moi.

Tout ceci me trotta dans la tête alors que nous étions allongés sur le sol, le duvet de Joe étendu sur nous. Il me chatouilla le front du bout des doigts.

— À quoi tu penses ?

Pas ma question préférée. Je ne voulais jamais donner une réponse sincère, parce que je pensais généralement à quelque chose de stupide comme : *Est-ce que mes jambes ressembleraient à des baguettes dans un sarouel ?* ou *Et si mes rêves étaient vrais et que la vraie vie était en fait un rêve ?*

Je soupirai de bonheur et me serrai contre lui.

— Rien, vraiment. Juste à combien c’est agréable.

Ce qui était finalement une version condensée de la vérité.

Il m’embrassa sur le crâne.

— Tu es adorable.

Je fermai les yeux. Tout allait bien se passer entre nous. Comment pourrait-il en être autrement ?

Quand je me réveillai, il faisait noir dehors et j’étais toute raide d’avoir dormi sur le sol. Je nous traînai sur le lit, le duvet et moi. J’avais l’impression d’être dans l’endroit le plus confortable et chaud du monde. Quelqu’un tira la chasse et Joe revint, habillé et les cheveux mouillés de la douche. Il s’assit au bord du lit et me prit la main. En voyant son expression, mon estomac se retourna.

— Je suis tellement désolé, bébé, mais au travail, ils m’ont demandé de bosser toute la journée demain, en plus de ce soir. (Il serra mes doigts.) Tu sais que je ne peux pas refuser.

Je souris bravement. Je ne serais pas lourde.

— C’est bon. Je vais attendre ton retour ce soir, puis partir en même temps que toi demain matin.

Il passa sa main sur ma gorge et sur le haut de ma poitrine.

— Honnêtement, ça serait mieux que tu partes aujourd’hui. Je ne serai pas rentré avant minuit et j’aurai juste envie de dormir. (Il passa sa main sous le duvet pour prendre un de mes seins en coupe, puis baissa la voix.) Tu as une mauvaise influence.

Je savais quand on me parlait avec condescendance, mais je n’étais pas fâchée. Juste triste. Le souvenir de l’expression de Mimi à la fête flotta au-dessus de ma tête, comme une pancarte m’incitant à rester cool. Peut-être que c’était ainsi que certaines relations fonctionnaient ? Cass et Adam n’étaient pas comme ça, mais qui voudrait leur ressembler ?

Je passai ma main dans le jean de Joe et embrassai son épaule.

— Peut-être qu’on pourrait le refaire une fois avant que tu partes ?

Il rejeta ma main en m’attrapant par le poignet et se leva, presque en colère.

— Allez, bébé, je dois y aller. (Il m’embrassa sur la tempe.) Je t’appelle bientôt, OK ? Prends ton temps avant de partir. Il y a du pain pour goûter, je crois.

— Ça marche. Salut, alors, dis-je, sombrement, à son dos.

Je n’avais même pas eu le temps de lui demander pourquoi il était allé raconter mes secrets à Mimi, et pourtant, je désirais vraiment avoir cette explication. Je contemplai le vide jusqu’à ce que j’entende la porte d’entrée se fermer puis, nue et seule dans cette maison déserte située dans une ville de plusieurs millions de personnes, je me mis à pleurer. Je sortis du lit, enfilai mes vêtements sans

me laver et quittai les lieux. Je voulais me trouver loin d'ici, loin de Londres. Je reniflais toujours alors que je marchais de chez Joe à la gare. Gardant l'œil ouvert pour guetter d'éventuels voleurs de téléphone, je fis défiler mes favoris. Ashley, Cass, Donna... Je ne voulais pas parler aux filles. Jack ? Il allait paniquer. Rich, c'était hors de question – il avait assez de problèmes comme ça. Mon pouce s'arrêta au-dessus du nom d'Ollie. Il était drôle et il ne portait pas de jugements. Je l'appelai et il répondit presque immédiatement.

— McSarey, tu ne devrais pas être en train de faire des choses pas très catholiques avec Joe ?

J'essayai de rire, mais ça sortit un peu étranglé.

— Attends... ça va, beauté ?

Oh, l'adorable, adorable Ollie. Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas s'aimer à la place ? Je m'éclaircis la gorge et me forçai à adopter un air joyeux, même si je devais paraître tendue et au bord de l'hystérie.

— Ouais, super. Je pars de chez Joe pour rejoindre la gare, justement. (Je marquai une pause. Pourquoi avais-je appelé ? Je ne l'avais jamais appelé pour discuter, avant. Ce n'était pas ce qu'on faisait avec les garçons. Je déglutis.) Bref. Euh... Je me demandais ce que tu faisais demain.

J'entendis des crissements dans le micro suivis de craquements humides. Ollie mangeant des chips en direct. Super.

— Pas grand-chose, répondit-il en enfournant une nouvelle poignée. Je pensais faire la grasse mat', regarder la télé... Pourquoi ?

Bonne question.

— Eh bien, euh... Je me disais qu'on pourrait tous se retrouver pour faire une sorte d'événement « post-Devon ». Avant de retourner au lycée. Un truc dans le genre.

Bien joué, Sarah. Très clair.

— OK, j'y serai. Et les autres ?

— Je ne sais pas. Tu es le premier que j'appelle, pour tout dire.

Je laissai ma tête tomber en arrière et la secouai désespérément face aux lourds nuages de cette fin d'automne.

— Oh, McSarey, je ne savais pas que je comptais autant.

Je reniflai.

— Ouais, bien sûr. Écoute, je t'enverrai un message dès que j'en sais plus, OK ?

J'avais atteint la gare. L'affichage m'annonçait qu'un train allait partir dans deux minutes. Soudain, être dans celui-ci était la chose la plus importante au monde. Je sautais sur place, comme si cela pouvait forcer Ollie à accélérer.

— Cool, dit-il. Tu es sûre que ça va, beauté ?

Mes yeux se remplirent de larmes. Sacré Ollie qui était si gentil.

— Ouais, non, bien. Carrément. On se voit demain.

Je fourrai mon téléphone dans la poche de mon sac à dos qui lui était dévolue, m'essuyai les yeux de la manche et dévalai l'escalier vers le quai. Je sautai dans le train alors que les portes se fermaient, et trouvai un siège vide où je m'effondrai. Joe devait être au travail maintenant, souriant à des inconnus, discutant avec ses collègues derrière le bar. J'aurais tellement aimé être avec lui que c'en était douloureux.

— Ouais ?

— Ollie disait qu'il allait organiser une soirée feu de camp chez lui samedi prochain. Ashley me fixait avec des paupières lourdes. Visiblement, elle m'en voulait un peu.

— Oh, OK. Bonne idée, dis-je en croisant son regard.

Elle ne cilla pas, et je baissai la tête, le visage rougissant. Qu'est-ce qui venait de se passer ? Est-ce qu'on s'était disputées ?

— Euh, ouais, répondit Ollie, son regard passant d'Ashley à moi. La maison sera vide, alors...

Il tendit les mains et sourit.

— Est-ce que Joe peut venir ?

Avoir un événement auquel inviter Joe était peut-être juste ce dont j'avais besoin pour l'obliger à me rejoindre. J'aurais juré qu'Ashley, Donna et Cass levèrent les yeux au ciel en se regardant, mais elles pouvaient aller se faire voir. Elles étaient simplement... Eh bien, en fait, je ne savais pas quel était leur problème. Peu importe. Elles pouvaient quand même aller se faire voir.

Ollie haussa les épaules.

— Plus on est de fous, plus on rit.

Je lui souris de toutes mes dents.

— Merci, Ols.

Quand les autres recommencèrent à discuter entre eux, je retournai à mon téléphone et envoyai un message à Joe.

« Dis, soirée feu de camp ici samedi 5 nov. Je t'ajoute à la liste d'invités ? xoxo »

Quand je levai les yeux, Cass et Donna enfilaient leurs manteaux, et Ashley laçait ses chaussures.

— Vous partez ? demandai-je, ne voulant tout à coup pas qu'elles s'en aillent.

Pas comme ça, en tout cas, pas sans moi.

— Ouais, on a pensé qu'on pourrait aller au ciné pour la séance du début d'après-midi, répondit Donna, les yeux baissés alors qu'elle attachait sa veste.

— Oh... OK.

Je ne savais pas pourquoi je n'arrivais pas à leur proposer de les accompagner. Normalement, je l'aurais fait, mais quelque chose dans leur air fuyant me laissait penser qu'il n'en était pas question. Cass me demanda si je voulais venir, mais je crus voir Ashley lui jeter un regard noir. D'abord Joe, puis mes amis. Ça devenait très ennuyeux d'être mise de côté en permanence.

Après leur départ, je clignai rapidement les yeux, bus quelques gorgées de thé et m'éclaircis la gorge tout en me grattant les sourcils. Et voilà : les larmes disparurent. Je me levai.

— Bon, je vais y aller, moi aussi. J'ai une traduction à faire.

J'étirai ma bouche en un semblant de sourire et, sans regarder un seul garçon, je me faufilai entre les tables pour sortir.

— Ça va, ma chérie ? (C'était le premier jour de lycée après les vacances et Ashley venait de s'asseoir à côté de moi à notre table habituelle de maths, avant d'ouvrir une canette de Coca light.) J'ai l'impression que ça fait des années qu'on n'est pas venues là.

C'était vrai. Je n'arrivais pas à croire que notre cher événement en mer s'était déroulé moins d'une semaine plus tôt. Je lui souris, heureuse que les choses soient rentrées dans l'ordre. Tout le

monde avait le droit d'avoir ses humeurs de temps à autre. Ça ne signifiait pas pour autant qu'il fallait les détester pour toujours.

Ash me tendit sa boisson, que je refusai en secouant la tête.

— Comment était le film ?

— Nul. Tu n'as rien manqué.

Je me demandais si j'avais le droit de parler de Devon et décidai de prendre ce risque. Je me sentais forte après avoir survécu à l'étrangeté de la veille.

— Alors est-ce que tu vas, genre, mieux, maintenant ?

Elle se balançait sur sa chaise, un pied posé contre la table. Il y avait un autocollant collé à la semelle de sa chaussure. C'était le dessin d'un crocodile souriant avec « Je fais attention à mes dents » écrit au-dessus.

— Ouais, non, carrément. Je dois retourner chez le docteur demain pour des examens, mais... ouais, ça va. (Elle marqua une pause.) Écoute, je ne t'ai pas encore remerciée pour... ce que tu as fait. Tu sais que je te suis vraiment reconnaissante, pas vrai ? (Elle me sourit, presque timidement. C'était agréable de l'entendre, mais avant que je puisse répondre, elle regarda vers la porte et dit :) Ouah, quelqu'un est en forme.

Non seulement notre tuteur était à l'heure, mais en plus il se précipita vers notre bureau, tira une chaise et s'assit dessus à l'envers, les jambes de chaque côté du dossier. Je souris et croisai le regard d'Ashley. Ce mec est vraiment un idiot.

— Alors, tu as eu des vacances dramatiques, hein ? dit-il à Ash.

— Ouais, je suppose qu'on peut dire ça.

— Bon, tu vas te reposer cette semaine, OK ? Pas d'exercice.

Il sourit, peut-être avec un air pervers.

Ash haussa un sourcil.

— OK. Merci, Paul.

— Tous tes professeurs sont au courant de ta... situation, alors ne t'inquiète pas si tu ne veux pas participer en cours pendant une semaine et quelques, le temps que tu te remettes de tes émotions.

Et là-dessus, il lui adressa un magnifique clin d'œil bidon et fit claquer sa langue, avant de quitter la pièce. Il n'avait plus que cinq minutes pour faire l'appel, mais peu importe. Trop overbooké.

Ash le regarda partir.

— Est-ce qu'il croit que je me suis fait avorter dans une ruelle ? railla-t-elle en secouant la tête. (Elle avait adopté son sourire en coin.) Ta « situation » ? Mince.

— Il est débile, acquiesçai-je.

— Je ne veux pas en faire tout un plat, ajouta Ash sérieusement. Honnêtement, je veux juste oublier ce qui s'est passé. Avancer, tu vois ?

— Ouais, bien sûr, répondis-je, même si une partie de moi (cette partie honteuse qui avait espéré voir des journalistes se masser autour de mon lit d'hôpital) se sentait étrangement blessée.

Je m'installai près du terrain de sport, seule, pour le déjeuner. Je voulais appeler Joe et surveiller mon téléphone tranquillement. Il n'avait pas répondu – normal –, alors j'écrivis :

« Ollie veut une liste déf pr le 5 ? Tu viens ? Il y aura de super filles (genre moi). »

J'espionnai de nouveau le Facebook de Mimi en mangeant mon sandwich. Son statut était un truc ennuyeux disant que son téléphone ne marchait plus. J'allais regarder le site de la fac de Joe quand je reçus une réponse :

« Ça a l'air cool. Ça devrait lfaire, mé je doi vérifier. »

Je couinai doucement et, après avoir fourré les restes de mon sandwich dans les buissons qui entouraient le terrain, courus vers la cantine.

— Où est-ce que tu étais ? demanda Cass en enlevant son sac de la chaise qu'ils m'avaient gardée.

— Je devais faire des recherches... Où est Ollie ?

— Aux toilettes.

— Ah bon, je voulais lui dire que Joe vient à la fête. (J'ôtai l'opercule du yaourt que je venais d'acheter et le reniflai.) Il n'a pas une odeur bizarre ?

Je le tendis au-dessus de la table.

Donna me l'arracha et fourra son nez dans le pot.

— Il est bon.

Elle me le rendit, mais je le poussai sur le côté. Le lait et les yaourts doivent être en excellent état pour que je puisse les avaler. Sinon autant boire des glaires rances.

— Ouais, Joe est vraiment enthousiaste, continuai-je. Vous allez vraiment l'adorer. Il est hyper gentil et, genre, spirituel, vous voyez ? Hein, Ash. Mon Dieu, je n'arrive pas à croire que tu sois la seule à l'avoir rencontré.

Ashley haussa les épaules.

— Ouais, enfin, je ne lui ai pas vraiment parlé.

Je me redressai sur mon siège.

— Oh, mon Dieu, c'était teeeeeeeellement drôle. On allait chez lui en métro, samedi, et il faisait semblant de se gratter la joue tout en me faisant un doigt d'honneur, vous voyez ? J'ai failli me pisser dessus. Les autres gens dans la rame ont dû penser que j'étais folle.

Je gloussai, mais personne ne se joignit à moi. Cass, Jack et Rick sourirent pour m'encourager, comme s'ils attendaient une chute, mais Ash et Donna restaient inexpressives.

— Je suppose qu'il fallait être là, Sar, commenta Ash. (Elle hocha la tête en direction de mon yaourt dégoûtant.) Tu vas manger ça ?

Je le poussai dans sa direction. Je m'éclaircis la gorge et me passai la main dans les cheveux l'air de rien. Elle avait raison : c'était une histoire pourrie. Et un mensonge. Je voulais juste leur raconter une anecdote sans sexe ni déception. Joe et moi ne nous voyions pas assez, mais ça changerait dans quelque temps. Je me levai.

— Bref, je vais me chercher un Twix. Quelqu'un veut quelque chose ?

J'essayais de prendre des inspirations revigorantes en faisant la queue. Je détestais ça. C'était comme si tout ce que je faisais et disais était gardé en mémoire par les autres et ajouté à une liste de crimes que je commettais sans le vouloir. Je me tapotai les dents du bout des ongles. Parler seule à seule avec Cass pourrait m'aider. Elle comprenait ce que ça faisait d'avoir un petit ami. J'allais lui proposer de faire du shopping après le lycée, décidai-je. J'étais fauchée après Devon, mais elle achetait toujours quelque chose (ses parents lui donnaient, genre, plus de cent livres par mois pour les vêtements), et je pouvais parler pendant qu'elle était distraite.

Me sentant légèrement mieux, je retournai à la table. Ollie était là et tout le monde se demandait s'il y avait un moyen de faire un feu de camp dans son jardin sans que ses parents le sachent. Ça, je pouvais aider. Ma grand-mère et mon grand-père en faisaient tout le temps.

— Tu enlèves juste des carrés d'herbe et de terre, puis tu les remets quand tu as terminé, dis-je la bouche pleine de Twix. C'est facile.

Ollie se pencha sur la table, prit mon visage entre ses mains et m'embrassa le front.

— C'est tout ce que je demandais, les mecs. Un peu de pragmatisme. (Il me sourit.) Bien joué, beauté.

Le cours suivant était celui d'histoire de l'art et Andrea, notre professeur, était assise au bord d'une table, les jambes croisées aux genoux. Elle nous parlait de la Factory d'Andy Warhol, à New York dans les années 1960, où des artistes, des écrivains et des stars du rock venaient faire de l'art et, hum, « vivre l'amour libre ». C'était fascinant. Honnêtement, elle captivait son public. Andrea était un bon prof et tout le monde l'aimait, et c'était évident qu'elle était à fond dans les arts des *sixties*. Elle avait même le look, avec son écharpe sur la tête aux imprimés graphiques, son treillis et ses ballerines.

Bref, l'une des photos qu'elle nous montrait représentait une femme, pas beaucoup plus vieille que nous, qui était la muse de Warhol : elle l'inspirait. Sur la photo, la femme se penchait, mais semblait projeter son corps vers l'avant. Ça n'avait rien d'érotique, néanmoins, parce qu'elle n'avait pas de seins. Elle tenait une cigarette et un verre de quoi, de vodka ? Je me doutais qu'il ne s'agissait pas d'eau, en tout cas. Elle portait un haut noir moulant et d'énormes boucles d'oreille noires, et elle regardait l'objectif avec ces grands yeux noirs typiques des années 1960. Elle semblait confiante, pas le genre à se prendre la tête, et tout en elle me faisait paraître plate et classique. Même quand nous avions appris qu'elle était morte d'une overdose à vingt-huit ans, je l'avais enviée. Je ne voulais pas me droguer ou mourir jeune (genre), mais j'aurais voulu être plus... mystérieuse. Un peu moins prise dans cette histoire avec Joe et mes questions « est-ce qu'il m'aime bien ». Je soupirai d'envie. J'aurais tellement voulu que quelqu'un me prenne comme muse. Mais, comme Joe, qui n'était même pas un artiste, mais un ennuyeux étudiant en sciences politiques, semblait m'oublier d'un jour à l'autre, qu'espérer de plus ?

Je mordillai l'un de mes ongles. *Avoir pitié de soi est très moche*, me rappelai-je vertement. *Et Joe ne t'a pas oubliée, parce qu'il vient à la fête d'Ollie. Alors calme-toi.*

Quand le cours fut fini, je me précipitai à l'extérieur et attendis que tout le monde parte pour pouvoir appeler Joe. Je lui laissai un message vocal disant que j'étais impatiente d'être à la soirée, et qu'il pouvait appeler ou m'envoyer un message pour les détails pratiques. Je m'apprêtais à me rendre à la cantine pour m'acheter un muffin quand Andrea sortit de la classe. Elle portait un immense

fourre-tout en toile décoré de rayures bleues et blanches. Dans un magasin, je ne l'aurais même pas regardé, mais à son épaule, avec sa tenue, je le voulais.

— Ça va, Sarah ? demanda-t-elle en me souriant.

— Oui, merci... Euh, je ne vous attendais pas, dis-je avant de me rendre compte que ça ne lui avait sans doute même pas traversé l'esprit.

— Bon, très bien. Bon après-midi, répondit-elle et, me sentant étrangement déçue, je la regardai s'éloigner dans le couloir en direction de la salle des professeurs.

—... Alors j'ai laissé un autre message, mais il ne m'a toujours pas rappelée.

Cass attrapa un haut gris avec des petits oiseaux argentés autour du col. Elle le tint contre elle et haussa les sourcils.

Je lui lançai un regard.

— Ouais. Très sympa, dis-je avant de recommencer à mâchonner mes cuticules.

Nous faisons du shopping depuis deux heures et j'avais faim. Je n'avais pas demandé à Cass pourquoi elle, Donna et Ashley étaient bizarres avec moi. Maintenant que j'étais là, je me rendais compte que ça reviendrait à lui demander de prendre parti. Et non seulement cela déboucherait sur une dispute, mais cela la pousserait vers Ash et Donna, dans le petit groupe qu'elles formaient contre moi. Alors j'essayais de faire en sorte qu'elle compatisse à ma situation. Je pensais que si je m'appliquais à ne pas montrer Joe sous son meilleur jour, elle voudrait me faire part de son (énorme) expérience. Après tout, nous étions toujours les seules de notre groupe à avoir un petit ami (ou quelque chose d'approchant).

Cass plia le haut jusqu'à ce qu'il atteigne presque sa perfection originelle, et le reposa délicatement. Elle fouilla dans différentes piles.

— Écoute, Sarah, si tu ne veux pas être ici, rentre chez toi.

Je me frottais le front.

— Désolée, Cass. Je suis juste très fatiguée. Je n'arrive pas à dormir correctement ces derniers temps.

— Oui, tu me l'as déjà dit, répondit-elle presque dans un souffle. Qu'est-ce que tu penses de celui-ci ?

Elle tint le même haut, d'une autre couleur.

J'essayai de hocher la tête avec enthousiasme et m'assis par terre. Elle en aurait visiblement pour un moment. Je jouai avec les lanières de mon sac.

— Donc... Je me demandais si Joe m'appellerait ce soir.

Cass ferma les paupières, l'air d'en avoir trop enduré.

— Je ne sais pas, Sarah. C'est impossible à dire. Son passif n'est pas génial, alors...

Je ressentis une bouffée d'énervement. Les amis devaient être heureux d'écouter les problèmes des autres. Je l'avais écoutée se plaindre d'Adam assez souvent.

— En fait, je pense que je vais y aller. (Je m'appuyai contre le mur pour garder l'équilibre et me levai.) Je viens de me rappeler que Maman a dit qu'elle ferait le thé à cinq heures et demie parce que Dan doit aller aux scouts.

Elle leva à peine les yeux vers moi.

— OK. À demain.

J'essayai de croiser son regard, mais elle semblait occupée à comparer des hauts.

Je me sentais gênée et bizarre alors que j'allais prendre le bus, comme si j'étais filmée. J'essayai vaguement de sourire et chantonnai pour moi-même. Un comportement suspect, oui, mais qui stoppa ces horribles larmes vicieuses qui me piquaient de nouveau les yeux.

Dans le bus bondé, je trouvai miraculeusement une place. J'appelai Donna. Elle et Cass n'avaient pas toujours été en bons termes après que, deux ans plus tôt, Donna lui avait dit en face qu'Adam n'était qu'un con de coureur et que seule une imbécile resterait avec lui. Une énorme dispute s'était ensuivie, qui s'était terminée par Cass en larmes et Donna sortant en trombe, dégoûtée. Elles s'étaient réconciliées peu après – Donna s'était excusée et Cass lui avait pardonné –, mais il restait quelques tensions. Alors, oui, appeler Donna n'était pas la plus gentille des choses à faire, mais Cass n'avait pas été très sympa avec moi.

Comme d'habitude, elle répondit presque immédiatement.

— Hé, copine. Attends une seconde... (J'entendis plusieurs bruits de cliquetis par-dessus celui du moteur.) Désolée, je mettais les frites au four. (Donna et son père se partageaient la corvée de cuisine, ce qui me donna l'impression d'être bonne à rien, puisque je ne sais pas comment faire cuire une pomme de terre.) C'était bien, le shopping ? continua-t-elle.

— Pas vraiment, répondis-je. C'est pour ça que j'appelle, en fait... Cass a été toute bizarre.

— Ah bon ?

Voilà qui attira son attention. Je pouvais l'imaginer s'appuyer au plan de travail dans la petite cuisine, ouvrant et fermant la porte du lave-vaisselle avec ses orteils.

— Ouais. Je lui parlais de Joe et d'autres trucs, et elle m'a simplement dit qu'elle ne voulait pas en discuter.

Donna marqua une pause.

— Oh.

Mon estomac se tordit. J'avais l'impression qu'une conversation en ma défaveur s'était tenue sans moi. Mais, jouant l'autruche, je continuai sans y faire attention.

— Genre, combien de fois est-ce que je l'ai écoutée parler d'Adam après qu'il l'a trompée ?

Donna renifla.

— Ouais. Mais, tu vois, le fait est, ma grande, que la plupart du temps elle ne parle pas d'Adam. Mais Joe est vraiment ton seul sujet de conversation.

Je me grattai la paupière et retirai mes cheveux de mes yeux, même si la première ne me grattait pas et que les autres ne me gênaient pas.

—... Genre, est-ce que tu m'as demandé comment j'allais ? Est-ce que tu te rappelles quand tu as demandé pour la dernière fois à l'un d'entre nous comment ça allait en ce moment ? continua-t-elle. (Même si elle ne pouvait pas me voir, mon visage était cramoisi. J'entendais mes pulsations dans mes oreilles. Donna poursuivit :) Écoute, je sais que tu détestes les conflits, mais ça ne veut pas dire que tu as toujours raison. (Elle se radoucit légèrement.) Sérieux, Sar, on t'aime, mais il faut que tu sortes de cette histoire avec Joe. On veut que l'ancienne Sarah revienne.

Je me raclai la gorge.

— Je suis désolée que vous pensiez que je vous ai négligées... Vraiment désolée, en fait. Mais je ne crois pas que vous retrouverez l'ancienne Sarah... (Je pris une profonde inspiration. Je me sentais plus courageuse à présent, notamment parce que je ne pensais pas avoir encore quelque chose à

perdre.) Que ça vous plaise ou non, j'ai rencontré quelqu'un que j'aime vraiment... Je ne peux pas rester ennuyeuse et dépendante juste parce que vous préférez ça.

J'éloignai le portable de mon oreille. Donna parlait, mais je ne voulais plus rien entendre. Je raccrochai et fourrai mon téléphone dans mon sac, puis me tournai vers l'avant du bus et serrai mes mains sur mes genoux. Je priais juste pour que les garçons m'aient encore.

Le lendemain matin, je ne pus pas avaler mon petit déjeuner. Je faillis faire semblant d'avoir la migraine pour rester au lit, mais je me dis qu'il faudrait que j'affronte les filles un jour ou l'autre, alors autant le faire tout de suite. Et je ne voulais pas qu'elles pensent que je les évitais. Je n'avais pas à avoir honte de quoi que ce soit.

Malgré ça, j'attendis jusqu'à la dernière minute avant de partir au lycée. Je pouvais rater l'appel une fois. J'envoyai un message à Ollie pour lui dire que j'avais eu une panne de réveil et lui demandai s'il pouvait dire à Paul que j'étais aux toilettes.

Il répondit tout de suite : « Pas de pb. xoxo »

Je me sentis un peu mieux. Au moins Ollie semblait toujours être de mon côté. Et le premier cours consistait en deux heures de français, ce qui voulait dire que je ne verrais pas les filles avant le déjeuner. Me sentant un peu mieux, je me forçai à avaler quelques tartines de confiture.

Le cours de français portait sur la compréhension orale, ce qui occupa toute mon attention et m'empêcha de parler à Ollie. J'en sortis épuisée, mais au moins je n'avais songé à rien d'autre qu'au voyage à Paris de Mme Rochelle et ses deux enfants, Pierre et Delphine, durant la dernière heure. J'enfilai mon manteau d'un geste las et ramassai mon sac.

— Ça va, beauté ? demanda Ollie. Tu as l'air triste. (Et à ma plus grande horreur, mes yeux se remplirent de larmes.) Oh non, McSarey. Qu'est-ce qui se passe ? (Il passa un bras autour de ma taille et j'enfouis mon visage dans son épaule.) Allez, dit-il en me guidant hors de la salle. Tu as une heure de libre, là, non ? (Je hochai la tête dans la maille serrée de son sweat-shirt. Il sentait la lessive.) Bon, j'allais sécher le cours de musique, de toute façon. On pourra déprimer ensemble.

Je levai la tête.

— Pourquoi tu es déprimé ?

Il me regarda rapidement et sourit.

— Je ne le suis pas vraiment.

Nous avons fini par marcher dans le parc près du lycée. C'était exactement ce dont j'avais besoin. C'était un de ces jours d'automne humides qui rappelaient les balades suivies d'un thé et de toasts dans une cuisine confortable, plutôt que des nuages hauts et un temps froid.

Ollie posa ma main sur son bras.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ?

Je contemplai les feuilles mortes qui laissaient des traces humides sur mes bottes.

— Rien. C'est sûrement ennuyeux.

— Arrête, dit Ollie gentiment. Je n'aurais pas posé la question si je ne voulais pas savoir.

Alors je lui racontai tout. C'était génial de pouvoir tout lui débiller, de ne pas me sentir obligée de me censurer pour ne pas paraître pénible ou vantarde, ou pour ne pas donner l'impression de faire un effort, ou je ne sais quoi que les filles n'aimaient pas. Quand j'eus terminé, Ollie resta silencieux

un moment, mais ce n'était pas un silence de mauvais augure comme avec Donna et Cass. C'était un silence pensif, comme s'il laissait mes mots trouver leur place dans le monde.

— Pauvre de toi, dit-il finalement. Ça craint.

Je me forçai à rire et hochai la tête.

— Ouais.

— Évidemment, je n'ai pas le moindre conseil pour toi. Je n'y connais rien en relations. Encore plus si ça inclut des filles.

Il secoua la tête comme s'il était amusé de l'étrangeté des relations entre copines. Je voyais ce qu'il voulait dire. Nous avons marché pendant quelques minutes dans un silence amical.

— Il y a une chose qui m'inquiète... plus que tout le reste, je veux dire, repris-je finalement, après cinq minutes à peser le pour et le contre.

— Vas-y.

Je me mordis la lèvre. Et voilà. Je m'étais à peine posé cette question : je n'avais pas osé.

— Est-ce que Joe veut être avec moi ? En tant que... petit ami ?

Les mots semblaient enfantins en sortant de ma bouche, comme au primaire, quand on a un petit copain pour l'après-midi, qu'on le force à jouer au mariage, avant de le relâcher dans la nature et de passer à un autre jeu.

Mais Ollie ne le jugea pas de la sorte. Il arrêta de marcher et se gratta le nez.

— Je ne sais pas, beauté... Il devrait. Tu es vraiment adorable. (Il m'adressa un sourire que je lui retournai, reconnaissante.) Mais, si tu veux vraiment mon avis... (Je hochai la tête.) Je pense qu'il t'aurait déjà donné plus de signes que ce qu'il a fait jusqu'à présent.

Il sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais ne dit rien.

Je donnai un coup de pied dans un tronc d'arbre.

— C'est ce que je craignais.

Ollie recommença à marcher.

— Mais, hé, c'est juste mon avis. Qu'est-ce que j'en sais ?

Je ne répondis pas, et nous rejoignîmes silencieusement le lycée.

Je ne pouvais pas éviter les filles toute ma vie, alors j'allai à la cantine pour le déjeuner, le cœur et l'estomac serrés.

Mais quand j'arrivai, seuls Jack et Rich étaient à notre table. Je savais qu'Ollie était allé en salle de musique pour voir ce qu'il avait manqué durant notre balade, mais où étaient Ashley, Donna et Cass ? Je déglutis fortement. Ça ne pouvait pas être une coïncidence. Je m'assis et commençai à déballer mon sandwich.

— Où sont les filles ? demandai-je l'air de rien.

Jack regarda Rich, qui leva les yeux au ciel et fit claquer sa langue.

— Elles sont là-bas.

Il désigna de la tête un point derrière moi, où tous les cinquième et quatrième s'asseyaient. Je me tournai sur mon siège. Ouais, voilà mes amies, entourées de personnes plus petites. Je me remis droite et essayai de me mettre en colère. C'était ridicule. On ne se liguait pas contre les autres à notre âge. Mais pour être honnête, je me sentais comme quand j'étais petite, c'est-à-dire mal. J'étais au bord des larmes. Encore. Je me frottai les yeux avec colère et arrachai un morceau de mon sandwich.

— Sarah... commença Rich.

— Ça va.

Je me grattai le nez et continuai à manger.

Jack hocha la tête.

— On ne leur a pas demandé ce qui se passe. Ça ne nous concerne pas.

Les garçons me regardaient gravement, et je ne pus m'empêcher de sourire face au sérieux de leurs visages.

— Merci, les garçons, vous êtes des amours.

Rich s'éclaircit la voix.

— Mais, tu sais, si *tu* voulais nous expliquer...

Il remua les sourcils de façon suggestive.

Je haussai les épaules.

— Pour être honnête, je n'en suis pas sûre moi-même. Elles m'en veulent de parler de Joe, je le sais. Mais genre, pourquoi est-ce que je n'aurais pas le droit de le faire alors qu'elles déballet leurs histoires d'amour et de sexe autant qu'elles veulent ?

Rich se laissa aller dans sa chaise.

— Je compatis, ma grande... Même si tu as été un peu obsédée, ces derniers temps.

Jack rit.

— Ouais, Joe est comme l’homme invisible. (Il prit une voix grave de bande-annonce de film.) Il contrôle sa vie, mais personne ne l’a vu... (Il me sourit, mais sembla surpris en voyant mon expression.) Mince, désolé, Sarah. C’était juste une plaisanterie.

— Non, ça va. Tu as le droit d’avoir ton opinion.

Je poussai ma chaise et me levai.

— Sar, s’il te plaît, dit Jack en tentant de me faire rasseoir en tirant sur mon haut. Allez, je suis vraiment désolé.

— Ouais, détends-toi, sourit Rich.

Je tentai de sourire à mon tour.

— Vous avez raison, je suis juste hyper sensible en ce moment. (Je ramassai mon manteau et mon sac.) Il faut vraiment que j’y aille.

Je lançai un coup d’œil en direction des filles. Cass croisa mon regard, dit quelque chose aux deux autres, puis se leva et se dirigea vers moi. J’articulai « désolée », tapotai l’espace sur mon poignet où ma montre se serait trouvée si j’en avais une et sortit rapidement de la cantine. Elles déliraient si elles pensaient que j’allais me laisser convoquer par leur petit tribunal.

La salle de musique était silencieuse quand j’y arrivai. Un élève plus jeune avec des écouteurs était sur l’un des ordinateurs, travaillant sur un logiciel de montage, mais je ne voyais pas Ollie. Puis il frappa sur la vitre de l’un des studios insonorisés.

Deux minutes, articula-t-il en levant deux doigts.

Je souris et hochai la tête, puis m’assis en l’attendant. Je vérifiai mon téléphone. Pas de messages. Mimi avait mis à jour son statut Facebook : « Gagné ! » Pfff. Trop modeste.

La porte du studio d’Ollie s’ouvrit et il sortit la tête.

— Désolé, beauté... Qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

Je souris.

— Je passais juste faire coucou.

— Oh, OK... (Il jeta un coup d’œil dans le studio.) Bon, j’ai toujours du temps pour toi, McSarey.

Il prit une chaise et la plaça à côté de la mienne.

— Alors, comment ça s’est passé ? demanda-t-il. Vous vous êtes réconciliées ?

Je secouai la tête et lui racontai qu’Ashley, Donna et Cass étaient allées s’asseoir à une autre table, mais laissai de côté l’histoire avec Jack et Rich. Je ne voulais pas le mettre dans une drôle de position. Et, pour être honnête, je ne voulais pas qu’il se range de leur côté.

Quand j’eus terminé mon histoire, il ouvrit des yeux ronds pour montrer son effarement.

— Merde, alors. Ne le prends pas mal, mais les filles sont dingues...

J’inclinai la tête sur le côté.

— Je le prends bien.

— Alors, il se passe quoi, maintenant ?

Je pris une inspiration.

— Aucune idée. Elles voulaient me parler, là, mais... Je ne sais pas. Je ne voulais pas donner l’impression que je cédaï à leurs quatre volontés, tu vois ?

— Eh bien, je ne suis qu'un garçon, alors ne me prends pas au mot, mais est-ce que ça ne serait pas mieux que tu règles les choses une fois pour toutes avec elles ? Je ne parle pas d'un combat entre filles dans la boue... (Il marqua une pause et regarda droit devant lui d'un air rêveur.) Mmmh... un combat entre filles dans la boue... (Je lui donnai un coup de poing et il rit, tenant son bras en feignant la douleur.) Mais sérieusement, parle-leur franchement.

Je soupirai.

— Je sais. Mais, et si elles disent du mal de moi, après ?

Ollie me regarda par en dessous.

— Chérie, ce sont des filles. Elles vont jouer les commères. Même moi je le sais. Ça ne veut rien dire. Accepte-le et avance.

Je me reposai sur lui, le poussant de l'épaule.

— Tu es vraiment intelligent, pas vrai, Ols ?

Il croisa les doigts, retournant ses mains et étirant ses bras devant lui.

— Tu viens de t'en apercevoir ?

Mon téléphone vibra pour me signaler un message et je sautai de mon siège pour attraper mon sac, mais ce n'était qu'une publicité d'un salon de coiffure où j'étais allée plus d'un an plus tôt. Mince. Je détestais les messages publicitaires.

— Des mauvaises nouvelles ? demanda Ollie.

Je jetai le téléphone dans mon sac.

— Non. Seulement pas ce que j'attendais.

— OK... Bon, il faut que j'y retourne. (Il se donna une claque sur les genoux et se leva.) Ça va aller, quand même ? s'enquit-il sérieusement.

Je le serrai contre moi.

— Je vais bien. Merci, Ollie.

Il m'étreignit à son tour. Il était large et solide, très loin de la minceur de Joe.

— Je t'en prie, beauté.

Il revint dans son studio et ferma la porte, puis tapa sur la vitre et articula : « Parle-leur ! » Il accompagna ça d'un geste ridicule, secouant ses doigts sur le côté de sa tête. Je ris et levai mes deux pouces. Il répondit d'un clin d'œil ostentatoire et se retourna. Toujours souriante, je me dirigeai vers le cours d'anglais, où je m'excusai auprès de Rich pour avoir joué ma diva ce midi. Bien sûr, comme c'est un garçon, il avait presque oublié que ça s'était passé. Maintenant, tout ce que j'avais à faire, c'était d'arranger les choses avec les filles.

Ce soir-là, dans ma chambre, j'appelai Donna. C'était la seule pour qui je m'en voulais vraiment.

— Hé.

Sa voix était neutre, ce qui n'était pas forcément bon signe. Elle était efficace dans le style calme mais dangereux.

Je savais ce que j'avais à dire.

— Donna, je suis vraiment désolée. Je n'aurais pas dû te raccrocher au nez.

— C'est vrai, tu n'aurais pas dû. (Elle marqua une pause et mon ventre se contracta, mais elle ajouta :) Mais c'est bon. Honnêtement, c'était agréable que tu te défendes, pour une fois.

Je fermai les yeux et souris de soulagement.

— Super. Merci, Don.

— Mais tu dois parler à Cass, continua-t-elle. La laisser tomber comme ça, c'était mesquin. Elle est vraiment blessée, Sar.

Maintenant, je ne souriais plus. En fait, ses paroles venaient de déclencher un interrupteur interne et, tout à coup, j'étais livide.

— Je ne l'ai sûrement pas laissée tomber : elle m'a pratiquement dit de partir ! (Je criais presque.) Et qu'est-ce qu'on fait de moi, qui ai été blessée quand elle a refusé de me REGARDER ?

— Ah oui. Désolée, Sarah, j'avais oublié. Tout tourne toujours autour de toi, rétorqua Donna d'une voix glaciale.

Je pleurais presque de frustration. Comment une personne supposée être mon amie pouvait-elle si mal me connaître ? Je cherchais toujours une répartie me permettant de ne pas fondre en larmes quand Donna ajouta :

— J'y vais, là. Salut.

Je contemplai l'écran de mon téléphone. Fin de l'appel. Ce n'était pas parce qu'elle avait dit au revoir qu'elle ne m'avait pas raccroché à la figure.

— Va te faire, Donna, lançai-je à haute voix.

Et maintenant ? Je n'allais pas appeler Cass. Elle pouvait aller se faire voir aussi, toute blessée qu'elle était. Quelle merde. Alors j'essayai Ash.

— Sarah, je suis au téléphone avec Donna. Je peux te rappeler ?

Merde.

— Ouais, à tout à l'heure.

Mais je savais qu'elle ne rappellerait pas, pas après avoir parlé à Donna, alors je lui envoyai un message à la place.

« Ash, dsl ke ça se passe mal en ce moment. Ça va entre nous ? »

En fait, la seule chose qu'elle pouvait me reprocher était que je me sois disputée avec sa meilleure amie. Je pouvais juste espérer que sa manière rebelle de voir la vie signifierait qu'elle ne considérerait pas ça comme ses affaires. Mais je n'avais aucun espoir. Elle pouvait bien se promener pieds nus et vouloir coucher avec une fille, mais au fond, Ashley était aussi conventionnelle que nous toutes. Toujours vouloir être différent consistait juste à suivre d'autres règles.

Je m'installai à mon bureau et allumai mon ordinateur en attendant qu'Ashley me rappelle. Je n'avais rien dit à personne, surtout pas à mes parents, mais j'hésitais à changer mes choix d'université. Selon mes notes, je prévoyais de postuler pour un cursus d'histoire de l'art dans des universités cotées comme Manchester ou Leeds, mais j'envisageais sérieusement d'ajouter aussi celle de Joe. Il était en dernière année, mais il m'avait dit qu'il pensait rester pour faire un master. Tout était parfait lorsque nous étions ensemble, alors il semblait logique que nous allions au même endroit, surtout maintenant que tous mes amis me lâchaient.

Mon père mourrait de rire (après avoir fini de s'énerver) s'il savait que j'hésitais à postuler en sciences politiques, même si c'était couplé à de l'histoire de l'art. Il passait son temps à répéter combien c'était étonnant que quelqu'un d'aussi intelligent que moi puisse être si ignorant de ce qui se passait dans le monde, et à se demander ce qu'ils pouvaient bien nous apprendre au lycée, etc. Bla bla bla.

Mais je n'avais pas peur d'un peu de travail. Si ça signifiait que je devrais commencer à regarder les informations au lieu de zapper sur la chaîne musicale aux premières notes du générique du journal, tant pis. Et, de toute façon, Londres était bien plus près de Brighton que mes premiers choix d'universités. Maman et Papa seraient ravis à cette nouvelle, au moins. Et j'étais confiante quant à mes chances d'y entrer. La fac de Joe n'avait pas la même réputation que Manchester ou Leeds : je savais qu'ils prenaient de moins bons élèves. Peut-être même qu'ils me feraient une proposition immédiate. Ce qui ne voulait pas dire que j'accepterais. J'envisageais mes options.

D'ailleurs, je laissai un nouveau message vocal pour demander à Joe quel train il prendrait.

J'allumai Firefox et me connectai sur ma boîte e-mail. Rien, juste un spam me promettant « dix centimètres de plus pour la faire hurler !!! » Ash avait répondu à un de ces e-mails, une fois : « Madame, Monsieur, je suis une femme et je ne possède donc pas de pénis. Merci de ne plus m'ennuyer avec vos produits pervers et mensongers. Bonne chance pour votre carrière dans la vente d'agrandisseurs de pénis. Cordialement, Ashley (fille). » Nous avions trouvé ça hilarant sur le moment, puis Ashley avait reçu des centaines – littéralement – de messages similaires, alors nous ne l'avions plus jamais fait.

Comme si elle savait que je pensais à elle, Ashley choisit ce moment précis pour répondre à mon message. En m'appelant. Mon estomac fit un bond, mais je répondis tout de suite, avant d'avoir le temps de flipper.

— Hé, Ash, comment ça va ?

Même pour moi ça sonnait faux : trop martelé et joyeux.

— Pas mal... J'ai appris ce qui s'était passé avec Donna.

Il était impossible de prévoir ce qui allait suivre. Ashley semblait impassible même dans ses meilleurs jours.

— Mmmh, grommelai-je avec prudence.

— Pour ce que ça vaut, je la soutiens sur ce coup-là.

Quelle surprise. Ah... non. Je ne répondis pas.

— Tu as été un peu... obsessionnelle, ces derniers temps, continua-t-elle. Comme s'il n'y avait rien de plus important que de courir après un garçon, surtout un aussi insaisissable que Joe.

— Il n'est pas si insaisissable, protestai-je. Il est juste occupé.

Ash soupira, son souffle se brisant contre mon oreille.

— Tu ne saisis pas le message, ma belle. On s'inquiète pour toi, et l'ancienne toi nous manque. Tu n'es plus amusante.

— Ouah. Dur. (Et là, avant que je puisse m'en empêcher, j'ajoutai :) Et Devon ?

— Quoi, Devon ? demanda Ashley froidement. (Puis, avant que j'aie pu répondre :) Mince, Sarah, je te suis sincèrement reconnaissante pour ce que tu as fait – je ne l'oublierai jamais, en fait –, mais ça ne te donne pas le droit d'être une amie pourrie.

Est-ce que sa voix s'était cassée sur ces deux derniers mots ? Je ravalai le nœud de confusion, de colère et de douleur qui s'était logé dans ma gorge.

— Je ne veux pas être une amie pourrie, répondis-je la voix tremblante. Je veux que ça redevienne comme avant.

— Moi aussi, ma chérie, m'affirma Ash. Mais tant que tu n'auras pas réglé cette histoire avec Joe, ça n'arrivera pas.

Je tirai sur un fil de mon jean.

— Dans ce cas, je ne crois pas qu'il y ait autre chose à dire.

Je raccrochai et me couchai sur mon lit, laissant mon téléphone tomber par terre. Alors voilà. J'avais perdu mes trois meilleures amies. Ça s'était terminé de façon si paisible que ça empirait presque les choses. Au moins, avec une crise retentissante, il y a toujours moyen de tout mettre sur le compte de l'énervement du moment. Mais cette fois, non. C'était froid et menaçant, comme le milieu d'un hiver glacial dont on ne voit pas la fin.

Quand je m'éveillai, j'étais en pyjama, sous les couvertures. J'espérais vraiment que je m'étais déshabillée moi-même, à moitié endormie, et que ma mère n'avait pas eu à le faire à ma place. Groggy, je me penchai sur le côté pour attraper mon téléphone. Utilisant l'écran comme une lampe, j'éclairai ma chambre. Des vêtements jonchaient le sol. Je me couchai de nouveau, soulagée. Maman les aurait forcément pliés après me les avoir ôtés. L'honneur était sauf ! Ash et sa mère se promenaient toujours nues. Elles ne fermaient même pas la porte de la salle de bains. Pour tout dire, il n'y avait même pas de verrou, ce qui voulait dire que je n'utilisais les toilettes que si j'étais vraiment, vraiment désespérée. Ça n'était pas pour moi. Mon corps nu n'était destiné qu'à mes yeux. Et à ceux de Joe, bien entendu.

Ashley. Joe. Je me couvris les yeux du dos de la main. Pourquoi la vie était-elle si compliquée ? Je regardai l'heure : minuit passé. J'avais besoin d'entendre une voix amicale, et je savais qu'Ollie se couchait toujours tard. Je lui écrivis :

« Tjrs debout ? »

Et quelques secondes plus tard, il appela.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il, la voix pâteuse de sommeil.

— Oh mince, désolée, Ollie. Je ne voulais pas te réveiller. Ne t'inquiète pas pour moi. On se parlera au lycée.

— Ça va. Je suis réveillé, maintenant. Quel est le problème ?

Je toussai.

— Eh bien. Pas grand-chose en fait. J'avais juste besoin de discuter.

Il marqua une pause.

— Tu sais quelle heure il est ?

— Je sais. Je pensais juste que tu serais peut-être debout... Désolée.

Je fermai les paupières. Je faisais décidément tout de travers.

J'entendis des lattes craquer.

— Écoute, quoi qu'il se passe, ne t'en fais pas. Dors, et demain matin tu auras, tu vois, les idées plus claires.

— Merci, Ollie. Je savais que tu me remonterais le moral.

Je contemplais les étoiles sur mon plafond. L'une d'elle se décrochait et pendait dangereusement.

— Ouais, dit-il sérieusement. Écoute, beauté, il est tard...

Je me mordis la lèvre.

— Je sais. Tu as raison. Je n'aurais jamais dû t'appeler. J'ai abusé. On se verra au lycée.

Je crus qu'il était sur le point de dire quelque chose, mais je raccrochai.

Quand je m'éveillai six heures plus tard, mon téléphone était toujours dans ma main.

Je passai les deux jours suivants au lit. Je ne voulais voir personne – quel intérêt ? –, et je n’arrivais pas à me motiver pour la conjugaison française, l’art du milieu du xx^e siècle ou même *Jane Eyre*. Alors je dis à mes parents que j’avais une migraine et je commençai ma nouvelle vie d’ermite. Ollie m’appela deux fois, Rich et Jack essayèrent chacun une fois, mais je ne décrochai pas. Tout ce qui sortait de ma bouche semblait poser souci, alors c’était sûrement mieux de la garder fermée. Inutile de dire que je n’eus aucune nouvelle de Donna, Ashley ou Cass. J’envoyai trois SMS à Joe, mais ne laissai aucun message vocal. Pas de nouvelles de sa part, non plus.

Puis, vendredi après-midi, après avoir passé un nouveau stade en termes de cheveux gras, de flemme en pyjama et d’hygiène corporelle douteuse, je reçus un message.

J’étais tellement épuisée par mon inactivité que je ne me levai même pas du canapé, d’où je regardais... je ne sais même plus quoi – sûrement quelque chose de pathétique, genre *Les Feux de l’amour* –, quand mon téléphone sonna. Lorsque je réussis à lever mes fesses pour me servir un nouveau bol de céréales pendant les publicités suivantes et que je vis mon téléphone sur la table, je me rappelai le message. C’est amusant comme ces choses arrivent quand on est le moins préparé. Mon cœur s’emballa quand je vis qu’il était de Joe. Je souris. Il était temps ! Je cliquai sur le bouton pour l’ouvrir.

« Dsl, bb, j’pourrai pas venir à la fête. Oqp par le travail, les exams, etc. Tu vois ce ke je veux dire. Biz »

Je pense que je commençais à voir ce qu’il voulait dire, oui. Quelque chose comme ça : j’attends des jours et des jours pour que Joe trouve un moment où se voir ; il arrive finalement à en bloquer un ; je suis tout excitée ; il me laisse tomber. Ce n’était pas une façon de vivre, et encore moins d’être en couple. Laisant ma carcasse vaguement puante tomber sur la chaise la plus proche, je lus de nouveau le message. Alors, c’était ça, la réponse que j’avais attendue pendant presque une semaine ? Une excuse bidon ?

Soudain, c’était comme si je me regardais d’au-dessus. Je ne m’étais ni douchée ni changée en presque deux jours. J’avais repoussé mes amis et perdu quarante-huit heures de ma vie à regarder des émissions pourries et à me lamenter sur mon sort, et maintenant Joe – la cause de tout ce chagrin – m’avait jetée l’air de rien après une semaine de silence radio. J’en avais assez.

Si Joe ne pouvait pas venir à moi, j’irais à lui. Si nous voulions avoir un quelconque avenir ensemble, j’avais besoin qu’il fasse un effort. Même si je devais pour cela le forcer.

Comme si j'avais emmagasiné toute mon énergie pour ce moment, je me mis en action. Je me lavai, enfilai mes vêtements préférés – le jean et le gros pull – et me séchai les cheveux. Je lançai quelques affaires de nuit dans un sac, brossai deux jours de nourriture de mes dents, rinçai avec du bain de bouche puis fus prête à partir.

Je m'assis devant un Post-it pendant une minute, tapotant mon stylo contre mes dents en cherchant quoi dire à mes parents, puis pensai : *Et zut !* et écrivis : « Partie à Londres. Je vous appelle plus tard. Bisous. » L'honnêteté valait toujours mieux que le mensonge, tout ça. De toute façon, ils avaient tous les deux une réunion après le travail. Quand ils verraient mon message, je serais déjà dans le train.

Il faisait presque nuit quand j'arrivai à la gare, et la montée d'adrénaline avait reflué jusqu'à disparaître. Toute cette idée commençait à me sembler ridicule, mais je me forçai à acheter un billet. Je ne savais pas comment je pourrais voir Joe autrement. Et être en face à face était le seul moyen de l'empêcher de fuir et de lui faire cracher le morceau.

Dans le train, je trouvai un siège et ouvris résolument mon livre. Deux filles que je reconnaissais de l'école – des seconde, je crois – passèrent. L'une d'elle dit : « Elle a vraiment fait ça ! » et l'autre secoua la tête et souffla bruyamment. Je devins cramoisie, comme une idiote. Je ne sais pas comment elles auraient pu parler de moi. Elles ne me connaissaient même pas.

J'étais mon livre sur mes genoux, dos vers le haut, et utilisai la vitre sombre comme un miroir pour observer un couple assis sur les sièges de l'autre côté du couloir. Ils n'étaient pas beaucoup plus vieux que moi. Elle avait ses jambes posées par-dessus les siennes et la tête sur son épaule. Il lui murmura quelque chose et elle rit en tendant la main pour lui caresser la joue. Elle portait une bague à l'annulaire. Un anneau épais avec un diamant – ou quelque chose comme ça – incrusté. Exactement le genre de bague que j'aurais choisi. Je pensais : comment ça se passe pour elle ? Être tellement aimée par quelqu'un qu'il veuille montrer à tout le monde son désir de passer sa vie avec vous ? Je ne pouvais littéralement pas l'imaginer. Tout ce que je savais, c'est que je pourrais haïr cette femme. Ce n'était pas comme si je voulais me marier – ça serait stupide. Je voulais juste être désirée.

Je plissai les yeux alors que la femme tournait machinalement la bague avec son pouce et souriait. Connasse orgueilleuse. Comme si elle pouvait entendre mes pensées, elle se tourna vers la vitre et il y eut un étrange instant où nos regards se croisèrent dans un effet de miroir. Elle m'observa

une seconde avant de détourner les yeux avec insouciance. Rien à voir ici. Je me concentraï sur les ombres et ténèbres à l'extérieur plutôt que sur la fille. Le train cahotait doucement sur les rails en direction de Londres, le bruit des roues étouffé, comme si je l'entendais sous l'eau. J'avais l'impression grandissante de devenir invisible.

Le train entra en gare Victoria juste après vingt heures. Elle était pleine de travailleurs prêts à rentrer chez eux pour le week-end. J'imaginai des fenêtres éclairées et accueillantes, une bouteille de vin dans un seau à glace, des lits doubles Ikea garnis de couvertures et d'oreillers, peut-être un tapis sur le sol. Des couples se levant ensemble le matin, lisant le journal du samedi au lit, faisant l'amour...

Avoir dix-sept ans et être encore à l'école me sembla soudain si oppressant que j'eus du mal à respirer. Les cours, les examens, regarder le programme du vendredi soir à la télé avec mes parents et Dan... c'était assez ennuyeux pour pousser au suicide. Je voulais en fait être comme Mimi. Pas une salope finie, bien sûr, mais être à la fac, loin de la maison, libre d'être qui je voulais. Je me demandais si sa façon d'être résultait d'un choix. Genre, comme si, tous les soirs avant d'aller se coucher, elle se contemplait dans le miroir et chantonnait : « Je suis confiante et apprêtée, et j'ai des cheveux soyeux comme Kate Middleton. Les gens veulent être mes amis. »

À moins que ça ne vienne naturellement, pensai-je tristement.

J'essayai de chasser Mimi de mon esprit. Ça ne la concernait pas, mais Joe, oui. Je courus dans l'escalator en direction du métro. Le quai menant vers le nord était noir de monde et l'affichage, en panne. Je restai près de l'entrée. Je ne comprenais pas comment les gens faisaient pour ne pas tomber sur les voies, ils étaient si nombreux. Un hautparleur m'informa que, à cause d'un problème d'affichage sur la ligne, il y avait beaucoup de retard. Super. J'avais juste besoin d'aller à Oxford Circus – de là, je pourrais prendre une autre ligne jusqu'à Kensal Green, où vivait Joe. Je remontai l'escalator en courant jusqu'à la sortie pour regarder une carte des bus. Elle m'indiqua que je devais prendre le 73, qui arriva alors que j'atteignais l'arrêt. Je me faufilai dans le bus bondé jusqu'à ce que quelqu'un se lève au moment où je passais et que je m'assaye avec reconnaissance. Deux coups de chance en quelques minutes : je pris ça comme un signe favorable.

Nous étions secoués depuis plusieurs minutes quand la femme à côté de moi dit :

— Excusez-moi.

Elle était très vieille, avec des cheveux gris argenté coupés très court et des yeux bleu vif. Elle portait un manteau vert bouteille (que j'aurais carrément pu porter, si Ashley ne s'était pas déjà octroyé le droit de porter des manteaux de vampires dans notre groupe ; puis je me rappelai que je ne faisais plus partie de son groupe). Elle me regarda par-dessus ses lunettes demi-lune et sourit. Elle ne correspondait à aucune description de violeur sanguinaire à la hache, alors je me sentis assez en confiance pour lui répondre, même dans un bus londonien. Je souris poliment, comme la bonne fille que j'étais.

— Oui ?

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas de poser cette question, mais allez-vous à l'école Woodside ?

Je restai bouche bée.

— Euh, oui... Comment le savez-vous ?

Elle désigna le badge de délégué d'école primaire que j'avais accroché à mon sac à dos pour faire vintage (en tout cas, c'est comme ça que le magazine qui m'avait donné l'idée l'avait présenté).

— J'enseignais là-bas ! Mon Dieu, c'était il y a quinze ans, maintenant.

— Vraiment ? Waouh ! Je parie que ça a beaucoup changé depuis, répondis-je sans conviction.

Elle hocha la tête avec enthousiasme.

— Oh, je m'en doute. (Elle posa la main sur mon bras.) Quelle magnifique surprise de vous rencontrer.

Elle me sourit de toutes ses dents, et je fis de même. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

— Je m'appelle Kate, lança-t-elle en me tendant la main. (Je la serrai et lui dis mon nom.) Alors, que faites-vous à Londres, Sarah ? demanda-t-elle en croisant les mains sur ses genoux comme si elle s'installait pour une conversation.

Je m'en fichais. Je l'aimais bien.

— Je viens voir mon petit ami. (Je dis ce mot pour le tester. Ça semblait étrange et un peu faux, mais je pourrais m'y habituer.) Il va à la fac ici.

— Ah. Est-ce qu'il allait à Woodside, lui aussi ?

Je secouai la tête.

— On s'est rencontrés en vacances, en fait.

La femme se pencha vers la fenêtre en m'examinant comme si elle me voyait pour la première fois.

— Ouah ! Un amour de vacances qui dure ! Bravo !

Je souris faiblement.

— Merci.

— Alors, dites-moi, est-ce que Greta Parsons enseigne toujours l'histoire ?

Je secouai la tête, et elle commença à me citer plusieurs professeurs, certains toujours à l'école, mais la plupart non. Ça aurait été une façon agréable d'occuper le voyage, si je n'étais pas restée bloquée sur l'histoire d'amour de vacances.

À Oxford Circus, je descendis du bus avec presque tous les passagers, et me joignis à la foule plongeant dans les escaliers du métro. Il n'y avait aucun problème avec cette ligne, ce qui me soulagea, et je trouvai un siège tout de suite. Mais alors que l'on se rapprochait de Kensal Green, le nœud dans mon ventre se serrait de plus en plus. Ce n'était pas comme si je faisais une surprise à Joe : je lui avais envoyé un message pour le prévenir. Mais j'étais tout de même nerveuse. Beaucoup de choses dépendaient de cette visite. Je fermai les yeux et l'imaginai m'ouvrir la porte, me faire son sourire aguicheur et m'attirer silencieusement à l'intérieur, puis à l'étage, dans sa chambre, où j'aurais à peine le temps d'enlever mon manteau avant qu'il m'entraîne sur le lit avec lui. Il prendrait quelques secondes pour me regarder, me contempler. Il tracerait du doigt le contour de ma bouche et embrasserait doucement mes paupières, puis il m'ôterait lentement mes vêtements avant de me faire tendrement l'amour. Après ça, il m'enlacerait et me dirait qu'il m'aimait.

La pensée positive : si vous voulez quelque chose suffisamment fort, vous l'obtiendrez. Ouais, genre.

J'ouvris les yeux. *N'espère pas de miracle*, me dis-je sévèrement. *Estime-toi heureuse s'il est content de te voir et d'humeur à discuter. C'est tout ce que tu peux lui demander.*

Je ne savais pas pourquoi je m'inquiétais autant. Malgré son incapacité à communiquer, Joe avait toujours été heureux de me voir. C'était le problème : nous étions le genre de couple qui a besoin d'être ensemble.

Le temps que j'arrive chez lui depuis le métro, je me sentais mieux. J'y étais à présent. Je prendrais juste les choses comme elles viendraient. Mais alors que je tournais au coin de sa rue, la pensée me frappa qu'il ne serait peut-être pas là. Je supposais que Rav et Ben me laisseraient patienter dans sa chambre, mais s'ils étaient sortis tous ensemble ? Combien de temps est-ce que je pourrais attendre devant chez lui avant d'abandonner et de rentrer chez moi ? Et s'ils étaient partis pour la nuit ? Ils ne seraient peut-être pas de retour avant, genre, deux ou trois heures du matin. Mais alors que j'approchais de la maison, je vis que la lumière de sa chambre était allumée. Je restai quelques minutes hors de vue, le temps de me calmer. Puis je remontai avec confiance l'allée et sonnai à la porte.

L'une des filles du pub ouvrit la porte. Mara/Lara ou – c'était quoi, l'autre ? – Rosie ? Bref, pas Mimi, Dieu merci. Qui que ce soit me dévisagea d'un air absent pendant une seconde, puis sourit en me reconnaissant.

— Je peux t'aider ?

Je lui lançai un sourire de publicité.

— Salut ! Est-ce que Joe est là ?

Je regardai autour de moi comme si je m'attendais à ce qu'il apparaisse à tout moment. Elle bougea pour m'empêcher de voir, puis changea visiblement d'avis et s'écarta. Elle sourit avec douceur.

— Ouais, bien sûr. Entre.

— Oh. Merci.

Je la dépassai dans le couloir. C'était bizarre d'être dans la maison avec elle.

— Il est dans sa chambre, dit-elle inutilement.

Je montais déjà l'escalier – ça ne m'était pas venu à l'esprit qu'il puisse être ailleurs. C'était la seule pièce de la maison dans laquelle nous avions été ensemble, même si cette pensée ne me frappa que plus tard.

Je m'arrêtai devant la porte fermée. J'entendais de la musique venir de l'intérieur. Je frappai, timidement d'abord, puis plus fort. Faute de réponse, je tournai la poignée et entrai.

La lumière était si tamisée que j'y voyais difficilement. Il y avait une lampe à lave près de son lit, que je n'avais jamais vue avant. Des boules de cire chaude flottaient langoureusement vers le haut avant de redescendre. C'était envoûtant. Je ne voyais pas Joe – je pensais qu'il devait être dans la salle de bains, mais un bruit monta du lit. Je me penchai et fronçai les sourcils devant la masse de cheveux châtain clair qui pendaient du matelas. Ceux de Joe n'étaient pas comme ça. Puis, comme mes yeux s'habituèrent à la lumière, je compris enfin. J'eus le souffle coupé et me précipitai hors de la pièce. Je restai devant une seconde, le sang battant à mes oreilles. Sans savoir quoi faire d'autre, je courus dans la salle de bains et fermai la porte à clé.

Les cheveux appartenaient à Mimi. Et ses jambes étaient serrées autour de la taille de Joe.

Mon souffle sortit en hoquets profonds. Je me passai les doigts sur les joues. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ? Je regardai la fenêtre de la salle de bains, mais je ne pourrais sûrement pas passer par là. De toute façon, c'était une chute directe d'un étage sur une allée pavée. Puis je criai quand quelqu'un frappa à la porte.

— Sarah, je sais que c'est toi. (Il frappa de nouveau.) Allez, ouvre la porte.

C'était la voix de Joe, mais pas celle dont je me souvenais. Celle-ci était froide et distante.

Je déverrouillai la porte et me précipitai dehors, le bousculant. Il m'attrapa par le bras, mais je me dégageai et courus, la tête baissée, vers l'escalier.

— Mais à quoi est-ce que tu pensais en venant ici, d'abord ? cria-t-il après moi. Je t'ai dit que je ne voulais rien de sérieux... Sarah !

En haut des marches, la vision de Mimi appuyée contre le mur – ses jambes nues et lisses croisées aux chevilles, un tee-shirt de Joe couvrant à peine ses fesses – me stoppa net. Elle secoua les doigts dans ma direction.

— Salut !

Je ravalai l'envie de lui cracher à la figure et dévalai l'escalier, ouvris la porte d'entrée et courus.

— Faites qu'il y ait un train, faites qu'il y ait un train, priai-je entre mes dents serrées alors que je traversai la rue vers le métro.

Mais il n'y en avait aucun en vue, et il n'en arriverait pas avant les dix prochaines minutes, d'après l'affichage. Je marchai jusqu'à l'extrémité du quai et m'adossai au mur. Je n'avais pas pleuré comme ça depuis des années. Des sanglots bruyants qui me secouaient et faisaient claquer mes dents. Des chansons d'amour me tournaient dans la tête. Comme si ça ne suffisait pas.

Le train traversa les stations, mais je n'y prêtai aucune attention. Je me sentais vide. Cette fille au visage bouffi et aux traces de morve sur les manches n'était pas moi. C'était une de ces dindes stupides et ignorantes. Celui qui a dit « Mieux vaut souffrir d'avoir aimé que de souffrir de n'avoir jamais aimé » (a) racontait n'importe quoi et (b) pensait à l'amour réciproque. Devais-je me plaindre d'avoir perdu quelque chose que je ne possédais pas au départ ? Parce que j'avais enfin compris ce que tous les autres savaient depuis le début. Joe ne m'aimait pas et ne m'avait jamais aimée. Ça ne serait jamais le cas.

Cette pensée déclencha une nouvelle crise de larmes et une bulle de morve énorme. Comme je n'avais pas de mouchoir, je devais me pencher et m'essuyer le visage au revers de mon pull. Ce n'était pas la première fois que j'étais heureuse qu'à Londres les inconnus ne se parlent pas. À part cette Kate dans le bus. Je me souvins de son commentaire sur les amours de vacances. Même une parfaite inconnue avait deviné que Joe n'en avait rien à faire de moi. Et j'avais même envisagé d'aller dans sa fâc ! Heureusement que ça n'était pas arrivé.

Je tirais mes cheveux et vibrais étrangement parce que je gémissais entre mes dents.

— Excusez-moi, est-ce que je peux faire quelque chose ?

Je regardai à travers mes yeux gonflés la femme en tailleur. Elle se tenait debout face à moi, la main accrochée à une barre en hauteur pour ne pas tomber, son front plissé d'inquiétude. Je devais être magnifique : en train de pleurer, de me balancer et de faire des bruits d'animal. Elle était plutôt courageuse, quand on y pense. Je secouai la tête et, quand elle ne bougea pas, croassai :

— Ça va.

— Vous êtes sûre ?

Je lui lançai un regard noir, et elle retourna s'asseoir. Personne ne pouvait rien faire. Et surtout pas moi.

Je recommençai à pleurer une fois arrivée à Brighton. À chaudes larmes ? Les miennes étaient brûlantes. Je vais chercher des glaçons, dirait mon père. Ah ah.

Il était presque minuit, et le centre-ville était animé et rempli de couples, de personnes blotties l'une contre l'autre comme pour promouvoir leur vie sexuelle. Je me rappelais quand nous avions montré nos sentiments en public avec Joe, à la gare Victoria. Ça ne signifiait rien pour lui, du coup, ça ne voulait peut-être rien dire non plus pour tous ces gens. Alors vous pouvez toujours faire les malins, pensai-je amèrement tandis qu'un autre couple passait, leurs mains dans la poche arrière du jean de l'autre.

Je restai hors de la gare, reniflant et me demandant quoi faire. Je ne pouvais pas rentrer à la maison. Mes parents avaient laissé deux messages dont l'énervement allait crescendo sur mon téléphone. J'avais envoyé un texto pour dire que j'allais bien – que je restais de nouveau chez la cousine d'Ashley –, mais quelque chose me disait que ça ne suffirait pas. Et, bien évidemment, je ne pouvais pas appeler les filles. Rich et Jack ? Trop bizarre. Je soupirai. Ça serait donc Ollie. Il comprendrait.

Et heureusement, le son de sa voix quand il décrocha déclencha de nouveaux torrents de larmes, alors il s'inquiétait trop pour avoir l'impression que je me servais de lui. (De toute façon, je ne me servais pas de lui. À l'instant, c'était mon ami le plus proche. Ollie : mon meilleur ami ! Cette pensée était saisissante, comme regarder quelque chose aux informations pour découvrir que ça se passait dans la rue à côté.) Je lui demandai si je pouvais dormir chez lui. Il accepta – il proposa même de venir me chercher, mais je lui dis que j'avais besoin de prendre un peu l'air. Ce que je fis, mais au-delà de ça, j'avais besoin de me rafraîchir le visage. J'avais tellement pleuré que je devais ressembler à quelqu'un qui fait une crise d'allergie. J'entrai dans un McDonald's trop bondé pour que quelqu'un remarque que j'utilisais les toilettes sans rien acheter, et passai cinq minutes à m'asperger le visage d'eau froide et à appliquer de l'hydratant coloré. Ça aida un peu. J'étais toujours affreuse, mais qui s'en souciait ?

Le temps que j'arrive chez Ollie – il habitait à vingt bonnes minutes de la gare –, j'avais suffisamment repris figure humaine pour saluer ses parents, qui regardaient la télé dans le salon. Manifestement, ils ne se couchaient pas tôt. J'avais espéré ne pas les voir, mais sa mère se contenta de me sourire gentiment sans lancer de discussion, il devait leur avoir dit que j'avais besoin d'un endroit où dormir. Ses parents étaient plutôt cool sur le fait qu'il invite des filles, de toute façon ; sinon, comment pourrait-il maintenir sa réputation de coureur ?

Il me guida dans la cuisine, qui était confortable et décorée avec du pin orange, comme elle l'avait toujours été. Il tira une chaise de sous la table.

— Assieds-toi.

Je souris avec reconnaissance, trop fatiguée pour faire la conversation. Je regardai autour de moi alors qu'il faisait du thé. Pas grand-chose n'avait changé depuis notre enfance. Le réfrigérateur était toujours couvert d'œuvres d'Ollie : de vieux dessins, des bulletins et brevets. Ressortant vers le fond, il y avait un bout de papier jaune avec un dessin au feutre représentant deux grandes personnes

et une petite. Ils se tenaient la main et avaient de longs bras arachnéens. En bas un adulte avait écrit : « Ma famille, par Oliver Glazer, 5 ans ».

Je désignai le dessin.

— Tu as la place d'honneur sur le frigo. C'est cool d'être enfant unique. Quand Dan a commencé l'école, j'ai piqué une crise parce que je pensais que mes parents préféreraient ses dessins aux miens.

Ollie sourit.

— Ouais, enfin. Les miens ont essayé d'avoir d'autres enfants après la mort de Zac, mais ils ne pouvaient pas. J'aurais vraiment aimé avoir un petit frère ou une petite sœur.

Mon sang se glaça. J'étais horrifiée.

— Je suis tellement désolée, Ollie. J'avais complètement oublié Zac. (J'enfouis ma tête dans mes bras.) Ça, c'est de l'égoïsme.

— Ne t'en fais pas pour ça, dit-il légèrement, une tasse de thé dans chaque main. Est-ce qu'on monte ? (Je ramassai mon sac et le suivis jusqu'à sa chambre, continuant à me maudire intérieurement.) Tu prendras la chambre d'amis, dit-il. Mais viens tout me raconter, d'abord.

Il ouvrit sa porte du pied et me fit signe d'entrer. Je m'assis au bord de son lit, me sentant désorientée et perdue. Il me tendit ma tasse et s'installa à côté de moi.

— Alors, mauvaise journée ?

Il prit une gorgée de manière théâtrale, pour imiter les vieilles commères.

Je produisis une sorte de hoquet. Rire sans rire.

— On peut dire ça. (Je me tordis les mains et lui racontai ce qui s'était passé, et il écouta sans faire de commentaires.) Je suis tellement idiote, ajoutai-je. (Je mis ma tête entre mes mains.)
Tellement *débile*.

Ollie regarda dans sa tasse vide.

— Nan, dit-il. Tu n'es pas débile.

— Mais tout le monde savait que Joe n'en avait rien à faire de moi.

Il haussa les épaules.

— On aurait pu se tromper. (Il leva les yeux pour croiser les miens.) Et aucun d'entre nous ne sera heureux d'avoir eu raison.

Je souris tristement. Je lui étais reconnaissante de ne pas prétendre que quelqu'un ait pu penser que Joe et moi avions un avenir ensemble. Il passa son bras autour de ma taille et m'attira contre lui.

— Viens là. (Je posai ma tête sur son épaule.) C'est vraiment moche ce qui s'est passé, beauté. Mais tu mérites... bon Dieu, *tellement* mieux que lui.

Il semblait presque en colère. Je lui souris et il me regarda, son menton se plissant.

Et c'est là qu'il gâcha tout en tentant de m'embrasser.

Je sautai sur mes pieds comme s'il m'avait piquée.

— Qu'est-ce que tu *fais* ?

— Désolé. Je suis désolé. (Il semblait choqué.) Merde, Sarah, je me suis carrément fait des idées. S'il te plaît, assieds-toi.

— C'est trop pour moi.

Je ramassai mon sac et, pour la seconde fois de la journée, m'enfuis de la maison d'un garçon, en larmes.

Je courus pendant plusieurs minutes, puis m'assis sur une clôture pour reprendre mon souffle et me remettre les idées en place. C'était une drôle de journée. Et horrible. Je n'avais jamais rien vécu de comparable. Je n'avais encore jamais découvert le garçon que j'aimais en train de gémir au-dessus de la personne que je détestais le plus au monde. Je n'avais jamais été embrassée par quelqu'un que je considérais comme mon ami. Est-ce que c'était ça, les expériences de la vie ? Avoir le cœur brisé, être trahie et déçue ? Je m'étais toujours moquée de ces filles à l'école qui se fiançaient avec leurs copains, ce qui n'était pour moi qu'un mot et une jolie bague sur le bon doigt, mais tout à coup, je pouvais comprendre pourquoi elles faisaient ça. C'était comme une armure, même si elle était pourrie et inefficace. Je n'avais connaissance que d'un couple qui s'était effectivement marié – mais c'étaient des gens du voyage, et ils se marient jeunes.

— Hé ! lança une voix énervée venant d'en haut.

Je levai les yeux et vis un vieil homme passer la tête à l'une des fenêtres de l'étage.

— Tu vas rester assise là toute la nuit ?

Qu'est-ce qu'il croyait – que j'allais sniffer de la drogue sur son mur ? Maladroitement, je me levai et me dirigeai vers la maison, pas assez désespérée ou mélodramatique pour errer dans les rues jusqu'à l'aube. Et, de toute façon, il faisait froid.

Mes parents se jetèrent sur moi dès que je tournai la clé dans la serrure. Ils devaient avoir fait le pied de grue dans le salon, de façon à être encore plus en colère au moment où je franchirais la porte.

Maman arborait un de ses regards brevetés disant « Pour qui tu te prends ? » alors que mon père crachait presque de colère.

— Mais où est-ce que tu étais ? fulmina-t-il.

Ouah, original. Je levai les yeux au ciel et les dépassai pour atteindre l'escalier, mais mon père m'attrapa le poignet.

— Pas question de te défiler.

Je laissai ma tête retomber en arrière et soupirai exagérément à l'adresse du plafond. Je n'étais tellement pas d'humeur.

— Écoutez, je veux juste aller me coucher. Est-ce qu'on pourrait en parler demain matin ?

— Non, on ne pourra pas, putain ! s'écria mon père, qui se mettait à jurer quand il est très énervé.

C'est un peu genre : *Je fais ma loi, regarde comme je te parle en égal*. Ou une autre idiotie du style.

Puis ma mère s'en mêla :

— On ne mérite PAS d'être traités comme ça. Tu ne sors PAS sans demander la permission – pas tant que tu vis ici. MERDE, sois respectueuse !

Tout était dit. J'en avais assez. Je ne pouvais pas supporter qu'ils s'énervent après moi en plus de tout le reste. J'arrachai mon bras de l'étreinte paternelle.

— Pourquoi vous n'iriez pas VOUS FAIRE VOIR ! criai-je et, pour la première fois de ma vie, je quittai la maison en furie.

— ET OÙ EST-CE QUE TU CROIS ALLER ? s'énerva-t-il en offrant aux voisins une distraction rarissime.

Je me retournai au bout de l'allée.

— Je vais chez Cass, OK ? Tu veux peut-être m'écrire une lettre pour me donner la permission ?
Ma mère me lança un regard dégoûté.

— Laisse-la partir, Martin, dit-elle. Honnêtement, je ne supporterais pas de rester sous le même toit qu'elle.

— C'est réciproque, crachai-je.

Donc, j'allais chez Cass. Elle vivait à l'angle de la rue, sinon mes parents ne m'auraient pas laissée partir. Qu'elle accepte de me faire entrer était un autre problème. Je sortis mon téléphone de mon sac et fis défiler mes appels récents. Elle était tout en bas de la liste. Jusqu'à la semaine dernière, je lui avais parlé presque tous les jours. Je cliquai sur son nom, mais elle me fit basculer sur son répondeur. Je ne fus pas surprise.

— Cass, c'est moi... S'il te plaît, est-ce que je peux venir ? Je sais qu'il est tard, et que tu me détestes sûrement, mais j'ai trouvé Joe au lit avec cette sale Mimi et je ne peux pas rester à la maison... ou ailleurs... (Je fermai les yeux de consternation. À quoi Ollie pouvait bien *penser* ?) Bref. S'il te plaît, rappelle-moi quand tu auras ce message.

Elle appela alors que j'arrivais devant chez elle.

— Tu es où ?

— Dehors.

— Je descends.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais si c'était à des retrouvailles larmoyantes accompagnées de la promesse de ne plus jamais se disputer, j'avais tort. Cass ouvrit la porte et se tint là, me toisant avec méfiance. Je n'arrivais honnêtement plus à me rappeler pourquoi nous nous étions disputées. Est-ce que nous nous étions vraiment disputées ? Genre, je ne lui avais même pas parlé depuis que je l'avais laissée en ville – c'était Donna qui m'avait dit qu'elle était bouleversée. Posant mon sac par terre sur les marches, j'avançai de quelques pas vers elle et la pris dans mes bras. C'était un pari risqué. Si elle ne m'avait pas rendu l'embrassade, je pense que je me serais ratatinée et que je serais morte, devant cette porte. Morte à cause d'une sale journée. Mais elle ne me laissa pas tomber. Elle me serra contre elle. Réconciliation en cours.

— Pourquoi est-ce qu'on s'en veut, au fait ? demanda-t-elle en pleurant et riant contre mon épaule.

— Je pensais exactement la même chose. (Je reculai et la regardai dans les yeux.) J'ai été une amie pourrie, je suis vraiment désolée. Je ne voulais pas.

Elle secoua la tête sérieusement.

— Non, je l'ai été aussi. Oublions ça. C'était un passage ridicule dans une amitié modèle sur tous les plans, et dans trente ans, on en rira en buvant du thé et en mangeant de la tarte tatin.

Je ris. La tarte tatin était, genre, notre code pour parler de la vieillesse et de la sénilité, depuis que nous avons eu Mme Fieldhouse en cours de cuisine de cinquième, qui était obsédée par ce gâteau. Nous en avons fait quatre fois en un an.

— La nature guérit tout, les enfants ! disait-elle en brandissant un morceau de pomme. Tous ces beaux antioxydants !

(Mais pour être honnête, si « antioxydant » ressortait au Trivial Pursuit, nous riions tous.)

À l'étage, dans la chambre de Cass, j'enfilai mon pyjama – Cass portait déjà sa tenue de nuit immaculée –, puis je me couchai près d'elle. Elle avait un lit double en bois avec des couvertures propres, et une gigantesque photo d'elle et Adam mordant dans la même pomme au-dessus. Cass ne fixait pas ses posters au mur avec de la Patafix, elle les faisait encadrer et les accrochait proprement. Son bureau était immaculé, son ordinateur et son clavier, dépourvus de toute poussière et miettes, son parquet, brillant et son tapis portait des traces d'aspirateur. En gros, elle était vraiment organisée. Pointilleuse était son deuxième prénom, ou ça aurait pu l'être si ce n'était pas déjà Marjorie (un secret que j'étais la seule à connaître – je pense que même Adam devait ignorer ce fait).

Cass éteignit la lumière et nous restâmes allongées l'une à côté de l'autre dans le noir. C'était un soulagement d'être dans une situation familière. Nous avions partagé ce lit des tas de fois. Mon estomac se nouait chaque fois que je pensais à Joe, à Ollie, à Papa ou à Maman, je devais me concentrer pour ne pas pleurer, mais être avec Cass m'apaisait.

— Tu ne veux pas me raconter ? demanda-t-elle d'une voix calme.

Nous ne nous étions quasiment pas parlé depuis la scène de la tarte tatin. Je pense qu'elle attendait que nous soyons cachées dans le noir pour me questionner. Elle savait que je détestais pleurer devant les gens, même si souffler une bulle de morve dans une rame de métro bondée remet les choses en perspective.

— Si, mais est-ce qu'on pourrait attendre le matin ? (Je bâillai.) J'ai juste envie de dormir.

— Bien sûr qu'on peut. (Elle me chatouilla rapidement le front.) Bonne nuit, ma puce.

Je lui aurais également souhaité une bonne nuit, mais je ne pouvais pas. J'essayais de pleurer silencieusement. Joe me chatouillait le front comme ça.

— Sarah, ma chérie. Ça va ?

— Oui, oui.

Je pris une inspiration par le nez, relaxante, mais aussi dégoûtante à cause de la morve, que j'expirai par la bouche, puis cédaï face à la fatigue et m'endormis.

— Sarah, ma chérie, je t'ai apporté une tasse de thé.

J'ouvris les paupières. Cass était penchée sur moi. Durant une fraction de seconde, tout alla bien, puis je me rappelai, et tous mes malheurs revinrent s'abattre sur moi.

— Euh, merci, dis-je en me forçant à m'asseoir et en prenant la tasse. Quelle heure est-il ?

— Presque dix heures. Tu as dormi près de dix heures ! (Elle dégagea mes cheveux de mon front.) Comment tu te sens ?

— Mal. (Je pris une gorgée de thé et refermai les yeux alors que le liquide chaud me réchauffait de l'intérieur.) Mais je suppose que je survivrai.

Cass me fit un sourire encourageant et me tapota la jambe.

— Écoute, j'ai appelé les autres. On se retrouve à la plage dans une heure.

Je grimaçai.

— Comment ils l'ont pris ?

— Bien, bien. Ne t'inquiète pas pour ça.

Mmh. On verrait bien. Je hochai la tête.

— OK, mais je vous retrouve là-bas. Je dois parler à mes parents.

Elle se leva.

— D'accord, je te laisse te préparer. Fais comme chez toi pour la douche et tout. Je vais te préparer des tartines, OK ?

— Merci, mais je n'ai pas faim. Je prendrai quelque chose plus tard.

Dès qu'elle eut quitté la pièce, j'enfilai mes affaires de la veille sans prendre la peine de me doucher, lançai un au revoir rapide et passai l'angle de la rue en courant pour rejoindre notre maison.

Et là, comme je ne voulais pas qu'ils m'empêchent d'aller à la fête d'Ollie, je ravalai ma colère et acceptai leurs remontrances. Je leur dis que les filles et moi nous étions vraiment disputées. *J'étais perdue et bouleversée. J'avais l'impression que tout le monde m'en voulait. Je suis vraiment désolée, ça n'arrivera plus. Bla bla.* C'était une magnifique performance, si je puis me permettre.

Mon père, qui n'est pas rancunier, fut impressionné par ma nouvelle maturité et me pardonna tout de suite. Ma mère, qui est rancunière, restait un peu froide. Mais ça lui passerait. Bref, je pouvais aller à la soirée d'Ollie, ce qui était le plus important. J'annonçai à mes parents que j'allais me préparer chez Cass, mais que je serais rentrée pour minuit. Tout était réglé.

À l'étage, dans ma chambre, je passai quelques minutes devant mon armoire à regarder sans inspiration les choses monotones censées être mes vêtements, avant de me rappeler que – hé ! – c'était une fête avec un feu de camp. Un jean, un manteau, une écharpe et un chapeau étaient tout ce dont j'avais besoin. J'avais un magnifique feutre que j'adorais, mais que je n'avais pas porté depuis des semaines parce que Joe disait que les chapeaux d'hommes étaient ridicules sur les femmes. Mais je savais qu'il m'allait bien. C'était mon chapeau magique, celui qui agrandissait mes yeux et me donnait les pommettes que je ne pensais pas avoir. Je me tenais plus droite quand je le portais, plus confiante.

Là, mon chapeau en mains, je pris conscience de l'étendue de ma bêtise.

Je jetai un coup d'œil dans le miroir accroché à la porte de mon armoire et fis une grimace. Je ne pouvais même pas n'en vouloir qu'à Joe. Ne vous méprenez pas. Je savais qu'il avait agi comme un connard. Il se servait de moi juste pour tirer son coup – me faisant croire qu'il m'aimait vraiment à la fête de Will –, mais il m'avait également dit dès le début qu'il ne cherchait rien de sérieux. Si je ne lui avais pas envoyé des messages en permanence, il m'aurait probablement oubliée. Est-ce que c'était sa faute si je n'avais jamais porté mon chapeau ? Je n'avais pas à prendre un commentaire lancé à la va-vite comme une sorte de commandement genre : « Tu ne porteras point de chapeau d'homme si tu veux être avec moi. » Malgré toutes ses manipulations – et c'était une saleté de manipulatrice, j'en étais sûre –, je ne pensais pas que Mimi aurait changé sa façon d'être pour qui que ce soit. Je fermai la porte de l'armoire d'un coup de pied. C'était si douloureux de penser à Joe et à Mimi ensemble. Genre, ça me faisait mal physiquement. Je ne le supportais pas. Le fait que je puisse m'en vouloir, même partiellement, ne m'aidait pas du tout. En fait, ça empirait la situation.

Je m'allongeai sur mon lit et me laissai exactement cinq minutes pour pleurer dans mon oreiller. Je mis même une alarme sur mon téléphone. Si je ne pouvais pas arrêter de pleurer – et ça semblait évident que je n'y arriverais pas –, je ferais au moins en sorte que ça ne contrôle pas ma vie.

Sarah était remontée en selle. Enfin, presque. J'avais quelques trucs à faire avant de pouvoir galoper vers le soleil couchant.

Pour une fois, je n'étais pas la première arrivée. Cass, Ashley et Donna attendaient déjà hors du café de la plage quand, à bout de souffle et m'excusant, j'arrivai finalement. Mais elles ne m'en voulaient pas. L'univers n'implosa pas parce que j'avais cinq minutes de retard. Qui l'eût cru ? Et quand Donna commença à parler, je l'interrompis :

— Non, moi d'abord.

Elle s'arrêta, surprise mais pas énervée.

Je me tenais droite, les bras le long du corps, frottant mon majeur et mon pouce l'un contre l'autre pour me calmer les nerfs. Je m'éclaircis la voix.

— Vous aviez raison, j'étais obsédée par... cette histoire avec Joe. (C'était même difficile de prononcer son prénom.) Je m'en rends compte, à présent. Et je suis désolée que vous ayez eu l'impression que je vous négligeais.

Je les regardai l'une après l'autre : Cass souriait pour m'encourager, Ash hochait sagement la tête, et Donna contemplait ses pieds en se balançant d'avant en arrière dans ses bottes en daim.

Je déglutis.

— Mais en même temps... Je pense que vous n'aviez pas à être si dures avec moi. Ce n'est pas comme si je l'avais fait exprès. J'étais juste un peu... je ne sais pas, naïve. De toute façon, c'est fini maintenant. (Je clignai les yeux pour repousser de nouvelles larmes.) Et si vous êtes d'accord, je voudrais oublier tout ça et avancer.

Donna me prit dans ses bras.

— Non, ma puce, tu as raison. Je suis désolée, moi aussi. Je ne supportais pas de te voir si amoureuse alors qu'il n'en avait visiblement rien à foutre de toi. (Je me raidis, et elle ajouta rapidement :) Et peut-être que j'étais un peu jalouse. Genre, je n'ai pas eu de petit ami, ou quelque chose s'en approchant, depuis des mois et tu débarques – Sarah anti-mecs – raide amoureuse d'un type plus âgé.

J'écarquillai les yeux. Ouah. Je ne m'attendais pas à ça. Puis je sentis les bras d'Ashley m'entourer.

— Je suis également désolée, ma belle. Je crois que j'ai flippé parce que, tu sais, tu m'as sauvé la vie et tout.

Puis Cass vint se serrer contre nous à son tour.

— Je suis contente qu'on soit de nouveau réunies !

Nous sommes restées là quelques secondes à faire un câlin de groupe joyeux, jusqu'à ce qu'une bande de mecs passe et que l'un d'eux dise :

— Cochonnes de lesbiennes.

Nous nous sommes séparées en gloussant. Donna attrapa mon visage et rapprocha le sien, bougeant sa tête d'un côté à l'autre pour que les garçons, de leur point de vue, croient qu'elle m'embrassait avec la langue.

— Oh, bébé, ton cul me rend folle de désir, chantonnai-je alors qu'Ashley et Cass attrapaient les fesses de l'une et l'autre. Je ne savais même pas si les mecs étaient toujours là. C'était tellement drôle de s'amuser ensemble à nouveau. Tout allait bien.

Un peu plus tard, alors que nous étions assises dans le café autour d'un chocolat chaud, je leur racontai que j'étais allée chez Joe, et que je les avais trouvés ensemble, lui et Mimi. Je pleurai, bien entendu, mais chaque fois que je racontais l'histoire, ça devenait plus facile.

Après, plus personne ne parla pendant quelques secondes. Les filles semblaient en état de choc.

— Mon Dieu, Sarah. C'est horrible, dit finalement Donna. Pauvre chérie.

Je me mordis l'intérieur de la joue et hochai la tête.

— Je n'arrive pas à croire qu'il se soit mis avec cette sale garce de Mimi, ajouta Ashley en secouant la tête. Il a eu les yeux tellement plus gros que le ventre. Elle va le dévorer tout cru.

Cass leva sa tasse.

— Joli mélange de métaphores, Miss.

Je pensai au statut Facebook de Mimi : « Gagné ! » Est-ce qu'elle faisait référence à Joe ? C'était presque flatteur qu'elle m'ait vraiment vue comme une menace. Je ne l'avais jamais été, ça me semblait tellement évident aujourd'hui. Joe voulait juste passer du bon temps, et une écolière de Brighton pouvait faire l'affaire, du moins provisoirement. Je fis tourner ma cuillère dans ma tasse, dessinant des huit dans la mousse, et essayai de ne pas sombrer dans la déprime qui me guettait.

— Ça va aller, ma chérie, dit Cass en me caressant les cheveux. Tu trouveras quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui te mérite.

Les événements de la nuit précédente me revinrent en mémoire. Je mis ma tête dans mes mains et grognai.

— Oh, mon Dieu, ça me rappelle que... Ollie a essayé de m'embrasser hier soir.

— QUOI ?! s'écrièrent mes amies en même temps, se redressant toutes, les yeux ronds comme des soucoupes.

— C'était affreux, continuai-je. Je lui ai raconté pour Joe et moi, et il m'a fait, genre, un câlin pour me reconforter, puis... oh, c'est dingue, il a essayé de m'embrasser. (Mon ventre se contracta à ce souvenir. Ç'avait été si embarrassant.) Je n'ai pas su quoi faire. Je suis partie en courant. (Je leur jetai un coup d'œil de sous ma main.) Mais pourquoi est-ce qu'il a fait ça ?

Les filles se regardèrent en souriant.

— Chérie, dit Ash doucement. Il t'aime beaucoup. C'est évident.

— Non, c'est faux, me défendis-je. Il est comme ça avec tout le monde. Toutes ses « beautés » et tout.

Donna rit.

— Sarah, idiote, tu es la seule qu'il appelle beauté. (Je pris un air sceptique, et elle continua :) Réfléchis-y. Est-ce que tu l'as déjà entendu dire ça à quelqu'un d'autre ?

J'y réfléchis vraiment beaucoup, et vis que Donna avait raison. Il lui arrivait de les appeler « bébé », mais pas « beauté ».

— Ouah, Ollie... (Je tapotai le côté de ma tasse de l'ongle.) Mais, je ne suis pas du tout son genre.

Cass leva les yeux au ciel.

— Hé, oh ! Pourquoi est-ce que tu crois qu'il n'a jamais eu de vraie copine avant ? Elles. N'étaient. Pas. Son. Genre.

Elle termina chaque mot par un petit coup sur ma tête.

J'y réfléchis un moment.

— Non. Même si vous avez raison, je ne l'aime pas. Je ne peux pas, affirmai-je fermement en m'enfonçant dans ma chaise.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ? demanda Ashley en tapotant les bouts de ses doigts les uns contre les autres avec un regard de connivence.

Je haussai les épaules.

— J'en ai marre des hommes. J'ai besoin de temps pour moi. Pour vous.

Et toutes mes amies se jetèrent sur moi pour un nouveau câlin de groupe. Fermant les yeux en riant comme je repoussais leurs embrassades serrées à couper le souffle, je pensai : *Je me sens peut-être mal, mais au moins j'ai mes amis pour m'aider à aller mieux. Tous mes amis.*

Je m'extirpai des bras des filles.

— Écoutez, j'ai besoin de mettre les choses au clair avec Ollie avant la soirée. Est-ce que vous serez toujours là disons, dans une heure ?

Elles échangèrent un regard et hochèrent la tête, puis je partis.

Je ne pensai pas, je me contentai de courir. Ollie avait été un véritable ami ces dernières semaines. J'avais un peu peur de ce qu'il pourrait dire, même si je devais avouer que j'étais aussi un peu flattée. Je le pensais, quand je disais que j'en avais marre des hommes, mais quand même. Après tout ce qui s'était passé avec Joe, l'idée que quelqu'un m'aime était un immense soulagement, même si ça ne pouvait être réciproque. Mais Ollie était adorable, et je ne pouvais pas perdre son amitié. Je ne voulais pas devoir y renoncer.

Il ouvrit la porte doucement, tendant la tête en grimaçant.

— Est-ce que tu es venue me frapper ?

Je ris.

— Non, pas cette fois. (Je chassai une peluche imaginaire de mon manteau et me raclai la gorge.)

Je suis venue m'excuser... Et tout va bien. (Je levai les yeux pour rencontrer les siens.) J'espère.

Il ouvrit la porte en grand.

— Bien sûr que tout va bien. Je suis désolé, moi aussi pour... tu sais... (Il grimaça de nouveau.)

Honnêtement, je ne sais pas ce qui m'a pris. C'était sur le moment, je pense... Genre, tu es magnifique et tout, mais toi et moi ? Je ne crois pas, non ! (Il rit.) Tu imagines ?

Je souris, le soulagement et un peu de déception luttant en moi. Le soulagement l'emporta, bien entendu.

— Ça va, honnêtement.

Il recula.

— Tu entres ?

— Je ne peux pas, les filles m'attendent.

Ollie sourit de toutes ses dents.

— Vous vous êtes rabibochées ! (Je haussai les épaules de bonheur.) Bien joué. Je n'aimais pas te voir triste.

Il me sourit, en quelque sorte timidement. Mon estomac se contracta quand il sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais il ne dit rien et nous restâmes là, en silence, pendant un moment.

— Bref, je ferais mieux de...

Je désignai l'allée du pouce.

— Ouais, bien sûr... On se voit à la fête. Tu viens toujours, hein ?

— Bien sûr. Je ne raterais ça pour rien au monde.

Je m'apprêtais à faire demi-tour quand il dit :

— Euh, Sarah ?

— Euh, oui ? l'imitai-je.

Tout pour que le moment reste léger.

Il se passa la main dans les cheveux et s'arrêta au sommet de son crâne, le poing plein de boucles. Je me crispai tandis que j'attendais ce qu'il allait me dire, essayant de trouver rapidement des réponses appropriées, mais il me surprit.

— Je suis vraiment désolé. J'ai été nul de mettre notre amitié en danger. Tu es tellement géniale, je serais dégoûté qu'on ne puisse plus être comme avant... enfin, avant que je sois nul. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris. Est-ce qu'on peut essayer d'oublier ce qui s'est passé ? Genre, ne plus jamais en parler ?

Il se mordit la lèvre et sourit avec nervosité.

Me reprochant intérieurement d’être déçue alors que je ne le voulais pas, pas vraiment, je serrai mon visage contre son torse. Il faisait des câlins géniaux, je devais lui reconnaître ça. Tout en épaules larges et en bras musclés.

— Tu es le garçon le plus gentil au monde, déclarai-je en l’êtreignant.

Son torse se souleva tandis qu’il riait.

— Je suis content que tu penses ça.

Je m’éloignai en souriant.

— On se voit ce soir, alors.

Il leva la main pour me saluer, et je tournai les talons pour partir.

Mais c’était étrange. Je pensais souvent à lui alors que les filles et moi marchions sur la plage cet après-midi-là. Je n’y fis pas attention. J’avais pris ma décision et, de toute façon, j’avais retenu la leçon. Plus question de décrocher pour penser à un garçon.

— Alors, Ash, demandai-je en passant mon bras sous le sien. Des ragots ?

Mais elle ne répondit pas à ma question et dit plutôt :

— C’est bizarre, j’ai moins peur que je l’aurais cru.

Je suivis son regard en direction de la mer.

— Oh non, par pitié, ne me dis pas que tu portes ton maillot sous ton attirail, m’écriai-je les yeux écarquillés comme dans les films d’horreur en regardant ses grosses bottes, son jean skinny et sa veste militaire.

Elle me bouscula.

— C’est ça, très drôle. (Mais elle souriait.) De toute façon, je n’en ai pas besoin, pas vrai ? Ça a été rayé de ma liste.

Nous avons continué bras dessus, bras dessous, dans un silence agréable. Cass et Donna marchaient quelques pas devant nous, plongées dans leur conversation. S’il y avait un avantage à ces dernières semaines bizarres, c’est qu’elles nous avaient rapprochées. J’étais heureuse.

Plus tard dans la soirée, nous sommes arrivées à la fête, les joues roses à cause du froid, nos expirations formant de petits nuages dans l’air. Nous étions en retard juste comme il fallait, et je n’étais même pas ennuyée. Je me sentais bien. Les larmes étaient loin, pour l’instant, en tout cas, et j’étais prête à m’amuser.

Puis mon téléphone sonna pour m’indiquer que j’avais reçu un message. Souriant honteusement, je le parcourus rapidement.

« Sarah-j’m-pas-la-bière, faut k’on parle. Suis libre ce we. »

— Qui c’est ? demanda Cass.

J’appuyai sur le bouton pour effacer.

— Personne.

Et, toutes les quatre, nous avons ouvert la porte et sommes entrées chez Ollie. Au milieu de visages familiers, je le vis dans la cuisine, vidant des sacs de bonbons dans des saladiers. Son regard croisa le mien et il sourit.